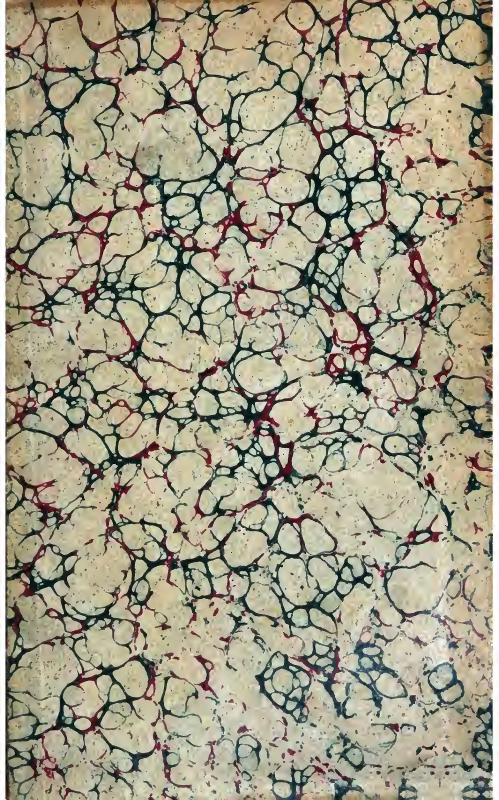
ALLI




· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Parues dans la collection Michel Lévy

AMAURY	1
ANGE PITOU	2
L'ARABIE HEUREUSE	3
ASCANIO	2
LES BALEINIERS	2
LE BATARD DE MAULÉON	3
BLACK	1
BRIC-A-BRAC	2
UN CADET DE FAMILLE	3
LE CAPITAINE RICHARD	1
CATHERINE BLUM	1
CAUSERIES	2
CÉCILE	1
CHARLES LE TÉMÉRAIRE	2
LE CHASSEUR DE SAUVAGINE	1
LE CHATEAU D'EPPSTEIN	2
LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE	2
LE COLLIER DE LA REINE	3
LA COMTESSE DE CHARNY	6
LA COMTESSE DE SALISBURY	2
CONSCIENCE L'INNOCENT	2
LA DAME DE MONSOREAU	3
LES DEUX DIANE	3
LES DRAMES DE LA MER	1
LA FEMME AU COLLIER DE VELOURS	1
FERNANDE	1
UNE FILLE DU RÉGENT	1
GEORGES	1
UN GIL-BLAS EN CALIFORNIE	1
HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE	1
L'HOROSCOPE	1
IMPRESSIONS DE VOYAGE (Suisse)	3
INGÉNUE	2
LES LOUVES DE MACHECOUL	3
LA MAISON DE GLACE	2
LES MARIAGES DU PÈRE OLIFUS	1
LES MÉDICIS	1
MÉMOIRES DE GARIBALDI	2
MÉMOIRES D'UN MÉDECIN : — JOSEPH BALSAMO	5
LE MENEUR DE LOUPS	1
LES MILLE ET UN FANTÔMES	1
LES MORTS VONT VITE	2
UNE NUIT A FLORENCE	1
OLIMPE DE CLÈVES	3
LE PASTEUR D'ASHBOURN	2
LE PÈRE GIGOGNE	2
LE PÈRE LA RUINE	1
LES QUARANTE-CINQ	3
LA REINE MARGOT	2
LA ROUTE DE VARENNES	1
LE TESTAMENT DE CHAUVELIN	1
LES TROIS MOUSQUETAIRES	2
LA TULIPE NOIRE	1
LE VICOMTE DE BRAGELONNE	6
LA VIE AU DÉSERT	2
UNE VIE D'ARTISTE	1
VINGT ANS APRÈS	3

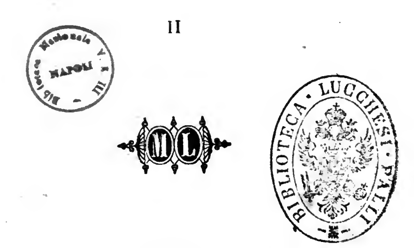
LAGNY. — Typographie de A. Varigault et Cie.

BRIC-A-BRAC

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1861

BRIC-A-BRAC

LA RETRAITE ILLUMINÉE

Je vais essayer de vous raconter une chose impossible à raconter.

Oh ! soyez tranquille, ce n'est point comme immoralité; non, c'est comme pittoresque.

Il s'agit de cette fête bourguignonne dont Auxerre est le théâtre, et que l'on appelle la *retraite illuminée.*

Il y a bien longtemps que j'ai traversé et retraversé à Auxerre ; mais il y a neuf ans seulement que je m'y suis arrêté pour la première fois, et qu'en m'y arrêtant, je m'y suis fait une foule d'amis.

Il m'était, à cette époque, passé par l'esprit une idée qui, à moi, m'avait paru toute naturelle, mais

qui, à beaucoup de gens, avait semblé le comble du fantasque.

Je m'étais dit que, lorsqu'on a passé vingt ans de sa vie à épeler l'histoire des peuples, depuis Hérodote jusqu'à Michelet; à étudier les luttes religieuses des nations, depuis Pierre de Valdo jusqu'à l'abbé Châtel ; à suivre le remaniement des empires depuis César jusqu'à Napoléon, on pouvait être aussi apte à être représentant du peuple que M. Mallarmé, le cambreur, ou M. Albert, l'ouvrier.

D'ailleurs, j'avais un antécédent : Lamartine, qui avait assez bien tenu sa place dans la dernière révolution.

Je m'étais donc mis sur les rangs.

L'étrange de l'idée était que je me fusse mis sur les rangs dans un département où j'étais complétement étranger.

Entendons-nous bien, et ne confondons pas étranger avec inconnu.

J'étais fort connu, au contraire.

Si connu, que, lorsque j'arrivai à Auxerre, je trouvai plus de trois mille personnes m'attendant dans une espèce de salle de danse, au centre de

laquelle on avait élevé, en manière de tribune, quelque chose qui ressemblait fort à un égrugeoir.

J'étais en retard ; ma voiture s'était cassée, et j'avais été obligé d'attendre sur la grande route qu'elle fût en état de continuer son chemin.

Mes premières paroles furent des paroles d'excuse ; un monsieur, qui ne les reçut pas comme il devait les recevoir, doit se rappeler quel fut mon premier geste.

Mon absence avait fait scandale, ma présence fit émeute.

Je montai à la tribune au milieu de vociférations à la signification desquelles il n'y avait point à se tromper.

Un monsieur, en retard sur ma dernière pièce, profita de la circonstance pour m'envoyer un coup de sifflet anonyme.

Je me retournai vivement de son côté.

—Monsieur, lui dis-je, je permets qu'on siffle mes œuvres, mais pas ma personne. Votre nom et votre adresse, s'il vous plaît ?

Je n'eus ni le nom ni l'adresse du monsieur; mais

l'on se tut, ou plutôt les interpellations commencèrent.

Celle que l'on croyait sans doute la plus grave fut l'invitation, à moi adressée, de rendre compte de *ma liaison* avec le duc d'Orléans.

C'était une bien grande maladresse d'un ennemi, ou une bien grande adresse d'un ami.

Le duc d'Orléans est une des plus poétiques et des plus charmantes efflorescences qu'ait jamais portées en France l'arbre de la royauté : il était beau, jeune, brave, intelligent, gracieux, bienveillant, artiste. C'était le Marcellus antique qui promettait un si bon et si doux règne, même du temps d'Auguste, au peuple romain, lequel ne connaissait encore ni Tibère ni Néron.

— Ah ! m'écriai-je, merci de l'interpellation. Dans cinq minutes, vous allez pleurer tous.

En effet, je pris ce brave et honnête jeune homme, — qu'on me pardonne l'épithète, *honnête* ne gâte rien, même dans un prince royal, — je pris ce brave et honnête jeune homme à sa sortie du collége ; je le montrai sur les marches du trône, intermédiaire entre la royauté et les douleurs populaires ; me don-

nant, à moi, la vie du hussard Bruyant, condamné à mort; aidant Hugo à sauver la tête de Barbès; ne s'écartant du trône, dont il semblait l'ange gardien, que pour aller en Afrique forcer le col de Mouzaïa ou briser les Portes-de-Fer; revenant à Paris pour monter dans les ateliers des artistes, encourageant Decamps, Delacroix, Scheffer. Je le montrai au milieu de cette belle vie, si digne, si occupée, si grande, arrêté tout à coup par ce bras inconnu qui sort d'un nuage pour tracer les mots mystérieux sur les murailles princières, renversé sur le pavé, la tête fendue, mourant sur un grabat, au bruit des sanglots de deux vieillards et des lamentations de tout un peuple. Je montrai la France, qui, si rarement, en matière de roi, porte le deuil du passé, je montrai la France portant cette fois le deuil de l'avenir. Enfin, j'adjurai ces trois mille personnes de trouver au milieu d'elles, je ne dirai pas un cœur, mais une voix qui osât dire que cette mort n'avait pas causé une douleur publique, un deuil général; qui osât adresser un reproche à cette tombe, assombrir d'un nuage ce spectre au front jeune et lumineux; et, comme je l'avais dit, au

bout de cinq minutes, tout le monde pleurait.

On ne me laissa pas aller plus loin. Toute cette assemblée avait hâte de me féliciter, de me serrer la main, de m'embrasser. Je venais de la relever à ses propres yeux.

Elle pensait ce que j'avais dit et n'osait pas le dire.

Un vieux prêtre qui n'avait pu s'approcher de moi, le curé de Maligny, alla m'attendre à l'hôtel pour me promettre les trois cents voix de sa commune, et je les eus toutes les trois cents.

Maintenant, me demanderez-vous, chers lecteurs, comment, après un pareil succès, ne fûtes-vous pas nommé?

Je vais vous le dire.

Je n'étais pas de la localité.

Voilà l'écueil contre lequel j'échouai.

Je savais bien que le vin de Bourgogne, pour être vin de Bourgogne, avait besoin d'être de la Bourgogne; mais j'ignorais qu'il fallût absolument qu'un député de la Bourgogne fût Bourguignon.

En somme, je fus très-fier de la France, quand, la Constituante nommée et réunie, je vis qu'il y

avait en France neuf cents individus meilleurs Français et plus intelligents que moi.

C'est de cette soirée que date l'*amitié* de cette foule d'*amis* qu'au commencement de cette causerie je me vantais d'avoir à Auxerre.

Au nombre de ces amis, et des meilleurs, est Charpillon, notaire à Saint-Bris. Celui-là, dans ses moments perdus, n'a qu'une idée, c'est de rêver aux services qu'il peut me rendre ou aux loisirs qu'il peut me procurer.

Or, il lui passa par l'idée de me faire voir la *retraite illuminée*.

J'avoue que, dans mon ignorance, je n'avais jamais entendu parler de cette fête nocturne.

J'avoue encore que j'étais loin de m'attendre à ce que c'était.

Je me fis donc prier.

Mais Charpillon insista tant, me promit un si bon dîner et de si bon vin de Migraine, chez notre ami Cabasson, et enfin, à ce dîner, un si brillant dessert, que, le 25 juillet, à onze heures cinquante minutes du matin, je prenais le chemin de fer de Lyon.

Comme j'étais embarrassé de trouver une place,

on m'appela d'un coupé; — on m'appelle toujours de quelque part, n'importe où je sois et dans quelque pays que je sois.

C'était Arnault, le directeur de l'Hippodrome, qui, ayant, de son côté, entendu parler de la *retraite illuminée*, allait voir de ses yeux si la fête provinciale ne pouvait pas faire son apparition sur un théâtre de Paris.

Ne comptez pas sur des impressions de voyage, chers lecteurs; avec les chemins de fer, il faut renoncer à ce genre de littérature. Le chemin de fer n'a que deux grands mérites : partir et arriver, — quand on arrive ! Les trains de chemins de fer ne s'appellent pas des *convois* pour rien.

Quant au trajet, c'est un mirage.

Cependant, j'eus le temps de jeter, en passant à Joigny, un soupir à une jeune ombre.

Là, j'avais vu plutôt que connu, entrevu plutôt que vu, une belle et intelligente personne, nommée madame B... Nous nous étions trouvés ensemble dans une soirée chez le procureur de la République. Nous parlâmes magnétisme.

Je venais de publier *Balsamo*, et chacun était cu-

rieux de savoir ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans la science du charlatan de Palerme. Je dis ce que je pensais alors de cet art et ce que j'en pense encore aujourd'hui.

Nous en sommes, en magnétisme, au point où nous en sommes en aérostats: on enlève, on ne dirige pas.

Mais, de même que je suis sûr qu'un jour on dirigera les ballons, je suis sûr qu'un jour le magnétisme passera de l'état d'empirisme à l'état de science.

Or, la pauvre madame B..., qui avait d'abord nié le magnétisme, était, dix minutes après la négation, un des *sujets* les plus lucides que j'aie jamais vus.

Je l'avais endormie sans la toucher, en me tenant debout derrière son fauteuil, et, une fois endormie, elle avait obéi à ma volonté avec une absence de libre arbitre que je n'avais encore vue chez personne.

Je voulus, devant le magistrat qui nous recevait chez lui, donner une idée de cette puissance du magnétisme sur la magnétisée.

Il y avait une ouvrière qui repassait dans la salle à manger.

Je fis prévenir l'ouvrière de n'avoir point peur,

mais qu'elle allait être assassinée par madame B...

L'ouvrière ne comprenait pas trop bien; cependant elle promit de se laisser faire.

Je mis un couteau de bois à couper le papier aux mains de madame B..., et je lui ordonnai d'aller tuer la repasseuse.

Ce fut une répétition d'Égisthe poussant Clytemnestre à assassiner Agamemnon.

Madame B... manifesta une grande répugnance pour le crime qu'elle accomplissait, mais elle l'accomplit.

La repasseuse fut assassinée.

Madame B..., réveillée, ne se souvint aucunement du crime qu'elle avait commis.

Et quand, lui passant les deux pouces sur les sourcils, je lui ordonnai de se rappeler, elle se rappela en effet, et avec une telle conviction et une telle terreur, qu'il fallut lui montrer la repasseuse, plissant à petits plis un jabot de M. le procureur de la République, pour qu'elle se crût complétement innocente.

Pauvre charmante créature ! Je ne la revis jamais, mais je reçus d'elle plus d'une lettre dans lesquelles

elle me demandait le secret de ce mystère. Puis, un jour, je n'entendis plus parler d'elle ; je m'informai ; elle était morte d'une attaque de choléra.

Elle savait tous les mystères !

*
* *

A cinq heures et demie, j'arrivai à Auxerre. — Charpillon m'attendait à la gare.

Nous déposâmes notre voiture, ou notre voiture nous déposa, comme vous voudrez, à l'*hôtel du Léopard*, que je vous recommande en passant ; — puis, sortant par la porte de derrière, nous commençâmes à escalader ces rues, ou plutôt ces échelles, que l'on ne trouve que dans la capitale de la basse Bourgogne, et que la municipalité garnit de rampes comme des escaliers.

Chacun était sur sa porte, le nez en l'air, interrogeant le ciel, anathématisant chaque nuage qui passait, et jetant des petits bouts de papier en l'air.

— Que font tous ces gens-là ? demandai-je à Charpillon.

— Tous ces gens-là sont des gens qui ont peur

qu'il ne pleuve ou ne vente ce soir; vous comprenez, cher ami, que rien n'est plus contraire à une illumination que la pluie et le vent.

Il n'y avait rien à répondre. — Je laissai, en conséquence, les Auxerrois interroger le vent et maudire les nuages, leur souhaitant la continuation de la chaleur jusqu'à la fin de leur fête, mais demandant à grands cris de l'eau et de l'air pour le lendemain; car il faisait horriblement chaud!

Enfin nous arrivâmes; il était temps: dix minutes de plus, je devenais enragé.

Je trouvai tous mes convives au frais, dans un jardin ou plutôt dans une espèce de puits de verdure où le soleil n'avait pénétré qu'une fois, mais où il se gardait bien de revenir, ayant pour cette imprudence attrapé un rhumatisme.

Tous ces convives étaient des amis datant de cette fameuse soirée du club, dont chacun se hâta de me raconter quelque circonstance oubliée.

On annonça, au bout d'un instant, que madame était servie. Je donnai le bras à madame, la conduisis à la salle à manger, et m'assis à sa droite.

Je vous ai donné, chers lecteurs, la carte d'un dîner

anglais (1) ; un jour, je vous donnerai la carte d'un dîner bourguignon.

Maintenant, supposons que je vous ai donné la carte du dîner, que vous êtes au fait des dix ou douze échantillons de vins des meilleurs crus et des plus chaudes années que l'on a dégustés, que vous avez accepté avec moi plus d'invitations de chasse que vous ne ferez de chasses pendant le reste de votre vie; supposons enfin qu'il est huit heures du soir, que la nuit vient et que la retraite va battre.

Je vous crie le *Suivez-moi* de Guillaume Tell, moins l'*ut* de poitrine de Duprez, bien entendu; nous nous levons de table, et vous me suivez.

— Où cela ?

Par ma foi, vous m'en demandez beaucoup, dans la rue de Paris, je crois, — bien que, dans la rue de Paris, il y eût au moins dix mille personnes.

Tout était préparé à merveille pour la grande fantasmagorie ; peu ou point de lumières dans les maisons; seulement, de place en place, des transparents allant d'un côté à l'autre de la rue et éclairant

(1) V. *Causeries*, t. II, p. 206 et s.

d'une pâle lueur toutes les têtes entassées aux fenêtres.

— Avez-vous eu soin de vous précautionner d'une fenêtre? demandai-je à mon hôte.

— Pourquoi faire?

— Pour voir passer votre procession, donc!

— Inutile! vous avez toutes les fenêtres d'Auxerre; où vous entrerez vous serez le bienvenu, et, demain, on pavoisera la maison.

Et, en effet, je n'avais pas fait dix pas, que je m'entendais appeler d'un premier étage par mon nom.

Je levai la tête.

— Tiens! m'écriai-je, madame Barenne.

— Oui.

— Comment! madame Barenne est ici? Je comprends son enthousiasme pour Auxerre; mais je doute qu'elle quitte la place Vendôme pour la rue de Paris.

— Madame Barenne est Auxerroise, et elle vient voir la fête d'Auxerre chez sa mère.

— Ah! m'écriai-je, vous avez raison, cher ami, et voilà ma fenêtre toute trouvée.

Je m'élançai dans la maison, où je trouvai mère, fille et fils ayant les bras tout grands ouverts pour me recevoir.

— Alors, vous restez ici? me dit Charpillon.

— Ma foi, oui, répondis-je ; je ne suis pas fâché d'avoir, pour mes entr'actes, un bon visage et un charmant esprit ; restez avec nous, vous en aurez votre part.

Charpillon resta.

En ce moment, il se faisait une grande rumeur dans la rue, quelque chose qui ressemblait à une plainte d'orage, à un soupir de tempête.

C'était un *hélas!* poussé par la population tout entière.

Je demandai la cause de cet *hélas!*

Hélas! la plus élégante, sinon la plus belle pièce de l'illumination venait de brûler.

Le palanquin de l'impératrice de la Chine n'était plus qu'un peu de cendres.

Par bonheur, l'impératrice de la Chine et ses enfants étaient sauvés.

Beaucoup d'amateurs forcénés me parurent désespérés que ce ne fussent point l'impératrice et ses

enfants qui eussent été brûlés et le palanquin qui fût resté sain et sauf.

Je ne croyais pas l'amour de l'art poussé si loin en province.

En ce moment, on entendit les roulements du tambour qui dominaient le murmure douloureux de la multitude.

C'étaient les premières notes si connues de *la retraite.*

La procession entrait dans la ville par la porte de Paris.

*
* *

Alors commença d'apparaître à mes yeux quelque chose d'étrange, d'inouï, de magique.

D'abord, une douzaine de tambours chinois avec leurs bonnets pointus, leurs caisses et leurs robes illuminées.

— Illuminées ! Comment cela? demanderez-vous, chers lecteurs.

Ah ! je ne me charge pas de vous expliquer cela ; je vous ai dit que la chose ne pouvait pas se raconter.

Je fais ce que je puis pour vaincre la difficulté.

Je vous dis ce que j'ai vu. Des bonnets transparents, des tambours transparents, des robes transparentes !

Tout cela se mouvant, marchant, battant de la caisse au milieu de la plus profonde obscurité et des cris de joie et des bravos de cinquante mille personnes.

Puis venaient quatre clairons de nations et d'époques différentes, les cuirasses illuminées, les boucliers suspendus à l'arçon de la selle illuminés.

Chaque cuirasse et chaque bouclier d'un dessin différent.

Puis une vingtaine de chevaliers, toujours du même temps, illuminés comme les trompettes, et portant, de plus, des bannières à leurs armes, et illuminées.

Pourquoi ces chevaliers du temps de Charles VI?

Probablement un souvenir historique de la ville : le bon et malheureux roi passa à Auxerre, en allant à Bourges, quelque temps avant la fameuse paix intitulée *la paix d'Auxerre.*

On m'a dit, depuis, que le roi Charles VI était au

milieu de ses chevaliers. C'est possible; mais, pour moi, il chevauchait *incognito*. Je ne l'ai pas vu.

Il est vrai que j'avais l'œil singulièrement tiré par quelque chose de féerique.

Immédiatement après les chevaliers de Charles VI, venait, enjambant du XVe au XIXe siècle, la reine des Crinolines, belle et majestueuse créature de huit pieds de haut et de dix-huit pieds de tour.

Sa Majesté était vêtue d'un chapeau de satin rose illuminé, d'un mantelet de dentelles noires, illuminé par devant et par derrière, enfin d'une robe de soie blanche à pois roses, illuminée de tous les côtés.

Remarquez que, dans tout cela, on ne voit pas une bougie, pas un lampion, pas une veilleuse.

Non, — tout le mécanisme est invisible; il donne des transparences, voilà tout.

Ces transparenees ont des tons, tantôt d'une finesse, tantôt d'une vigueur merveilleuses.

La reine des Crinolines avait pour cavalier servant un merveilleux du temps du Directoire, dont le chapeau et le jabot étaient illuminés.

Il faut le dire, la reine des Crinolines fut accueillie

avec des hourras d'enthousiasme. Jamais la reine d'Angleterre visitant la France, jamais le roi de Sardaigne se rendant à l'Opéra, jamais le grand-duc Constantin se rendant au Palais-Royal, n'excitèrent de semblables hourras, ne soulevèrent de pareils bravos.

Et cependant, je regarde la reine des Crinolines non pas comme une ennemie de la France, mais comme une terrible ennemie des Français.

J'étais absorbé dans la contemplation de Sa Majesté, quand tout à coup je vis s'élever une flamme au-dessus de sa tête, et j'entendis crier :

— Au feu !

Comme le palanquin de l'impératrice de la Chine, la reine des Crinolines brûlait.

Par bonheur, le directeur de la fête, devinant que le danger était grave, l'avait fait suivre par quatre pompiers et par une pompe.

Un cinquième pompier, un pointeur, tenait la lance, tout prêt à faire eau.

Au premier cri : « Au feu ! » à la première vue de la flamme, il dirigea la lance contre l'incendie.

En une seconde tout fut éteint.

Et cela avec tant d'adresse, que le reste du corps continua d'être illuminé; la tête de Sa Majesté rentra seule dans l'obscurité.

Sa Majesté recouvrit sa tête d'un chapeau ordinaire, et continua son chemin avec un enthousiasme qui s'augmentait encore, s'il est possible, du danger qu'elle avait couru.

On put alors donner toute attention aux deux mandarins qui la suivaient, précédant le char de l'empereur de la Chine.

Ces deux mandarins, de l'honorable famille des poussas, étaient deux chefs-d'œuvre.

Jamais chez Houssaye, — le seul et véritable ambassadeur de la Chine à Paris, —jamais vous n'avez vu étoffe pareille à celle de leurs robes.

Il va sans dire que les robes étaient transparentes du cou aux pieds.

Au-dessus de leur tête, deux serviteurs chinois portaient des parasols illuminés.

Les serviteurs, comme les maîtres, n'étaient qu'une flamme.

A la suite des deux mandarins, venait la pièce principale du cortége : le char de l'empereur de la

Chine. Rendons justice à ce digne mari, à ce bon père, il avait, en se gênant un peu, donné l'hospitalité à sa femme et à ses enfants.

Il est vrai que son char était construit sur une grande échelle.

Figurez-vous une véritable pagode roulante, au plafond illuminé, aux colonnes illuminées, aux roues illuminées. Certes, le grand Tao-Kwang, le fils du Ciel, le père du Soleil, le cousin de la Lune, a fait faire ce char impérial par d'autres mains que des mains humaines. J'ai toujours eu l'idée, et j'ai soutenu mon opinion contre tous les géographes, Malte-Brun en tête, que la Chine était une planète, et les Chinois des hommes d'un autre monde, envoyés comme échantillons sur celui-ci.

Voilà donc que j'ai une preuve à l'appui de mon opinion; viennent les géographes, je les envoie à Auxerre, et, si l'on trouve, même à Auxerre, les artistes qui ont fait le char de l'empereur de la Chine, j'ai tort : la Chine est un empire et les Chinois sont des hommes comme les autres hommes, un peu plus laids, voilà tout.

Derrière le char de l'empereur de la Chine venait,

comme-contraste, le roi d'Yvetot, monté sur son âne et accompagné de Jeanneton, maintenant sur sa tête le plus majestueux bonnet de coton que la Normandie, le véritable pays des bonnets de coton, ait jamais vu.

Son jabot, comme son bonnet de coton, était d'une transparence merveilleuse.

Le bonnet de coton surtout avait l'air d'un spectre solaire.

Autour du roi d'Yvetot étaient les grands dignitaires de l'État.

La mort récente de Béranger donnait à cette spirituelle *exhibition* (ma foi, vive la langue anglaise! elle m'a donné le mot que je cherchais inutilement dans la nôtre) un air de circonstance qui valut à Sa Majesté Normande un succès presque égal à celui de la reine Crinoline.

Certains diplomates aventureux, appartenant à l'une et à l'autre cour, hasardèrent même quelques mots de mariage.

Je ne saurais dire où en sont aujourd'hui les négociations.

Derrière le roi d'Yvetot venait la Comète.

Figurez-vous une étoile avec une queue de vingt-cinq pieds de long portée par la grande et par la petite Ourse, suivies par la Lyre, le bâton de Jacob et la chevelure de Bérénice, ces aristocratiques constellations aidées dans le service qu'elles faisaient autour de la reine du ciel par une foule de nébuleuses qui semblaient sortir des coulisses de l'Opéra, avec leurs ailes frissonnantes et leur Esprit sur le front.

M. Leverrier, l'illustre parrain des comètes passées, présentes et futures, suivait la comète de 1857, un télescope à la main, avec une robe et un bonnet semés de caractères cabalistiques.

Il promettait aux Auxerrois une récolte pareille à celle de 1811, et les Auxerrois criaient à tue-tête :

— Vive M. Leverrier !

Je fus un instant tenté d'emprunter à l'illustre savant son télescope pour voir le char du roi et de la reine de Lilliput, qui venait immédiatement après la Comète. Ce char nain, voiturant le roi et la reine des nains, semblait le fameux char de la reine Mab creusé par Shakspeare dans une noisette et conduit

par un grillon dont le fouet est une patte de faucheux. Je n'ai rien vu de plus microscopique et de plus fini en même temps que le char fabriqué par les *bénédictins de la découpure,* comme les appelle le spirituel rédacteur du *Journal de l'Yonne.*

Une garde de vingt coquecigrues entourait Leurs Majestés avec un costume de fantaisie qu'on eût cru dessiné par le pauvre Granville; chaque cavalier maintenant à grand'peine entre ses jambes un fougueux et gigantesque canard de Barbarie.

Et, comme ce sont de grands artistes, que ces artistes inconnus qui, pareils aux poëtes du cycle de Charlemagne, font des chefs-d'œuvre sans les signer, comme ils savent que le procédé par opposition est le plus certain, sur les pas de la dernière coquecigrue marchait un éléphant gigantesque, portant dans une tour un de ces rois de l'Inde qui sont en ce moment occupés à donner du fil à retordre à l'Angleterre.

A mon avis, c'était là le chef-d'œuvre de la fête.

Pas le roi, bien entendu, mais l'éléphant.

Ah! chers lecteurs, quel éléphant! C'était bien autre chose que celui du Jardin des Plantes; bien

autre chose que ceux que Levaillant tuait autrefois sur les bords de la rivière Orange; bien autre chose que ceux que tue en ce moment mon ami Vayssière sur le Nil blanc.

Si le roi de Siam savait qu'il existe en France un pareil éléphant, il donnerait bien certainement, pour l'avoir, la moitié de son royaume.

Heureusement qu'il ne le sait pas.

Une seule chose pouvait venir après l'éléphant auxerrois, c'était le char du *roi Kadidan.*

— Qu'est-ce que c'est que le *roi Kadidan?* me demanderez-vous, chers lecteurs.

Je me suis informé.

Il paraît que c'est un roi arabe, habitant un royaume situé entre le Katay et l'El Dorado; royaume découvert par un voyageur auxerrois, lequel en a rapporté le plant de la vigne qui donne le fameux vin de Migraine, vigne non moins fantastique que le royaume d'où elle est tirée.

Quel vin! quel char!

Par malheur, vous ne pouvez plus voir le char, chers lecteurs; mais, par bonheur, vous pouvez encore boire le vin.

Maintenant, je vous l'ai dit, ce que j'ai entrepris de raconter est irracontable.

Haroun-al-Raschid à Bagdad, et Boabdil à Grenade, n'ont jamais rien inventé de pareil à ce flot de lumières qui a passé sous les yeux des habitants d'Auxerre, dans la soirée du samedi 25 juillet dernier, jour de la fête de Saint-Germain-Saint-Étienne!

*
* *

Maintenant, quelle est l'origine de cette fête? à quelle tradition se rattache-t-elle?

Comme le système du monde, comme l'aérostat, comme l'électricité, c'est la fille du hasard.

Le jour où le hasard est de bonne humeur, il fait un de ces cadeaux-là à l'humanité.

Un soir, — je crois que c'était vers le commencement de la campagne de 1814, quand la France tout entière était devenue une immense place d'armes, se gardant elle-même contre l'étranger qui frappait à ses frontières, — un soir que les tambours de la ville battaient la retraite, un de ces facétieux instrumentistes prit une chandelle à l'étalage d'une fruitière, et se la mit au chapeau.

Le lendemain, l'exemple fut imité par un camarade, puis par deux, puis par tous.

Seulement, un soir il fit du vent, et toutes les chandelles furent soufflées.

On cria contre les tambours, on leur demanda ce qu'ils avaient fait de leurs chandelles.

L'homme est un grand enfant à qui l'on ne saurait montrer un joujou sans qu'il le veuille à l'instant même. Auxerre, qui, depuis sa fondation, depuis qu'elle formait un district indépendant du territoire des Senones, Auxerre, qui, depuis qu'elle s'appelait *Altisiodurum*, n'avait pas eu l'idée de mettre des chandelles aux schakos de ses tambours, Auxerre exigea que ses tambours missent des chandelles à leurs schakos.

Qu'inventèrent alors ceux-ci?

Il s'agissait de lutter contre le vent.

Ils eurent l'idée de se confectionner des schakos de papier huilé et d'introduire une chandelle au centre, comme on fait au centre d'une lanterne.

Voilà le commencement, le point de départ, la source.

Depuis cette époque, chaque année a amené un

progrès nouveau, et, pour que ce progrès fût plus sensible, à la promenade quotidienne on a substitué une procession annuelle.

Cette procession est aujourd'hui à son apogée.

Seulement, par reconnaissance et en souvenir de son origine, on lui a conservé le nom de *retraite illuminée.*

CAUSERIE CULINAIRE

Je vois avec plaisir que ma réputation culinaire se répand, et promet d'effacer bientôt ma réputation littéraire. Dieu soit loué ! je pourrai donc me vouer à un état honorable et léguer à mes enfants, au lieu de livres dont ils n'hériteraient que pour quinze ou vingt ans, des casseroles ou des marmites dont ils hériteront pour l'éternité, et qu'ils pourront léguer à leurs descendants, comme je les leur aurai léguées, à eux.

Or, comme il est probable qu'un jour ou l'autre je quitterai la plume pour la cuiller à pot, je ne suis point fâché de jeter d'avance les fondations du vrai monument de ma renommée. — Qui nous dit que Carême ne vivra pas plus longtemps qu'Horace,

et Vatel, qui se coupa la gorge, que Lucain, qui s'ouvrit les veines?

Je vous annonce donc qu'aussitôt débarrassé — et ce ne sera pas long — de certains droits qu'ont encore certains éditeurs sur mes publications, je mettrai sous vos yeux un livre de cuisine pratique, à l'aide duquel, je le déclare, l'individu le plus ignorant en gastronomie pourra faire, tout aussi bien que mon honorable ami Vuillemot, une *espagnole* ou une *mirepoix*.

Je reçois déjà des lettres de toutes les parties de la France, des lettres où l'on me consulte, qui sur la polenta, qui sur le caviar, qui sur les nids d'hirondelle.

Maintenant, vous me demandez, chers lecteurs, d'où vient mon goût pour la cuisine, et sous quel maître j'ai étudié la cuisine.

Mon goût pour la cuisine, comme celui de la poésie, me vient du ciel. L'un était destiné à me ruiner, — le goût de la poésie, bien entendu, — l'autre à m'enrichir; car je ne renonce pas à être riche un jour.

Quant au maître sous lequel j'ai étudié, comment

voulez-vous que je vous dise cela, moi, éclectique par excellence? J'ai étudié sous tous les maîtres, et particulièrement sous ce grand maître que l'on appelle la nécessité.

Demandez à mes compagnons de voyage en Espagne comment, pendant trois mois, je suis arrivé à leur faire manger de la salade sans huile et sans vinaigre; si bien qu'à leur retour en France, ils étaient dégoûtés de l'huile et du vinaigre. Ils vous le diront.

En outre, j'ai connu de grands praticiens : Grimod de la Reynière, oncle de mon bon ami Dorset; Brillat-Savarin, qui survit, non pas comme magistrat, mais comme inventeur des omelettes aux laitances de carpe; Courchamp, qui a laissé le meilleur *Dictionnaire de cuisine* qui existe, et qui n'a qu'un malheur, c'est d'être trop spirituel, — je parle du *Dictionnaire de cuisine*, bien entendu.

La réputation de *la Cuisinière bourgeoise* est fondée sur cette admirable bêtise : *Pour faire un civet de lièvre, prenez un lièvre.*

Je vous ai dit que j'allais partir pour la Grèce et l'Égypte, afin de visiter les lieux chantés par Ho-

mère et par Virgile, et le fleuve illustré par Sésostris et par Cambyse.

Il n'en est rien : je vais faire des recherches sur le brouet noir de Léonidas et sur les sangliers farcis de Cléopâtre.

J'ai beaucoup voyagé. Partout, dans mes voyages, je me suis fait présenter aux cuisiniers habiles et aux gourmets reconnus, et, si j'ai appris un peu de chimie, ce n'était point, comme on l'a cru, pour faire des recettes de poisons à l'usage de madame de Villefort, mais pour préparer scientifiquement certaines recettes nécessaires à la confection de certains plats.

Dès mon enfance, j'ai été chasseur et libre échangiste. Vous allez voir comment ces deux conditions ont fait de moi un cuisinier.

A partir de 1815, ma mère avait obtenu un bureau de tabac, et licence de vendre de la poudre et du plomb de chasse.

J'avais douze ans : de douze à quinze ans, je fus braconnier ; à partir de l'âge de quinze ans, je devins chasseur.

J'emplissais chez ma mère ma poudrière et mes

sacs à plomb, et je partais, mon port d'armes en poche et mon fusil sur l'épaule.

J'étais quelquefois trois ou quatre jours sans revenir.

Comment vivais-je?

En troquant mes lièvres, mes lapins, mes perdrix et mes cailles contre du beurre, des œufs, du pain, du vin et des poulets.

Je n'avais pas, comme vous comprenez bien, un cuisinier à ma suite. J'entrais dans une maison de paysan; je donnais au maître ou à la maîtresse de la maison une pièce de gibier quelconque, et il me laissait faire ma cuisine.

Cuisine des plus primitives! Ma mère était pauvre et faisait sa cuisine elle-même; mais elle était fille du maître d'hôtel du duc d'Orléans, le père de Philippe-Égalité, celui qui épousa madame de Montesson.

Le duc était un grand gourmand. Mon grand-père avait donc colligé quelques bonnes recettes dont avait hérité ma mère. Mais ce ne fut que plus tard, et quand je réfléchis sur la cuisine, que ces recettes-là se présentèrent à mon esprit.

C'est pendant cette période, où je me livrai à la cuisine primitive, que je pus apprécier la supériorité du poulet rôti à la ficelle sur le poulet rôti à la broche.

Puis, en scienee culinaire, comme en toute science, on doit beaucoup au hasard.

J'ai une façon de préparer le lapin qui n'appartient qu'à moi, et dont j'ai fait part en 1840 à Courchamp, en échange d'un autre seeret gastronomique, et qui est due entièrement au hasard.

Je veux parler du lapin cuit dans sa peau.

Écoutez bien ceci, chers lecteurs :

En 1835 ou 1836, je voyageais sur la côte d'Afrique. Il s'agissait de traverser un bout de désert pour aller visiter l'amphithéâtre romain de Djemdjem. Nous fîmes, avec nos guides, une halte à moitié chemin.

J'avais acheté un mouton six francs, et j'en avais fait cadeau à mes Arabes pour leur souper.

J'allais souper, moi, avec des œufs, un pilau et des figues d'Inde, quand, en tournant les yeux vers les Arabes, je les vis préparer leur agneau d'une manière qui m'intéressa.

Ils l'avaient, avant tout, saigné au nom de Mahomet; après quoi, sans le dépouiller, ils lui avaient ouvert le ventre, en avaient tiré les intestins, et, en y laissant le foie et les rognons, avaient introduit, dans l'ouverture, de la graisse, du sel, des aromates, du poivre, des figues et des raisins secs.

Après quoi, ils lui avaient proprement recousu le ventre.

Pendant ce temps, d'autres avaient creusé un trou en terre, l'avaient garni de pierres plates, l'avaient bourré de branches sèches, et avaient mis le feu aux branches.

Les branches avaient formé un lit de braise.

Sur ce lit de braise, mes Arabes couchèrent leur mouton et le recouvrirent de branches sèches auxquelles ils mirent le feu.

Ces branches sèches, au bout d'un instant, furent réduites en braise à leur tour.

Le mouton se trouva donc entre deux lits de braise, cuisant comme une châtaigne.

Cette cuisson produisit d'abord une odeur de laine grillée assez désagréable, mais qui s'évapora bientôt pour faire place à un parfum de viande rôtie telle-

ment succulent, que nous vîmes poindre à l'horizon huit ou dix chacals et deux ou trois hyènes, attirés par cette délicieuse émanation.

Au bout d'une heure, mes Arabes jugèrent leur mouton arrivé à son degré de cuisson, et le tirèrent de son four.

On le plaça sur une longue feuille de bananier, et on le gratta comme un charcutier gratte le cochon qu'il vient de flamber.

A la place de cette première couche noircie et calcinée, apparut une seconde couche rissolée et rousse à ravir.

Au bout d'un instant, une sueur onctueuse et parfumée couvrait cette peau.

Mes Arabes me firent signe de m'asseoir avec eux ; ils m'invitaient à dîner.

J'acceptai. Leur mouton braisé me paraissait bien autrement succulent que mes œufs à la coque et ma poule au riz.

Chacun allongea les doigts, et, comme fait un oiseau piochant avec son bec, pinça et tira à lui son morceau de chair.

Les Arabes de 1835 ne connaissaient encore ni

le couteau ni la fourchette. Je dois dire que jamais je n'ai mangé agneau pareil. La farce du ventre surtout était une chose merveilleuse.

Les chacals et les hyènes poussaient des cris désespérés de voir une pareille pitance leur passer devant le museau.

La gourmandise l'emporta sur leur lâcheté naturelle. Ils s'approchèrent peu à peu et si bien, qu'ils se trouvèrent à la portée de ma carabine.

Deux chacals et une hyène y laissèrent leur peau.

Mais ceci n'est que le fait brutal.

A la suite du fait vint la réflexion.

Je me dis que ce mode de cuisson appliqué au lapin devait faire une chose excellente.

Dès 1836, j'en fis l'expérience.

Le duc d'Orléans m'avait invité à aller passer un mois au camp de Compiègne.

J'avais accepté, à la condition de loger partout ailleurs qu'au château, afin de garder mon indépendance absolue et d'aller et venir comme je voudrais.

J'étais descendu, à Compiègne, à l'*hôtel de la Cloche et de la Bouteille.*

Puis, de là, j'avais fait prix avec la veuve d'un garde habitant Saint-Corneille, et je m'étais établi au milieu de la forêt.

Mais si vite que j'eusse traversé Compiègne, si peu de temps que je fusse resté à l'*hôtel de la Cloche et de la Bouteille,* j'y étais resté assez longtemps pour remarquer deux choses :

L'élégant emménagement de la cour intérieure de l'hôtel et l'excellence de la cuisine.

Je résolus de faire part au chef de mes souvenirs à l'endroit du mouton arabe, et de faire avec lui un essai de ce mode de cuisson sur le lapin.

Eh bien, voilà ce que je puis vous offrir, chers lecteurs, comme résultat définitif de nos opérations.

Je ne vous dirai pas, comme dit du lièvre ma devancière la Cuisinière bourgeoise : « Pour faire un lapin rôti dans sa peau, prenez un lapin. »

Non. Je vous dirai :

Pour faire un lapin rôti dans sa peau, prenez un furet.

Prenez un furet, muselez-le, tendez votre bourse ou vos bourses devant le terrier ou les terriers, et,

quand votre lapin est boursé, rapportez-le tout vivant à la maison.

Entrez avec lui dans la cuisine, quelque répugnance qu'il manifeste pour la localité. Tirez-le de sa bourse par les pattes de derrière et donnez lui le coup du lapin. (Voir Arnal dans *la Dame de chœurs.*)

Votre lapin assommé, ouvrez-lui immédiatement le ventre; tirez-en le plus de sang que vous pourrez; enlevez-lui le foie; et, avec ce foie, ce sang, une aile de poulet, deux ailes de perdreau, une truffe, un peu de chair à saucisses, de l'oignon, du persil, de l'ail et des épices, faites un hachis dans lequel vous introduirez un morceau de beurre salé et poivré.

Remettez le tout dans le ventre de votre lapin, de manière à ce qu'il simule, quel que soit son sexe, une femelle près de mettre bas.

Pendez votre lapin au plafond par les pattes de derrière dans un endroit frais, sans être humide.

Laissez-le trente-six ou quarante-huit heures pendu, afin qu'il ait le temps de se parfumer.

Puis, dans sa peau, liez-le contre la broche et

tournez-le comme vous feriez d'un lapin ordinaire; seulement, sans l'arroser. Il s'arrose de l'intérieur à l'extérieur et naturellement, de lui-même.

Quand vous reconnaîtrez que le lapin est cuit, aux petites fusées de fumée qu'il lancera, tirez-le, ou plutôt détachez-le de la broche; prenez-le de la main gauche par les pattes de derrière, et, de la droite, tirez un coup sec par la queue.

Il se dépouillera tout seul.

Servez sur un morceau de beurre frais manié de fines herbes.

Attendez les lapereaux, et faites-en l'essai.

Un autre jour, je vous parlerai de l'omelette à la sauce tomates et des œufs brouillés au court bouillon d'écrevisses.

Aujourd'hui, je vous dis : Allez manger de la langouste à l'américaine chez mon *collaborateur* Vuillemot.

Je vais vous faciliter la chose.

Prenez d'abord un ami. Seul, on dîne mal; en outre, on paye son dîner double. C'est en matière de restaurant surtout qu'est applicable cette maxime : *Quand il y a pour un, il y a pour deux.*

Je vais vous faire une carte de douze francs. Six francs pour chacun, c'est raisonnable; le moka *pur* et le cognac *fine champagne* à part. Sur ces douze francs, il y aura vingt-cinq centimes pour le garçon, dont vous n'aurez pas besoin de vous préoccuper.

Allez-vous-en au restaurant de *France*, place de la Madeleine; montrez la carte suivante, et dites que vous venez de ma part :

	Pain de Leroi et Masson.
	Une bouteille de saint-émilion.
	Potage Vuillemot.
Hors-d'œuvre :	Crevettes, beurre, radis.
Entrée.	Poulet frit à la provençale.
Rôti.	Caneton de Rouen, sauce à la diable.
Entremets. . .	Langouste à l'américaine.
Id.	Riz à la créole.
Dessert	Fraise et gervais.

La présente n'étant à autre fin, chers lecteurs, je prie Dieu qu'il vous tienne en bon appétit, vous conserve en bon estomac, et vous garde de faire de la littérature.

*
* *

Il y a quelques jours, un de mes amis m'écrivit pour me demander la recette du vrai macaroni napolitain.

Or, moi qui me flatte, comme vous venez de le voir, d'être assez fort en cuisine, j'allais être dans l'obligation d'avouer que je ne connaissais pas le premier mot de cette recette.

Que voulez-vous! je n'aime pas le macaroni, c'est un sens qui me manque.

Je suis resté cinq ans en Italie; je n'ai jamais pu mordre à la seconde bouchée.

Il en résulte que, n'aimant pas le macaroni, je ne me suis pas inquiété de la façon dont il se fait.

Pour me tirer d'embarras, j'écrivis à Rossini.

Rossini était, m'avait-on dit, l'homme qui mangeait le meilleur macaroni de Naples.

Rossini me répondit une charmante lettre, par laquelle il m'invitait à aller manger du macaroni chez lui, et s'engageait, quand j'en aurais mangé, à me donner la recette.

J'allai dîner chez Rossini.

Mais Rossini, ayant vu que je ne mangeais pas de macaroni, me jugea indigne d'en faire manger aux autres.

J'eus beau insister, je ne pus rien obtenir; de sorte que je vous dirai franchement que je crois

une chose : c'est que Rossini se contente de manger du macaroni, mais que c'est son cuisinier qui le fait.

Que Rossini, à partir d'aujourd'hui, se contente donc d'être le premier des compositeurs passés, présents et futurs, et qu'il renonce à sa réputation de macaroniste.

J'allais écrire à Carafa, ou prier mon ami Home d'évoquer l'esprit de mon pauvre Lablache, lorsque tout à coup ma porte s'ouvrit, et l'on m'annonça le marquis del Grillo.

Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas? que le marquis del Grillo est le mari de madame Ristori.

Le marquis entra; je devinai un sauveur, et je lui tendis les bras.

— Savez-vous faire le macaroni? lui demandai-je.

— Non, me répondit-il; mais madame Ristori a su votre embarras, cher ami; venez dîner lundi avec elle, quoiqu'elle joue pour un bénéfice. Nous dînerons de bonne heure, et je vous ferai faire, la queue de la casserole à la main, connaissance avec un virtuose d'une bien autre force que Rossini.

— Bravo ! dis-je. Je serai à trois heures chez vous.

En effet, le jour dit, à trois heures, j'arrivai chez le marquis del Grillo.

Je trouvai l'artiste à l'œuvre; il venait de mettre son macaroni dans la marmite; je n'ai donc pas perdu le moindre détail de la préparation.

Écoutez et retenez bien. Voici la vraie, la seule, l'unique recette du macaroni napolitain :

Achetez votre macaroni chez Bonsollazzi, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 76. Il vend le meilleur macaroni de Paris.

Il y a deux sortes de macaroni : le gros macaroni, qu'on appelle à Naples le *strozza-preli,* c'est-à-dire l'*étouffe-prêtres ;* et le petit macaroni, qu'on appelle *macaroncello.*

Le *macaroncello* est plus délicat. Je vous recommanderai donc le *macaroncello*, quoique je ne vous empêche pas de choisir, si vous l'aimez mieux, l'*étouffe-prêtres.*

Voici comment il faut procéder pour un dîner de douze personnes :

Si vous voulez dîner à six heures du soir, il faut, à onze heures du matin, prendre :

Quatre livres de gîte à la noix;

Une livre de jambon fumé cru;

Quatre livres de tomates;

Quatre gros oignons blancs, thym, laurier, persil, gousse d'ail.

Faire cuire en tournant pendant trois heures.

Au bout de trois heures, mouiller avec de l'eau ordinaire, jusqu'à ce que la partie la plus élevée du bœuf ne fasse qu'une petite île de la largeur d'un écu de six francs.

Faites cuire et réduire pendant quatre heures.

Puis faites bouillir votre macaroncello à grande eau. Il faut que l'eau soit salée.

Goûtez de temps en temps. Cassez-le entre vos doigts; le macaroni trop cuit ne vaut rien. Il faut, selon l'expression napolitaine, que *cresca in corpo*, c'est-à-dire qu'il *renfle dans le corps.*

Le degré de cuisson est une affaire de sentiment; quand vous l'aurez manqué deux fois, vous le réussirez une troisième.

Dès que vous tiendrez le macaroni pour cuit, vous le tirerez du feu, et verserez dans l'eau bouillante une carafe d'eau froide, afin qu'il ne cuise pas d'un

degré de plus. Puis vous le verserez dans une passoire, afin d'en extraire toute l'eau.

Vous avez votre soupière vide.

Autour de votre soupière vide, votre jus de viande, votre parmesan râpé et votre macaroni fumant.

Il faut du parmesan de première qualité; adressez-vous à M. Bonsollazzi, il vous dira où il faut l'acheter.

Vous prenez une poignée de parmesan, vous en faites un fond pour votre soupière.

Sur le lit de fromage, vous mettez un lit de macaroni.

Sur le lit de macaroni, un lit de jus de viande.

Sur le lit de jus de viande, un lit de macaroni.

Sur le lit de macaroni, un lit de fromage.

Et ainsi de suite, en alternant fromage, macaroni, jus de viande, macaroni, fromage.

Puis, quand la soupière est pleine, vous bouchez hermétiquement, et vous servez au bout de dix minutes.

*
* *

J'espère que cela est clair, et que tout le monde maintenant pourra faire du macaroni.

Cependant, probablement, un de ces jours, vous proposerai-je une variante dans un but d'amélioration.

En attendant, mangez celui-là.

Bon appétit, chers lecteurs !

ROMULUS ET PIZARRE

Je me suis quelque peu égayé, dans mes *Mémoires*, sur le *Pizarre* de M. Fulchiron, cette tragédie qui dort, depuis plus d'un demi-siècle, dans les cartons de la Comédie-Française.

Vous m'en voyez bien honteux, bien humble et bien repentant.

Il paraît que j'étais dans l'erreur, non pas sur la date de la réception du *Pizarre* de M. Fulchiron, non pas sur le tour de faveur qui devait amener la représentation de cette pièce en 1805, non pas enfin sur l'obscurité des espèces de limbes où elle se balance, les yeux à moitié fermés, entre la mort et la vie, mais sur la cause qui l'a empêchée d'être jouée en 1805.

D'abord, je commence par vous dire que personne n'a réclamé pour M. Fulchiron, pas même lui. S'il eût réclamé, c'est que ma plaisanterie lui eût fait de la peine, et alors, je vous l'avoue, j'eusse été aussi triste, et même plus triste que lui, d'avoir donné lieu à réclamation de la part d'un homme si honorable, et surtout d'un auteur si peu exigeant.

Mais voici ce qui est arrivé.

Il faut vous dire qu'hier, il m'a pris fantaisie d'aller voir, au Théâtre-Français, la répétition d'une toute petite pièce en un acte et à cinq personnages que je vais faire jouer sous le titre de *Romulus.*

Rassurez-vous, chers lecteurs, ce n'est point une tragédie. C'est une simple comédie en prose, et je vais vous dire, en deux mots, comment elle est venue au monde.

Un jour, il y a trois ans de cela; — vous voyez qu'en comparant notre époque de vapeur au temps de calme et d'immobilité dans lequel vivaient les auteurs au commencement de ce siècle, j'ai presque autant attendu pour mon *Romulus* que M. Fulchiron pour son *Pizarre;* — un jour, disais-je, il y a trois ans de cela, après une chasse aux environs de Melun

avec quelques bons amis, il m'arriva de manquer le chemin de fer.

Le chemin de fer manqué, — il était neuf heures et demie du soir, — que devenir ?

Visiter la maison de correction de Melun, ce n'était point assez gai; aller au spectacle, c'était trop triste; manger des anguilles, je sortais d'en prendre, et c'était même en mangeant des anguilles que je m'étais oublié.

Je demandai du papier, une plume et de l'encre.

Que voulez-vous ! c'est ma grande ressource contre l'ennui.

Je pris ma plume dans ma main droite, j'appuyai ma tête sur ma main gauche, et je suspendis le bec de fer au-dessus de l'encrier, prêt à l'y plonger à la première idée qui me passerait par la tête.

La première idée qui me passa par la tête fut un souvenir.

Un de mes bons jeunes amis, un de ceux que j'appelle mes enfants, Paul Bocage, le neveu du grand artiste qui a illustré ce nom, était venu un jour, avec Octave Feuillet, me demander une idée de pièce.

Je leur avais donné à lire le premier volume

d'un roman d'Auguste Lafontaine, en cinq volumes, que Régnier, de la Comédie-Française, m'avait lui-même donné à lire, et dans lequel, à son avis, il y avait un drame en cinq actes extrêmement lugubre.

Je n'avais lu que le premier volume, et je m'étais arrêté là, y trouvant une comédie extrêmement gaie.

Vous voyez qu'il en est des pièces comme du paysage, tout dépend de la manière de s'asseoir.

Or, j'avais dit à Octave Feuillet et à Paul Bocage :

— Lisez ce volume, et tirez-en la comédie que voici.

Et, tant bien que mal, je leur avais mis la pièce sur ses pieds.

Paul Bocage et Octave Feuillet s'étaient attelés au premier volume, et, comme le renard que l'on cloue par la queue à un arbre, et que, pour ne pas gâter la fourrure, on force de sortir de sa peau à force de le battre, ils avaient fait sortir une comédie de ce premier volume.

Malheureusement, le jour où ils se présentèrent à la porte du Théâtre-Historique, ils trouvèrent cette porte fermée : elle ne devait se rouvrir que pour le Théâtre-Lyrique ; Paul Bocage et Octave Feuillet

remportèrent leur nouveau-né, condamné à l'esprit-de-vin.

C'était le souvenir de ce lugubre événement qui venait de traverser mon esprit et qui me faisait instinctivement plonger le bec de ma plume dans l'encrier.

Je venais de prendre la résolution de faire la pièce dans ma nuit.

Le lendemain, je montais en chemin de fer à sept heures du matin, avec la pièce dans ma poche.

Trois jours après, Régnier la lisait au comité du Théâtre-Français, où ne manquait que Beauvallet, qui, en entendant prononcer ce titre de *Romulus*, avait pris son chapeau et s'était enfui.

Beauvallet avait peur d'assister à la fondation de Rome, au meurtre de Rémus, à la disparition du petit-fils de Numitor au milieu d'une tempête, et, en homme d'esprit qu'il est, il aimait autant que tous ces grands événements-là s'accomplissent hors de sa présence.

Vous me demanderez peut-être comment il se faisait que Beauvallet, sachant que la pièce était de moi, son ami depuis plus de vingt ans, n'avait pas

le courage de l'amitié à ce point de risquer la *Romulade.*

Beauvallet ne savait pas que la pièce fût de moi; personne ne savait que la pièce fût de moi. Régnier, son parrain, s'était chargé de la lire, et l'œuvre anonyme apparaissait sur le tapis vert du comité, comme le début d'un jeune homme qui n'avait encore rien fait.

— A quoi bon cette tromperie?

Vous avez raison, cher lecteur, et je vous dois compte de tout.

D'abord, on venait de nommer au Théâtre-Fran-ais un nouveau comité mi-parti de comédiens et d'hommes de lettres. Tout comité a ses désobligeances; mais je ne connais pas de comité plus désobligeant qu'un comité de confrères.

Eh bien, je ne voulais pas, sous mon nom, lire, devant un comité de gens de lettres, une bluette en un acte, faite un soir de chasse, dans une chambre d'auberge.

Et puis aussi, il faut vous dire la vérité vraie.

La pièce est gaie.

— Eh bien, mais quel mal y a-t-il à cela? deman-



derez-vous. J'aime beaucoup les pièces gaies, moi.

Ah! oui, parce que vous êtes public. Si les premières représentations se composaient d'un public... mais, là d'un vrai public, peut-être ce public dirait-il comme vous.

Et, moi aussi, j'aime beaucoup les pièces gaies, parbleu!

Mais le public des premières représentations, ce public enrhumé, qui garde ses rhumes d'hiver jusque dans l'été et ses refroidissements d'été jusque dans l'hiver, qui tousse obstinément pendant les mois où l'on ne mange pas d'huîtres comme pendant les mois où l'on en mange, ce public mi-parti d'hommes de lettres et de journalistes, comme le comité était mi-parti d'hommes de lettres et de comédiens, ce public-là n'aime pas les pièces gaies.

— Ah bah! tout le monde aime à rire.

Excepté ceux qui ont plaisir à faire pleurer. D'ailleurs, je n'avance jamais rien que je n'aie mes preuves.

Toutes les pièces gaies ont été sifflées.

Je ne vous parle pas des grandes pièces.

Les Rendez-vous bourgeois, qui font encore les

délices de l'Opéra-Comique, après quarante-six ans, — sifflés!

Ah! si j'avais le temps et l'espace, vous verriez comme la critique du temps les arrangeait, ces pauvres *Rendez-vous bourgeois!*

L'Ours et le Pacha, ce chef-d'œuvre de Scribe et de Saintine, — sifflé!

Le Coiffeur et le Perruquier, cette spirituelle fantaisie de notre spirituel ami Mazères, — sifflés!

Robert Macaire, la philosophie du XIXe siècle mise à la portée de tout le monde, — sifflé!

Les Saltimbanques, — les Saltimbanques!... avec Odry, Flore et Hyacinthe, — sifflés!

Eh! que sais-je, moi? vingt autres ouvrages, trente autres, cent autres qui, depuis, ont joui du privilége de désopiler la rate de trois ou quatre générations, — sifflés! sifflés! sifflés!

Ces antécédents, vous comprenez, ne me rassuraient point. Je ne me souciais pas d'être refusé en un acte au Théâtre-Français. — Peste! il n'y a que Montigny qui ait ce privilége-là.

Toutes ces raisons m'avaient décidé à faire de mon *Romulus* un véritable enfant trouvé, ni plus ni

moins que le héros dont il avait emprunté le nom.

Régnier lut; on fut indulgent pour le *jeune homme* qui n'avait encore rien fait : *Romulus* recueillit quatorze boules blanches dans son berceau; ce qui détermina Régnier à nommer le véritable auteur. A partir de ce moment, je fus donc le grand-père avoué de *Romulus*, et j'eus le droit de m'appeler Numitor au lieu d'Alexandre Dumas. Je dis Numitor et non Mars, parce que, au bout du compte, Auguste Lafontaine est le véritable père; seulement, il avait cru faire un enfant triste, et il a fait un enfant gai. Comme le père de Tristram Shandy, il aura eu une distraction en n'entendant point sonner la pendule!

Quoi qu'il en soit, on mit Régnier dans le dortoir des pièces reçues, où il fut si sage, si sage, que, ne l'entendant ni pleurer ni se plaindre, on l'oublia là pendant trois ans.

Au bout de trois ans, un jour que Régnier passait, *Romulus* leva la tête et dit :

— PARRAIN!

Régnier se retourna. Il vit son filleul qui lui faisait une risette, comme disent les nourrices. Les

dents lui étaient poussées, peut-être par cela qu'on ne lui avait rien donné à mettre dessous; il les avait même fort longues. Régnier eut pitié de lui.

A force de sollicitations, il le fit mettre au répertoire.

Puis il se chargea des répétitions, des corrections, des raccords.

C'est un homme précieux, que Régnier. Je vous le dénonce comme le premier, comme le meilleur, comme le plus complaisant donneur de conseils dramatiques.

Je sais ceci, et je le dis tout haut, c'est que, dans toutes les pièces que j'ai fait représenter au Théâtre-Français, et dans lesquelles il a joué, il a été mon collaborateur.

Or, comme Régnier ne partage pas dans l'argent, si la pièce est sifflée, il est trop juste qu'il partage dans les sifflets.

Vous voyez que c'est une belle chose que la reconnaissance; mais jouez dans la pièce, mon cher Régnier, et nous allons partager d'avance.

Vous prendrez pour vous les bravos.

Je prendrai pour moi les sifflets.

Chacun sera partagé selon son mérite.

Tant il y a que Régnier, qui avait été le parrain de l'enfant, s'est encore chargé des mois de nourrice.

J'ai donc été voir hier l'enfant.

Je l'ai trouvé parfaitement portant, d'une gaieté folle, trop gai, peut-être.

Mais, ma foi, je l'avoue, je n'ai pas eu le courage de le fouetter pour cela. C'est l'affaire de MM. les critiques.

Pauvre enfant, va, je te plains ! Décidément, j'ai bien fait de ne pas trop m'y attacher.

Or, en m'apercevant hier, Régnier m'appela au moment où je passais du foyer au théâtre.

— Ah ! me dit-il, c'est vous?... Je suis enchanté de vous voir.

— Et moi aussi. Avez-vous un bon conseil à me donner pour ma pièce?

— Non pas pour votre pièce, me répondit-il, mais pour vous-même.

— Peste ! mon cher, pour un conseil sur ma pièce, je vous eusse serré la main; pour un conseil sur moi-même, je vous embrasserai.

— Vous tenez à être impartial ?

— Dame! c'est comme si vous me demandiez si je tiens à vivre.

— Et, quand vous avez été injuste, à réparer votre injustice?

— Je le crois bien!

— Alors, cher ami, vous avez été injuste envers M. Fulchiron dans un chapitre de vos *Mémoires;* réparez votre injustice.

— Comment! aurait-il été reçu, par hasard, en 1804, au lieu d'avoir été reçu en 1803, comme je le croyais?

— Non.

— Aurait-il été joué sans que j'en susse rien, comme l'*Arbogaste* de M. Viennet?

— Non, il a fait mieux que cela; il a donné son tour de faveur à un jeune avocat sans cause, qui, dans ses moments perdus, avait fait, lui aussi, une, tragédie. L'avocat était M. Raynouard; la tragédie, *les Templiers.*

— C'est vrai, ce que vous me dites?

— Je vais vous en donner la preuve.

— Comment cela?

— Venez avec moi aux archives.

— Montrez-moi le chemin.

Régnier marcha devant, et je le suivis, comme le Barbariccia de Dante suivait Scarmiglione, mais sans faire le même bruit que lui.

Cinq minutes après, nous étions aux archives, et Régnier demandait à M. Laugier, archiviste du Théâtre-Français, le dossier autographe de M. Fulchiron.

M. Laugier le lui donna.

J'allais m'en emparer, et j'allongeais la main à cet effet, quand Régnier me le retira comme on retire un morceau de croûte de pâté à un chien savant qui ne sait pas compter encore jusqu'à neuf.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Attendez.

Et il appuya la paume de la main sur les autographes de M. Fulchiron, enfermés dans leur dossier jauni.

Remarquez bien que l'épithète n'est pas un reproche ; je connais des gens qui, depuis cinquante ans, ont bien autrement jauni que le dossier de M. Fulchiron.

— Il faut d'abord que vous sachiez, mon cher

ami, continua Régnier, qu'autrefois, sous l'Empire particulièrement, aussitôt qu'on donnait une tragédie nouvelle, la recette baissait.

— Je m'en doutais ; mais je suis bien aise de le savoir officiellement.

— Il en résulte que les comédiens avaient grand peine à se décider à donner des pièces nouvelles.

— Je conçois cela.

— Un tour était donc une chose précieuse.

— Une chose qui n'avait pas de prix ! comme dirait Lagingeole.

— Eh bien, maintenant, lisez la lettre de M. Fulchiron.

Je pris le papier des mains de Régnier, et je lus :

A MM. les Membres du Comité d'administration de la Comédie-Française.

« Messieurs,

» Je viens d'apprendre que le préfet venait de donner son permis aux *Templiers ;* désirant rendre à cet ouvrage et à son auteur toute la justice et tous les égards qu'ils méritent, je m'empresse de vous annoncer que je cède mon tour à cette tragédie ; mais

je demande en même temps à reprendre le mien immédiatement après, de façon que la seconde tragédie qui sera jouée, à compter d'aujourd'hui, sera *une des miennes*; si vous voulez bien m'en donner l'assurance par une lettre, celle-ci sanctionnera l'abandon que je fais actuellement de mon tour.

» J'ai l'honneur d'être, messieurs, votre serviteur,

» FULCHIRON fils. »

— Eh ! mais, dis-je à Régnier, permettez-moi de vous dire que le sacrifice n'était pas grand, et que la valeur en était bien atténuée, grâce aux précautions prises par M. Fulchiron pour faire jouer une de ses tragédies.

— Attendez donc encore, reprit Régnier; la proposition de M. Fulchiron fut repoussée. On lui fit sentir que le tort qu'il ne voulait pas qu'on lui fît, à lui, allait peser sur un tiers. S'il y avait renonciation de sa part, il fallait que la renonciation fût entière, et que M. Fulchiron, sorti des rangs, reprît son tour à la file. Or, reprendre son tour à la file, c'était une grande affaire. En supposant toutes les chances favorables, il y en avait pour dix ans au

moins. M. Fulchiron réfléchit peu de temps, il faut le dire, comparativement à la gravité du sujet, puis : « Allons, messieurs, dit-il, je connais la tragédie des *Templiers;* mieux vaut qu'elle soit représentée tout de suite, et que le tour de *Pizarre* ne vienne que dans dix ans. » Ce fut grâce à cette condescendance, dont bien peu d'autres seraient capables envers un confrère, que la tragédie des *Templiers* fut jouée. La tragédie des *Templiers* fut un des triomphes littéraires de l'Empire. *Les Deux Gendres* et *le Tyran domestique* complétèrent la trilogie dramatique de l'époque. Il y a plus de dix-huit cents ans que l'on rend à César ce qui appartient à César; pourquoi ne rendrait-on pas à M. Fulchiron ce qui appartient à M. Fulchiron ?

Ce n'est pas moi qui m'y refuserai ; et je suis enchanté d'avoir l'occasion de faire à M. Fulchiron une réparation publique.

M. Fulchiron à fait mieux qu'une bonne tragédie, il a fait une bonne action ; de sorte que moi, en le raillant, je faisais une mauvaise action, sans même avoir fait une bonne tragédie.

LE CIMETIÈRE CLAMART

Je vais vous parler cimetière.

Et de quel cimetière vais-je vous parler?

De Clamart, c'est-à-dire du cimetière des suppliciés.

Commençons par l'histoire du cimetière Clamart; elle est assez curieuse et n'est pas longue.

Quant à la cause qui m'y conduisait, vous la devinerez en lisant un roman que j'achève à cette heure.

Le cimetière Clamart, fondé en 1672, sous le nom de cimetière Sainte-Catherine, succéda, pour le service des hôpitaux, au cimetière de la Trinité, situé rue Saint-Denis, au coin de la rue Grenétat.

Le nom sous lequel on le désignait est une de ces appellations populaires qui l'emportent sur toutes les

affiches et sur tous les arrêtés. Il lui vient d'une croix élevée au milieu du carrefour formé par les rues de la Muette, des Fossés-Saint-Marcel et de Poliveau : sous Charles VI, cet emplacement faisait partie d'une maison de plaisance appartenant au sire de Clamart.

Voilà pourquoi cette croix s'appelait la croix de Clamart ; voilà pourquoi le cimetière s'appelle le cimetière Clamart.

Pour visiter aujourd'hui ce qui reste du double cimetière Clamart et Sainte-Catherine, on m'avait dit qu'il fallait une permission.

Cette permission dépendait de M. Trébuchet, chef du bureau de la salubrité, qui a publié, sous le titre d'*Instructions au Peuple*, deux excellents volumes pleins de faits importants et de recherches curieuses. Je m'empressai donc de me rendre à la préfecture, et de me faire conduire au bureau de M. Trébuchet.

M. Trébuchet commença par mettre, avec une obligeance extrême, à ma disposition, toutes les circulaires et tous les arrêtés dont j'avais besoin. Puis il me donna une lettre pour M. Henchard, commissaire de police du quartier Saint-Marcel, qui avait Clamart dans sa circonscription.

M. Henchard s'offrit à me conduire lui-même.

J'avais, du temps où Clamart était encore un cimetière, été deux fois à Clamart.

A cette époque, l'entrée n'était point la même.

Autrefois, on entrait par la rue des Fossés-Saint-Marcel.

Aujourd'hui, on entre par la rue du Fer-à-Moulin.

Ce changement, joint aux bâtisses qui ont été faites depuis sur le terrain, que je revoyais, dans mes souvenirs, couvert seulement d'arbres et de tombes, fit que j'eus d'abord grand'peine à me reconnaître.

En entrant autrefois par la rue des Fossés-Saint-Marcel, on avait à gauche le cimetière Sainte-Catherine, séparé du cimetière Clamart par un mur.

Une porte donnait passage d'un cimetière dans l'autre.

Maintenant, tout ce qui reste de l'ancien cimetière Clamart est divisé en deux parties, séparées l'une de l'autre par l'amphithéâtre d'anatomie, grand bâtiment carré, composé d'un rez-de-chaussée seulement, éclairé par de grandes fenêtres placées à hauteur d'appui.

Ce grand bâtiment carré enferme dans son en-

ceinte un jardin carré comme lui, triste, nu, sablé de jaune dans les allées, avec des carrés de verdure, une espèce de *campo-santo* italien, une manière de cimetière sans arbres et sans tombes.

A travers les vitres de l'amphithéâtre, on voit quatre ou cinq cents élèves en médecine attablés chacun devant un cadavre, qu'ils sont occupés à anatomiser.

Quelquefois deux, quelquefois trois, sont occupés au même; l'un prend les jambes, l'autre la poitrine, l'autre le crâne.

Une injection dans les veines du cadavre, d'après un procédé frère du procédé Gannal, a suffi pour désinfecter ce cadavre.

Les amphithéâtres n'exhalent donc plus cette odeur fade et fétide des morts, mais seulement cette émanation âcre et pénétrante des vivants.

Je ne sais pas laquelle vaut le mieux.

Chacune des quatre galeries est coupée, au milieu, par une voûte sous laquelle coule une fontaine où les élèves qui ont fini leur besogne se lavent les mains. Des portes communiquent de chaque galerie à cette voûte.

Tout cela n'est ni joli, ni récréatif; mais cela indique une grande et puissante civilisation. C'est à la droite et à la gauche de ce grand quadrilatère que sont les restes du cimetière Clamart, sur l'ancien emplacement duquel l'amphithéâtre est bâti.

A droite, le cimetière a bien conservé son aspect, et surtout à cette époque de l'année où tous les arbres ont perdu leurs feuilles, à l'exception des cyprès restés verts.

Tout arbre, au mois de décembre, peut être un arbre de tombeau; ce sont ses feuilles qui lui donnent un air de gaieté ou de deuil, comme ce sont les vêtements qui font distinguer une fiancée d'une veuve.

Les arbres qui datent du temps des morts sont donc quelques groupes sombres de cyprès et de sapins. Les arbres plantés depuis sont des peupliers, des acacias et des vernis du Japon.

Une ou deux pierres, plates et arrondies à leur sommet, sont restées debout, et disent les noms, l'âge et les qualités des trépassés qu'elles gardent.

Le mur d'enceinte est presque entièrement couvert d'inscriptions. Ce n'est point dans cette partie du cimetière que l'on inhumait les suppliciés.

Des terres rapportées font quelques mouvements dans le sol. Une espèce de fossé qui règne le long du mur indique seul l'ancien niveau du terrain.

Cette première partie visitée, comme ce n'était point là que j'avais affaire, je demandai à visiter la partie attenante à la rue des Fossés-Saint-Marcel.

Ce fut alors que nous traversâmes le jardin, et qu'en longeant une des galeries, je vis tous ces vivants s'acharner sur tous ces morts.

Nous traversâmes une voûte, et nous nous trouvâmes dans cette partie du cimetière sur laquelle s'arrondit, en forme d'abside d'église, l'hémicycle destiné à la démonstration.

Je me reconnaissais : c'était bien là que j'étais venu, il y avait vingt-deux ans, conduit par un de mes bons amis qui, à cette heure, repose dans un autre cimetière.

Je me reconnaissais à la petite maison de l'ancien garde surtout, bâtisse carrée, à un étage, et dans les caveaux de laquelle on enterrait les sœurs de l'Hôtel-Dieu.

Quant à l'aspect du cimetière lui-même, il a complétement changé. Des apports de terre y ont

dessiné des labyrinthes, des plantations d'arbres y ont créé des massifs destinés à cacher aux voisins la vue des cadavres qu'on apporte entiers et qu'on emporte en lambeaux.

L'été, ce doit être un jardin comme tous les autres jardins.

Cette portion soigneusement explorée, mes recherches scrupuleusement faites, je demandai à M. Henchard si je ne pourrais pas terminer mon voyage par une visite au cimetière Sainte-Catherine.

C'était la chose la plus facile avec un guide si complaisant.

Nous traversâmes de nouveau le jardin de l'amphithéâtre et nous nous retrouvâmes dans la partie de l'ancien cimetière destinée autrefois aux particuliers, et que j'ai essayé de décrire.

Le mur qui séparait le cimetière Clamart du cimetière Sainte-Catherine est abattu. La communication entre ces deux vallées de la mort est donc libre.

Le cimetière Sainte-Catherine a, sauf cette désolation profonde de l'abandon, conservé son ancien

aspect. Je reconnus la même disposition du sol, les mêmes arbres, les mêmes tombes.

Si ce n'est que les arbres avaient vieilli de vingt ans, ce qui n'est pas grand'chose pour des arbres, mais ce qui est beaucoup pour des tombes.

Une femme, le seul être vivant qui animât ce sombre tableau, au lieu de l'égayer, l'attristait encore, en étendant à des cordes, fixées aux branches de cyprès, des draps que l'on pouvait prendre pour les linceuls de ceux qui dormaient sous la terre où nous marchions.

Le centre de l'enceinte est occupé par un tombeau de pierre, en forme de corbeille, et surmonté d'un casque antique comme en portent dans *Andromaque* et dans *Cinna*, les figurants du Théâtre-Français.

Ce tombeau est celui de Pichegru.

Il est élevé au-dessus de la fosse commune où fut jeté, après son suicide, le cadavre du conquérant de la Hollande.

Je m'approchai, et je lus cette inscription :

ICI *repose*
LES CENDRES DE
CHARLES PICHEGRU
GÉNÉRAL EN CHEF DES ARMÉES FRANÇAISES,
NÉ A ARBOIS, DÉPARTEMENT DU JURA, LE 16 FÉVRIER 1761,
MORT A PARIS, LE 5 AVRIL 1804.

—

ÉLEVÉ PAR LA PIÉTÉ FILIALE.

Nous poussons l'exactitude jusqu'à reproduire la faute de français du marbrier, — faute rare, les graveurs sur tombes étant payés à la lettre.

Le pluriel eût donné à ceux-ci deux lettres de plus. Voilà ce que c'est que de ne pas avoir fait ses études.

A quelques pas de la tombe de Pichegru, en appuyant à gauche, à l'angle du mur formé par le petit treillage de bois peint en vert, était la tombe de Bichat.

Le corps du célèbre anatomiste a été exhumé le 16 novembre 1845, pour être transporté au cimetière de l'Est. Sa tête, qu'il avait léguée à l'École de médecine, manquait. Un des professeurs la rapporta religieusement, et le cadavre, aujourd'hui, a cessé d'être incomplet.

C'était pourtant une belle étude à faire que celle du crâne de l'homme qui a écrit ce grand livre intitulé *de la Vie et de la Mort.*

Puis je regardai autour de moi, et, m'orientant et par les objets présents et par le souvenir, je redescendis sept ou huit pas au-dessous de la tombe de Pichegru, et, frappant du pied la terre, je dis aux deux personnes qui m'accompagnaient :

— Ce doit être ici.

— Quoi ? demandèrent-elles.

— Qu'est couché le corps de Mirabeau.

A ce nom, nom immense, retentissant comme le grondement d'un orage éloigné, je vis tressaillir les deux personnes qui m'accompagnaient, et je me sentis tressaillir moi-même.

Mirabeau, comme vous le savez, était mort le 2 avril 1791, et sa mort avait causé un deuil général, qui, de Paris, devait se répandre sur la France.

Le lendemain de cette mort, c'est-à-dire le 3 avril, le département de Paris se présenta à l'Assemblée nationale, demanda et obtint que l'église Sainte-Geneviève fût érigée en Panthéon, consacré à la sé-

pulture des grands hommes, et que, le premier, Mirabeau y fût inhumé.

Voici le texte du décret :

« L'Assemblée nationale décrète :

» Article 1er. Le nouvel édifice de Sainte-Geneviève sera destiné à recevoir les cendres des grands hommes, à dater de l'époque de la liberté française.

» Art. 2. Le Corps législatif décidera seul à quels hommes cet honneur sera décerné.

» Art. 3. Honoré Riquetti de Mirabeau est jugé digne de cet honneur.

» Art. 4. La législature ne pourra pas à l'avenir décerner cet honneur à l'un de ses membres venant à décéder; il ne pourra être déféré que par la législature suivante.

» Art. 5. Les exceptions qui pourront avoir lieu, pour quelques grands hommes morts avant la Révolution, ne pourront être faites que par le Corps législatif.

» Art. 6. Le directoire du département de Paris sera chargé de mettre promptement l'église Sainte-Geneviève en état de remplir sa nouvelle destina-

tion, et fera graver au-dessus du fronton ces mots : AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

» Art. 7. En attendant que la nouvelle église Sainte-Geneviève soit achevée, le corps de Riquetti de Mirabeau sera déposé à côté des cendres de Descartes, dans le caveau de l'église Sainte-Geneviève. »

Le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, l'Assemblée nationale tout entière quitta la salle du Manége pour se rendre à l'hôtel de Mirabeau. Elle y était attendue par le directeur du département, par tous les ministres et par plus de cent mille personnes.

Le cortége se mit en marche.

La Fayette marchait en tête, comme commandant général des gardes nationales du royaume ;

Puis le président de l'Assemblée nationale, Tronchet, entouré royalement des douze huissiers de la chaîne ;

Puis les ministres ;

Puis, après l'Assemblée, le club des Jacobins, comme une seconde Assemblée nationale; lui, s'était signalé par sa douleur, probablement plus fastueuse que vraie : il avait décrété huit jours de deuil,

et Robespierre, trop pauvre pour faire la dépense d'un habit, en avait loué un, comme il avait déjà fait pour le deuil de Franklin ;

Puis la population de Paris tout entière, enfermée dans deux lignes de garde nationale montant à plus de trente mille hommes.

Une musique funèbre, dans laquelle on entendit pour la première fois deux instruments inconnus jusqu'alors, le trombone et le tam-tam, marquait le pas à cette foule immense.

Ce fut à huit heures seulement que l'on arriva à Saint-Eustache. L'éloge funèbre fut prononcé par Cerutti. Aux derniers mots, dix mille gardes nationaux, qui étaient dans l'église, déchargèrent leurs fusils d'un seul coup. L'assemblée, qui ne s'attendait pas à cette décharge, jeta un grand cri. La commotion avait été si violente, que pas un carreau n'était resté intact.

On put croire un instant que la voûte du temple allait s'écrouler, et que l'église servirait de tombe au cercueil.

On se remit en marche aux flambeaux; l'ombre était descendue, et non-seulement avait envahi les

rues par lesquelles on devait passer, mais encore la plupart des cœurs de ceux qui passaient.

La mort de Mirabeau, c'était, en effet, une obscurité politique. Mirabeau mort, savait-on dans quelle voie on allait entrer? L'habile dompteur n'était plus là pour diriger ces fougueux coursiers qu'on appelle l'Ambition et la Haine. On sentait qu'il emportait avec lui quelque chose qui, désormais, manquerait à l'Assemblée, l'esprit de paix veillant au milieu de la guerre, la bonté du cœur cachée sous la violence de l'esprit. Tout le monde avait perdu à cette mort; les royalistes n'avaient plus d'aiguillon, les révolutionnaires plus de frein. Le char allait rouler plus rapide, et la descente était encore longue... Qui pouvait dire vers quoi on roulait, et si c'était vers le triomphe ou vers l'abîme?

On n'atteignit le Panthéon qu'au milieu de la nuit.

Un seul homme avait manqué au cortége. — Pétion.

Pourquoi Pétion s'était-il abstenu? Il le dit lui-même le lendemain à ceux de ses amis qui lui faisaient un reproche de son absence.

Il avait lu, disait-il, un plan de conspiration contre-révolutionnaire écrit de la main de Mirabeau.

Trois ans après, par une sombre journée d'automne, non plus dans la salle du Manége, mais dans la salle des Tuileries, quand la Convention, après avoir tué le roi, après avoir tué la reine, après avoir tué les girondins, après avoir tué les cordeliers, après avoir tué les jacobins, après s'être tuée elle-même, n'eut plus rien de vivant à tuer, elle se mit à tuer les morts. Ce fut alors que, avec une joie sauvage, elle déclara que l'Assemblée constitnante s'était trompée dans le jugement qu'elle avait rendu sur Mirabeau, et qu'à ses yeux, le génie ne pouvait faire pardonner à la corruption.

Un nouveau décret fut rendu, qui excluait Mirabeau du Panthéon.

Un huissier vint, et, sur le seuil du temple, il fit lecture du décret qui déclarait Mirabeau indigne de partager la sépulture de Voltaire, de Rousseau et de Descartes, et qui sommait le gardien de l'église de lui remettre le cadavre.

Ainsi, une voix, plus terrible que celle qui doit être entendue dans la vallée de Josaphat, criait

avant l'heure : « Panthéon, rends tes morts ! »

Le Panthéon obéit. Le cadavre de Mirabeau fut remis à l'huissier, qui fit, il le dit lui-même, *conduire et déposer ledit cercueil dans le lieu ordinaire des sépultures*. Or, le lieu ordinaire des sépultures, c'était Clamart, le cimetière des suppliciés.

Et, sans doute, pour rendre encore plus terrible la punition qui l'allait chercher jusque dans la mort, ce fut nuitamment et sans cortége aucun que le cercueil fut inhumé, sans nul indice du lieu de l'inhumation, sans croix, sans pierre, sans inscription.

Seulement, plus tard, un vieux fossoyeur, interrogé par un de ces esprits curieux de savoir ce que les autres ignorent, conduisit un soir un homme à travers le cimetière désolé, et, s'arrêtant au milieu de l'enceinte et frappant du pied, lui dit :

— C'est ici !

Puis, comme le curieux insistait pour avoir une certitude :

— C'est ici, répéta-t-il, j'en réponds, car j'ai aidé à le descendre dans la fosse, et même j'ai manqué d'y rouler, tant était lourd son maudit cercueil de plomb.

Cet homme, c'était Nodier.

Un jour, il me conduisit aussi à Clamart, frappa du pied au même endroit, et me dit à son tour :

— C'est ici.

Or, voilà soixante ans que les générations qui se sont succédé passent sur cette tombe inconnue où dort Mirabeau. N'est-ce pas une assez longue expiation pour un crime contestable ? car nous sommes de ceux qui nient que Mirabeau soit un apostat.

Mirabeau a été payé, mais il ne s'est pas vendu.

Mirabeau était royaliste et aristocrate. En rêvant une royauté constitutionnelle, il a été aussi loin que les plus exigeants de ses mandataires pouvaient exiger qu'il allât.

La Fayette quittant son camp pour venir insulter l'Assemblée nationale et offrir son épée à la reine et son armée au roi, la Fayette commettait le même crime de lèse-nation que Mirabeau.

Seulement, la Fayette eut sur Mirabeau deux avantages :

Il n'était point payé pour faire ce qu'il fit, et il demeura cinq ans prisonnier en Autriche.

Eh bien, ne serait-il pas temps, dans notre époque,

époque d'appréciation historique s'il en fut jamais, ne serait-il pas temps, à la première occasion, de fouiller cette terre impure dans laquelle repose Mirabeau, jusqu'à ce que l'on trouve ce cercueil de plomb qui pesait si fort aux bras du pauvre fossoyeur, et auquel on reconnaîtrait le proscrit du Panthéon ?

Peut-être Mirabeau ne méritait-il pas le Panthéon ; mais, à coup sûr, beaucoup reposent et reposeront en terre chrétienne, qui plus que lui ont mérité les gémonies.

France ! entre les gémonies et le Panthéon, une tombe à Mirabeau, — une tombe avec son nom pour toute épitaphe, — avec son buste pour tout ornement, — avec l'histoire pour tout juge !

DE LA SCULPTURE ET DES SCUPLTEURS

I

CLESINGER

Les artistes vivants ont, en France, un défaut qui nuit énormément à leur réputation : ce défaut, c'est de ne pas être morts. Tant qu'on vit, on n'est pas. Nous avons beaucoup de peine à reconnaître qu'un monsieur qui boit, mange, se promène comme tout le monde, qui est moins beau, moins grand, moins riche, moins bien mis que nous, ou plus grand, plus riche et mieux mis, soit cependant plus que nous. Autant la flatterie nous est facile en France à l'égard des gens puissants, autant l'admiration nous pèse à l'égard des gens de valeur.

Heureusement, la mort est là. En immobilisant les grands hommes, en clouant un point de bronze

à la fin de leur œuvre, en les couchant dans un joli endroit nommé cimetière, où ils ne gênent plus personne, pas même leurs voisins, elle n'éteint pas, mais elle calme un peu l'irritation que causait la vie de leur talent, et la postérité, qui commence à leur fin, peut, à son aise, sur ces corps qui ne bougent plus, prendre la mesure du vêtement dont elle les couvrira dans l'avenir.

Pour ma part, je trouve le monde bien tel qu'il est. L'aveuglement, l'envie, la bêtise des masses, me paraissent des éléments indispensables à la production de l'artiste. S'il n'a pas une force réelle, il y succombe, tant mieux! S'il a du génie, il en sort plus grand.

Et puis, en réalité, pourquoi voulez-vous que ceux qui ont des yeux y voient, que ceux qui ont des oreilles entendent? Il y a six mille ans que Dieu a fait le monde, il y a dix-huit siècles que Jésus-Christ est mort pour le prouver, et il y a encore des gens qui disent que ce n'est pas vrai. L'esprit de négation est à peu près universel chez nous. C'est tout naturel : c'est chez nous qu'on produit le plus. On ne peut nier que ce qui est. Nicr une chose qui

n'existerait certainement pas, ce serait l'affirmer. Deux négations valent une affirmation, au dire des grammaires.

Cependant, c'est une grande jouissance pour l'homme intelligent de pouvoir, de savoir admirer. Peut-on mieux utiliser ses sens qu'en les employant à la perception, à l'analyse, à l'admiration d'une belle œuvre ?

Ce que je sais, moi, c'est que je remercie Dieu de m'avoir fait naître dans un siècle comme celui-ci, que je regarde tout simplement comme un des plus grands siècles de l'histoire de l'intelligence humaine, et je dis un des plus grands, parce que nous ne sommes encore qu'à la moitié. — Il résulte de ma satisfaction d'être contemporain de tant de grands hommes, que je vais voir le plus souvent possible ceux que je connais. Il y a des gens qui vont voir le palais des singes aux Jardin des Plantes. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Il est vrai que ces gens-là ennuieraient fort les artistes s'ils allaient les visiter.

Or, parmi ces artistes, il en est un dont le caractère, les allures, l'esprit, le talent me sont on ne

peut plus sympathiques. Il me représente volontiers les mœurs des maîtres d'autrefois. Le travail n'a pas deux manières d'être; le génie n'a pas deux costumes; il est comme la nature, il se renouvelle, mais il ne varie ni dans la forme, ni dans la conception, ni dans ses fruits. Qu'il soit sombre et isolé, comme Michel-Ange; qu'il ait l'air d'un prince suivi de sa cour, comme Raphaël; qu'il porte tunique comme Phidias ou perruque comme Racine; qu'il se révèle à quarante-cinq ans comme Jean-Jacques, ou qu'il commence à dix-neuf ans comme Voltaire, il y a un moment où il est toujours le même; c'est le moment où seul, en face de son œuvre, il lutte avec elle et la pétrit. Alors, il n'y a plus un homme sombre ou un prince, il n'y a plus de tunique, il n'y a plus de perruque ridicule, il n'y a plus d'âge, il y a tout simplement l'homme dans la manifestation la plus large, la plus poétique, la plus convaincante de sa puissance, dans ce qui le rapproche le plus du Créateur, dans la création.

Certains airs ont le privilége d'allier la plastique à la pensée dans cette lutte. Le moins beau de tous les artistes en état de création, c'est l'écrivain. Il

s'en faut de très-peu qu'il ne soit ridicule. Il regarde au hasard, il questionne son mur, il laboure son cerveau, dont les sillons apparaissent en rides sur son front; il contracte ses traits, il parle haut comme un fou, il égratigne son papier d'une plume nerveuse et criarde, il ne sait que faire de sa main gauche, à moins qu'il ne s'en comprime de temps en temps la face comme pour amener la pensée sur ses lèvres et la faire tomber sur le papier.

Le musicien n'est pas amusant pour ses voisins quand il compose; mais au moins il a devant lui un instrument qui lui rend en bruit véritable la pensée qui bourdonne dans son cerveau, comme un oiseau dans sa cage, jusqu'à ce qu'elle ouvre enfin ses ailes et s'élance à travers l'espace. Dans le frémissement de ses deux mains sur les touches d'ivoire, dans la pression de ses pieds sur les pédales, au milieu des vibrations de toutes sortes qui l'enveloppent et auxquelles se mêle sa voix, toute humide de l'inspiration récente, il y a quelque chose de saisissant qui lui donne des apparences de pythonisse visitée et tourmentée par son dieu.

Campé fièrement devant une toile de vingt pieds

où se meut déjà par la vigueur et l'harmonie des tons tout un monde immobile, taillant, comme Rubens, d'un seul coup de pinceau quelque rouge cardinal dans la toile étonnée, le peintre a des attitudes nobles et cavalières qui lui permettent de travailler devant ses intimes. Mais là où l'expression de la puissance créatrice est la plus fougueuse, la plus poétique, la plus imposante; là où elle effraye presque, c'est chez le sculpteur.

*
* *

Un soir d'été, il pouvait être huit heures, je rencontre Clesinger.—C'est de lui que je veux vous parler depuis le commencement de cet article. — Le connaissez-vous? Je ne crois pas; car il sort peu, et je ne me rappelle pas l'avoir vu une seule fois dans un théâtre ou dans un lieu public.

Il est de la vraie race des artistes, des laboureurs de l'esprit, s'attelant à l'œuvre tant que le soleil brille, ne la quittant que lorsqu'il disparaît, y revenant quand il se lève.

Je le répète, j'aime cette nature brusque, impatiente, hautaine. Ce que vous prenez pour de l'or-

gueil, quand il parle de lui, c'est la conscience, non pas de sa valeur, mais de sa force. Il sait ce qu'il peut; voilà pourquoi il le dit, et il a d'autant plus raison de le dire, qu'il est de ceux que ses confrères ont le plus contesté dès son début; qu'il n'a pas, comme nous, qu'à prendre une feuille de papier et une plume pour répondre, et qu'il lui faut, pour prouver ce qu'il dit, remuer des milliers de livres de terre ou tailler dans le marbre rebelle un démenti de dix pieds.

J'aime ce talent, parce qu'il a les trois conditions indispensables; il est rapide, fécond, vivant, et, si je parle de lui aujourd'hui, ce n'est pas pour faire à un grand artiste une réclame dont il se soucie peu; c'est pour initier, autant qu'il sera en moi, ceux qui me liront, à cette lutte merveilleuse de la pensée contre la matière, lutte à laquelle j'ai assisté plusieurs fois, et dont, chaque fois, j'ai vu l'homme sortir triomphant et superbe.

Donc, par une belle soirée d'été, au mois de juin, à huit heures du soir, je rencontrai Clesinger montant seul et rapidement l'avenue des Champs-Élysées. Je l'abordai en lui demandant où il allait ainsi.

Il me prit le bras en continuant de marcher et me dit :

— Je vais travailler.

— A cette heure-ci?

— Oui.

— Où demeurez-vous?

— Au bois de Boulogne.

— Et vous y allez à pied?

— A pied, pour me mettre en train. Voulez-vous venir avec moi?

J'acceptai.

—Que faites-vous en ce moment? lui demandai-je.

— Une *Andromède.*

— Grande?

— Huit pieds.

— Vous en êtes au marbre?

— Pas encore, mais la terre est finie; seulement...

— Seulement?

— Il a fait bien chaud aujourd'hui, et j'ai idée qu'elle aura profité de cela pour se lézarder tant qu'elle aura pu.

Et mon compagnon, en parlant ainsi, se mit à marcher plus vite encore.

Jamais une maîtresse, jamais une table de jeu, jamais une passion si puissante qu'elle soit n'a attiré vers elle celui qu'elle domine comme l'œuvre commencée attire le véritable artiste. Quand il va retrouver une femme ou le jeu, l'homme va retrouver quelqu'un ou quelque chose qui n'est pas lui, tandis que l'artiste, en retournant à son œuvre, va se rejoindre lui-même. Ce marbre, cette toile, ce manuscrit, cette partition, le plus simple rêve de sa pensée, c'est son sang, c'est sa vie; l'attraction est directe, irrésistible entre le corps qui contenait la pensée et cette pensée qui, déjà vaguement formulée par le ciseau, le pinceau ou la plume, appelle incessamment la main qui la complétera. Et ce qui fait la force de cet amour de l'art, c'est que l'artiste tire ses joies, ses orgueils, ses douleurs de lui-même et de lui seul. Là, pas de bouche qui mente, pas de fantaisie du cœur ou du hasard qui éloigne tout à coup de l'homme heureux l'être ou la chose qui faisaient son bonheur. L'œuvre vit, mais d'une vie qui appartient toujours à son créateur. Plus il l'enferme, plus il l'isole, plus il la corrige et plus il la rudoie, plus elle lui sourit! Incompréhensible, invisible,

inerte pour les autres, elle a pour lui toutes ces tendresses caressantes de l'abandon d'une vierge. Il peut la donner, il peut la vendre; partout où il la retrouvera, elle lui sourira d'un sourire qu'elle n'aura pour personne, et lui l'accueillera d'un amour éternellement jeune, parce qu'il sera sans satiété possible, parce que la jouissance qu'il donne est toute dans l'esprit et ne peut s'affaiblir comme les autres par la possession matérielle qui, prêtant un instant à la force physique de quoi manifester l'exagération morale, diminue la cause à chaque manifestation qui diminue cette force, et finit par user l'idéal au frottement de la réalité.

Nous arrivâmes à Madrid.

Mon compagnon sonna à la grille de sa maison; on vint nous ouvrir; nous traversâmes un grand jardin, et je fus introduit dans un atelier qui emplissait à lui seul le grand pavillon qu'on appelle le pavillon de Mademoiselle.

Nous attendîmes un moment sur le seuil que le domestique nous eût apporté de la lumière; après quoi, notre sculpteur pénétra dans la salle, en tenant la bougie un peu au-dessus de sa tête.

Ce n'était pas une aussi faible lueur qui pouvait éclairer un atelier aussi vaste que celui où nous nous trouvions. L'air y était frais, l'ombre épaisse et lourde. La lumière vacillante faisait hésiter dans les masses ténébreuses des silhouettes vagues, des contours insaisissables auxquels le jeu de la lumière prêtait un instant la vie, et que l'ombre engloutissait bientôt.

Cependant, à mesure que le rayon lumineux approchait du centre, certaines parties de marbre et de plâtre se détachaient plus précises sur les murs gris, et je reconnaissais des torses, des masques, des moulages récents. De grands rideaux de serge verdâtre, cachant les hautes fenêtres aux barreaux étroits, descendaient en plis réguliers du plafond jusqu'au sol, et enfin, au milieu, sur un piédestal tournant, se dressait une masse couverte d'un drap blanc mouillé, qui, en se collant sur certaines formes, lui donnait les apparences de fantôme.

C'était l'*Andromède*.

Pendant ce temps, le domestique, fait aux habitudes de son maître, avait descendu une large lampe à vaste réflecteur suspendue au plafond, l'avait allu-

mée, remontée à sa place, puis nous avait laissés.

Je m'étais assis. Clesinger avait ôté sa redingote, sa cravate et son gilet. Il avait rabattu le col de sa chemise et relevé ses manches.

— A nous deux, maintenant! fit-il d'un ton narquois en marchant vers l'*Andromède;* tu dois m'avoir fait des farces.

Et, grimpant sur une échelle double, il découvrit la statue.

Elle était coupée au centre par une lézarde profonde, occasionnée par l'ardente chaleur du jour, et le haut du corps était près de tomber.

— Avez-vous du temps? me dit Clesinger du haut de son échelle et en tournant la tête vers moi.

— Oui.

— Voulez-vous voir quelque chose de curieux?

— Je veux bien.

— Allumez un cigare et regardez.

En parlant ainsi, il redescendait de son échelle, disparaissait un moment dans le jardin, et reparaissait bientôt avec une hache à fendre du bois.

Alors, retroussant de nouveau ses manches, il écarta l'échelle, monta sur le piédestal de l'*Andro-*

mède, se trouva face à face avec elle, la regarda un instant ; puis, lui jetant au visage une insulte comme si elle eût pu la comprendre et en rougir, il prit sa hache des deux mains, et, avec la rage d'un bûcheron qui veut abattre un chêne, il fit tournoyer l'arme au-dessus de son front, et du premier coup lui abattit la moitié du corps; les coups se suivirent avec une rapidité effrayante. La malheureuse *Andromède* s'écroulait à mes pieds, avec des entailles étranges à travers les formes de son beau corps, et bientôt il n'en resta plus rien que le pivot de fer qui la soutenait intérieurement.

— Et, maintenant, recommençons, fit le sculpteur en sautant à bas du piédestal, en courant à de larges baquets, en plongeant ses bras dedans et en rapportant dans les deux mains des mottes énormes de terre glaise qu'il se mit à empiler le long de la tige de fer.

Combien de temps dura le pétrissage de cette montagne de huit pieds, je ne le saurais dire, mais elle s'élevait avec une rapidité féerique. Il ne disait pas un mot. J'essayais de faire oublier que j'étais là, afin d'assister aux puissantes fiançailles de

l'artiste et de la pensée, afin de surprendre les secrets de cette fiévreuse fécondation.

Tout seyait à ce tableau, jusqu'à la fumée de nos cigares, qui, en enveloppant l'homme et la matière, assouplissait les mouvements de l'un et l'immobilité menaçante de l'autre; jusqu'au silence que nous gardions, et qui prêtait à cette scène une véritable majesté. Les deux plus nobles fonctions de l'âme, l'amour et le travail, ont besoin du silence, cette seconde pudeur de l'esprit.

Du reste, la nature elle-même semblait se taire aussi pour mieux prêter attention à l'œuvre d'une de ses créatures. Au milieu de ce bois si prompt à frissonner, pas un bruit, pas un murmure, pas un frôlement de feuilles. Par les rideaux entr'ouverts, j'apercevais un ciel transparent comme un cristal bleu percé d'étoiles sans nombre. Cette nuit était tellement ferme, qu'elle semblait décidée à ne jamais laisser revenir le jour.

Qui ne connaît pas le travail de la nuit, ne connaît pas le véritable travail. Quelle conscience de sa supériorité a l'homme, quand il s'enferme, la nuit, avec sa pensée, sous le rayon de sa lampe, pendant

que les autres hommes reposent dans l'attitude ridicule du sommeil, ou se fatiguent et s'énervent dans l'exercice de leurs passions. La veille intelligente est déjà une victoire sur nos sens, et c'est être, pendant un moment, plus fort que tout le monde, que d'être plus fort que soi. Dès qu'on demande au cerveau une création morale hors des vues naturelles, et destinée à une plus longue vie que la création physique à laquelle nous sommes tous appelés, autant la lui demander dans les conditions qui lui sont le plus favorables, autant alors veiller pendant que dort la bêtise humaine, et s'aller coucher quand elle se réveille.

Pendant que je me faisais ces réflexions, Clesinger avait élevé à la hauteur voulue la masse de terre à laquelle il allait donner une âme. Je n'avais sous les yeux qu'un bloc grisâtre, informe, écorché çà et là de coups de pouce, bombé de bosses incohérentes, n'offrant nulle part le symptôme de la vie que la main du maître s'apprêtait à lui communiquer.

Il se rapprocha silencieusement de cette matière inerte, et l'œuvre commença.

Je vis d'abord le sommet de cette terre obéissante

s'arrondir sous les deux mains du travailleur, et une forme de tête m'apparut sans signes distinctifs, sans regard et sans voix, mais déjà dans le mouvement de la vie. Sans qu'il m'eût été possible d'expliquer comment le miracle s'opérerait, je sentais vaguement flotter autour du visage impassible la forme qu'il allait prendre. Jamais je n'ai eu sous les yeux un spectacle plus attachant. Je ne pus m'empêcher de sourire comme un enfant quand je vis s'arrondir le cou qui supporterait cette tête, et quand les premières courbes des épaules sortirent franchement de ce chaos de limon. De ses deux mains, le sculpteur échancra le bas de son ébauche, plaqua vigoureusement à l'emplacement de la poitrine ce que ses mains avaient recueilli de terre, et, cinq minutes après, deux beaux seins, tendus par la terreur, qui devait être le sentiment général de l'œuvre, palpitaient sous la caresse souple et ferme à la fois du doigt créateur.

A partir de ce moment, le travail devint encore plus étrange. Avec la hardiesse de l'artiste sûr de son affaire, comme on dit vulgairement, celui-ci enfonça l'ébauchoir de fer là où le bras devait com-

mencer, et, d'un seul trait, pénétrant comme le soc d'une charrue, il creusa toute la ligne du corps, la cambrant avec la taille, la faisant onduler avec la hanche, sans que la main hésitât ou déviât une seule fois. Impossible de tailler plus crânement la vie dans le néant, le mouvement dans l'immobilité.

Au bout d'une heure, l'*Andromède* était modelée. Les pieds se mêlaient bien encore un peu au terrain, comme ceux d'une Daphné dont la métamorphose commence; les bras, levés en l'air par un geste d'effroi, tenaient bien encore un peu au rocher contre lequel la terreur la pousse et la déchire; mais l'attitude était trouvée, l'âme circulait dans l'œuvre, et si, dans certaines parties, on sentait encore l'empreinte trop énergique du pouce, on sentait en même temps qu'il n'y avait plus qu'à adoucir pour compléter, et cette empreinte d'une force vivante sur cette matière froide était, d'ailleurs, la preuve de la vie communiquée par les moyens humains.

L'aube se glissait entre les rideaux, et je ne saurais exprimer dans quelle harmonie cette première lueur enveloppait l'ensemble de la statue. Ce rayon

matinal répandait comme une huile nacrée sur les formes de cette femme. Elle était belle, dans ce désordre de sa première vie, et quelque Pygmalion enthousiaste, entrant en ce moment dans l'atelier, eût été capable de la demander en mariage sans attendre que la dernière main de l'art lui eût donné la nubilité.

— Maintenant, me dit Clesinger, si l'on vous dit encore que je ne travaille que d'après des moulages pris sur nature, vous pourrez dire que ce n'est pas vrai.

Puis, par un sentiment de coquetterie naturelle à l'artiste, il voulut me prouver qu'après la fatigue d'une pensée jetée ainsi en bloc, il était encore capable des plus minutieux détails; car il ralluma son cigare, qu'il avait laissé éteindre, et, se penchant sur un des pieds informes de son *Andromède*, il le chatouilla de son plus fin ébauchoir et le fit sortir de terre avec une crispation pleine de grâce.

Oh ! le charmant pied, et que de fois j'en ai rêvé et que je l'ai cherché souvent dans la réalité sans le retrouver jamais ! comme il était souple, élégant ! comme il avait peur du monstre invisible qui s'ap-

prochait de lui ! comme on avait envie de le prendre dans ses deux mains, de le réchauffer sous ses lèvres ! C'est là que j'ai eu la preuve de l'inutilité des modèles. On ne copie pas un pareil pied, on l'a dans ses souvenirs ou dans ses rêves, et on le reproduit, quand on est un grand artiste, sans savoir où on l'a vu, sans espérer le voir jamais.

Il était trois heures du matin, lorsque Clesinger quitta son travail.

— Il s'agirait, à présent, de se reposer, me dit-il.

Et il m'emmena vers un autre pavillon, après avoir enveloppé l'*Andromède* de façon à ce qu'elle ne lui fît plus de farces, comme il disait.

Le jardin était plein de chants, de fleurs, de tiédeurs embaumées. La nature, l'infatigable artiste, elle aussi, reprenait son œuvre quotidienne.

Or, savez-vous ce que notre homme appelait se reposer ?

Il me conduisit à une écurie où il y avait deux superbes chevaux noirs qui dormaient, eux, avec tous les droits de la bêtise. Il les réveilla, les sella tous les deux pour ne pas réveiller son domestique, qui, s'étant couché de bonne heure, eût été de fort

mauvaise humeur si on l'eût réveillé de si bon matin, et il me dit :

— Allons faire un tour.

Nous courûmes le bois jusqu'à six heures.

J'avoue que, quand nous revînmes, je tombais de sommeil.

— Allons, faites un somme, me dit mon compagnon ; nous déjeunerons quand vous vous réveillerez.

Il me donna une fort bonne chambre, où je dormis fort bien.

A onze heures, je me levai et je demandai où il était.

— A l'atelier, me dit le domestique.

Je me rendis de nouveau à l'atelier.

Clesinger n'était pas seul, cette fois. Une jeune femme, dans le costume d'Andromède, posait sur une estrade. En me voyant entrer, elle fit un mouvement instinctif pour se cacher ; en la voyant, je fis un mouvement pour me retirer.

— Entrez, entrez, me dit Clesinger, madame le permet.

Le ton dont *madame le permet* fut dit était à lui

seul tout un poëme. Il voulait bien dire : « Une femme qui pose n'est pas une femme, et vous n'êtes pas assez bête pour la regarder autrement que comme une statue. »

En effet, tout ce qui a rapport à l'art devient chaste. Cette jeune femme était belle, et, de plus, un sentiment de pudeur réelle inquiétait sa nudité. Elle me regardait à la dérobée comme pour me prier de ne pas la regarder franchement. C'était cependant un simple modèle, pour l'ensemble, à trois francs l'heure.

Étrange métier, quand on y pense ! mais, je le répète, l'art purifie tout, et, pour tout être intelligent, la beauté commande le respect.

Cette femme trouvait tout naturel de se dévêtir devant l'homme dont c'était le métier d'étudier et de reproduire sa beauté ; mais elle ne semblait pas me reconnaître le droit d'y assister.

Quant à Clesinger, il comparait son œuvre *à la nature* et ne s'apercevait pas des réticences pudiques de son modèle. La recherche du beau et du vrai, dans l'art et dans la science, produit, du reste, des phénomènes moraux qui feraient pousser les hauts

cris à ceux qui ne sont pas initiés aux mystères de cette vie exceptionnelle que l'art crée dans la vie générale.

— Il faut, me disait dernièrement le bon et brave père Cicéri, nous prendre comme nous sommes, nous autres artistes, sans nous demander ce que nous sommes. Nous sommes des animaux à part dans la création, et bien malin sera celui qui nous classera dans le catalogue zoologique.

Il avait raison. Nous pourrions citer des artistes bien connus, dans les temps anciens et dans les temps modernes, que la recherche du beau et les ambitions de l'art ont conduits non-seulement à dévoiler les beautés de leurs maîtresses, non-seulement à utiliser les charmes que leur avait révélés le mariage, mais encore à essayer de pénétrer les secrets et timides trésors que la pudeur de leurs filles se cachait à elles-mêmes. Voyez-vous d'ici cet incestueux et poétique larcin, ce viol du génie qui ne souille pas, ce chef-d'œuvre qui naît de cette découverte si honteuse en apparence, si chaste en réalité. L'art est divin. C'est le Jupiter antique dont l'amour ne laissait pas de traces. Seulement, il faut que

l'artiste qui en arrive à de pareilles recherches, qui contemple ainsi la nature dans ce qu'elle a de plus sacré, devienne un grand homme et laisse des œuvres pures comme ses modèles, sinon il n'aura été qu'un curieux obscène, méprisable et impuissant, dont la curiosité aura fait le mal sans produire le bien.

Comme, après tout, je ne suis pas trop mal élevé, je respectai les timidités un peu exagérées du modèle, et j'allai me mettre dans un coin de l'atelier, d'où je ne pouvais apercevoir l'estrade. Je ne voyais plus que le reflet de la nature dans les quelques corrections que faisait Clesinger.

— Oh! la nature, répétait-il, il n'y a que cela. A peine la met-on à côté de la création, qu'on voit combien on en était loin. Nous pouvons faire plus beau qu'elle; nous ne ferons jamais si vrai... Tenez! continua-t-il en me faisant signe de m'approcher, et en s'approchant du modèle.

Et sa main, sans toucher la peau frémissante de la jeune femme, suivait à deux pouces de distance les lignes de son beau corps.

— Voyez quelle justesse de proportions, quelle

harmonie de tons, comme les plis sont doux, comme les ombres sont caressantes; c'est du marbre, et, de plus c'est, la vie. Malheureusement, les jambes ne sont pas bonnes; mais c'est égal, si forts que nous soyons, c'est encore Dieu le plus grand sculpteur ! Et vous, ma chère enfant, vous êtes décidément une belle fille. Aussi, je vais faire quelque chose pour vous. Monsieur que vous voyez (il me nomma) peut, je crois, vous être utile; demandez-lui ce que vous devez avoir à lui demander.

— Ah ! monsieur, me dit cette femme avec une intonation toute joyeuse, et en oubliant tout à fait, cette fois, dans quel costume elle était, est-ce que vous voudriez réellement bien me rendre un service?

— Certainement, madame.

— Voulez-vous me permettre de vous porter un manuscrit?

— De vous, madame?

— Non.

— Un roman?

— Oui; voudrez-vous bien le lire. Je trouve cela très-joli, moi ; mais *il* n'a peut-être pas de talent :

si vous trouvez que cela en vaille la peine, voudrez-vous le recommander à un éditeur ou à un journal? car nous ne sommes pas riches.

— Envoyez-moi ce manuscrit, je le lirai et ferai mon possible pour vous être agréable.

Elle me tendit la main pour me remercier.

— Vous pouvez vous rhabiller, lui dit Clesinger.

Elle se rhabilla, et nous quitta, le visage éclairé d'une espérance inattendue, après avoir pris mon adresse.

— Comment trouvez-vous cette femme?

— Ravissante.

— Lirez-vous le manuscrit qu'elle vous portera?

— Oui.

— Vous ferez bien. Tâchez de lui être utile.

— De qui est ce manuscrit?

— De l'homme avec qui elle vit.

— Comment cet homme la laisse-t-il poser?

— Ils meurent de faim tous les deux.

— Pourquoi vit-elle avec lui?

— Elle l'aime.

— Sérieusement?

— Sérieusement. Elle va reporter dans le ménage

les cent sous de sa séance, et la promesse que vous lui avez faite, et les corps et les cœurs vont vivre quatre jours sur le tout. — Allons déjeuner.

Trois jours après, elle m'apportait le manuscrit.

C'était bien mauvais; on n'en voulut nulle part. Quand j'appris cette nouvelle à la pauvre femme, elle se mit à pleurer. Je fis faire de la copie au pauvre amoureux; puis je partis pour la campagne, et je les perdis de vue.

Dernièrement, j'ai demandé à Clesinger des nouvelles de cette femme.

— Je ne sais pas ce qu'elle est devenue, me dit-il.

Un de ses amis qui était là nous apprit qu'elle était morte.

— C'est malheureux, continua l'ami, c'était un beau modèle; mais elle ne mangeait pas tous les jours, et puis son amant la battait.

Voilà comment est née l'*Andromède* de Clesinger.

*
* *

J'ai raconté cette histoire, parce que, d'abord, elle m'avait frappé par tous les détails que j'ai fait connaître, ensuite parce que Clesinger est un des

trois ou quatre artistes contemporains qui me représentent le mieux le travail puissant, persévérant, fier et libre. Je ne sais pas comment il prendra ce que j'écris sur lui : c'est peut-être une maladresse que je commets. On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec ces *animaux à part* qu'on appelle des grands hommes; ils ont des susceptibilités de femme. En tout cas, je lui fais mes excuses, et pour ce que j'ai dit et pour ce que je vais dire encore.

Michel-Ange, ayant eu à se plaindre du pape, qui ne l'avait pas reçu une fois comme devait être reçu Michel-Ange, fit dire à Sa Sainteté, un jour qu'elle le fit demander, qu'il n'était pas chez lui, et, le lendemain, il quitta Rome, où ni promesse ni menaces ne purent le faire revenir.

Il y a dans Clesinger des indépendances et des fiertés du même genre.

Michel-Ange n'a pas trouvé de maître qui fût digne d'un élève comme lui.

Comme Michel-Ange, Clesinger s'est fait tout seul.

Au siége de Rome, Michel-Ange entoura de matelas une tour qu'il venait de terminer ou qu'il

était en train de faire, pour que les boulets qui allaient tuer des hommes ne pussent pas ébrécher son œuvre.

Clesinger en ferait autant, j'en suis sûr, si l'on faisait le siége de Paris, quand il aura placé au centre de la cour du Louvre cette statue de François Ier, que M. Fould lui a demandée, qui a vingt pieds de haut, dont l'esquisse en terre, exécutée en deux mois, pèse quarante mille livres, et qui sera, tout bonnement, l'une des plus belles statues des temps modernes. On serait déjà un grand homme rien que pour avoir remué une pareille masse.

Si vous en doutez, allez-vous-en rue de l'Université, 182; demandez à visiter l'atelier de M. Clesinger, et, dans une salle immense, vivant avec ses chevaux et ses praticiens, vous trouverez l'homme et la statue! Seulement, si vous n'apercevez pas l'homme tout de suite, ne vous découragez pas et cherchez-le, vous le trouverez derrière une des jambes du cheval.

Quand vous aurez découvert notre homme, demandez-lui la permission de regarder sa statue, permission qu'il vous accordera probablement, sans

vous faire l'honneur de cesser de travailler, et il aura bien raison; car, s'il fallait se déranger pour tous les inconnus curieux, ce serait à n'en plus finir. C'est déjà bien joli de les recevoir.

Les hommes de talent, du reste, ne devraient jamais être en communication avec le public que par leurs œuvres. Le grand homme perd à être vu de près; on se fait presque toujours de lui une idée que la réalité dément. A peine l'a-t-on vu, qu'on est bien près de se dire : « Mais ce n'est que cela ! » Il est tout naturel que notre imagination, séduite par la lecture d'un livre, ou par la vue d'une grande œuvre, ou par le récit d'un haut fait, revête physiquement le poëte, l'artiste, le héros des lignes, des attitudes, des charmes qui semblent s'allier le mieux à sa renommée. Mais nous établissons trop facilement une corrélation entre l'âme et le corps, entre l'esprit et la matière, et le plus souvent nous sommes désenchantés.

Que de femmes, dans le mystère de leur admiration, se sont arrangé un grand homme qu'elles devaient ne jamais voir, et bien heureuses celles qui sont mortes sans l'avoir vu avec toutes les illusions

de leurs sympathies; que de femmes ont aimé cet homme, qu'elles auraient trouvé fort laid, fort ridicule, peut-être, si elles l'eussent vu passer sans connaître son nom; qu'elles auraient bien probablement trompé, si elles l'avaient eu pour mari ou pour amant; car, ce qui distingue encore le génie du vulgaire, c'est la facilité avec laquelle les femmes se trompent.

Heureusement, Dieu a prévu cela, et il a permis que le vrai génie n'aimât que lui et ne souffrît que pour lui-même. On meurt pour lui, mais, tranquillisez-vous, il ne meurt pour personne.

Ne vous gênez donc pas, mesdames, et trompez-le tant qu'il vous plaira.

Ceci n'est pas pour arriver à vous dire que Clesinger est laid. Non; vous verrez, si vous le visitez, un homme de haute stature, même taillé pour tous les exercices du corps, et mis comme tout le monde; ce qui est maintenant une vraie originalité des artistes.

Clesinger a été militaire pendant sept ou huit ans, je crois, et il a gardé de ce premier état qui, heureusement pour lui, n'était pas une vocation, les

allures franches, souples, altières qui siéent le mieux à l'homme.

Je ne sais pas de quel pays il est, mais il y a de l'Arabe en lui : cheveux courts, teint brun, profil net, barbe noire et sobre, voix sonore, métallique, langage simple, ne disant que ce qu'il veut dire. Les yeux sont bien ce qu'ils doivent être chez un homme incessamment occupé de la forme, et dont le regard doit saisir et arrêter d'un seul coup des lignes dans le vide. Si ces yeux-là ont jamais pleuré ou pleurent jamais, qu'on me pende! Ce sont deux rayons chauds mais secs; ils chauffent, ils éclairent, mais ils ne caressent pas.

Quand un homme écrit sur un autre des articles dans le genre de celui-ci, les lecteurs se disent :

On voit bien que c'est son ami.

Quelle erreur! Je ne suis pas l'ami de Clesinger. Je l'aime, ce qui est bien différent. Le talent se crée des partisans, des flatteurs, des parasites; des amis, jamais. L'amitié est le sentiment qui demande le plus l'échange. Or, jamais un grand homme n'a eu le temps d'être l'ami de quelqu'un. L'amitié est une servitude, une domesticité réciproque. Un ami est

un être à qui son ami a le droit de venir prendre sa bourse, son intelligence, son temps. Quel est le coquin qui oserait se permettre de venir demander tout cela à un homme de talent? quel est l'homme de talent qui ne flanquerait pas ce coquin à la porte? Il faut être un imbécile, pour être, dans le véritable sens du mot, l'ami d'un grand homme, et je ne suis pas un imbécile, du moins, je ne le crois pas.

En art, on est confrères, on n'est pas amis. L'amitié, dans ce monde spécial, c'est le travail de chacun. Faire une bonne chose, chacun de son côté, essayer de se prouver qu'on se vaut, c'est être l'ami de toutes les autres intelligences. Il n'y a même pas besoin de se connaître et de se serrer la main pour cela.

En arrivant dans l'atelier de Clesinger, qui doit avoir deux cents pieds de tour et quarante-cinq ou cinquante pieds de haut, dans lequel on peut entrer en voiture et où nous sommes entrés trois à cheval, ce jour où nous sommes allés le visiter, vous aurez sous les yeux le travail dans ce qu'il y a de plus vaste et de plus édifiant.

Sur un piédestal de six pieds de haut, fait de

poutres énormes, supportées par des madriers de fer, piaffe la statue équestre de François Ier. Le sabot du cheval a un pied de hauteur, jugez du reste. De la main gauche, le roi lettré retient son cheval, tandis qu'avec ce sourire royal qui ralliait tant d'artistes jadis à la cause des rois, il tend la main droite à ses bien-aimés grands hommes. Rien de plus noble que ce geste, rien de plus reconnaissant, pour ainsi dire, que le regard de ce souverain, remerciant le génie de vouloir bien le sacrer; car, il faut le dire encore une fois, et l'on ne saurait trop le répéter, il n'y a eu, dans l'histoire des monarchies du monde, de vrais rois que ceux qui se sont appuyés sur les intelligences.

Sans remonter à Périclès, à Auguste et à Léon X, auxquels nous pourrions appliquer aussi ce que nous allons dire, prenons Louis XIV, qui est plus près de nous; ôtons-lui Corneille, Molière, Racine, Boileau, La Fontaine, Bossuet, Fléchier, Bourdaloue, La Bruyère, Pascal; déshabillons-le de toutes ces gloires qui ne sont pas les siennes, qu'admirerons-nous en lui? Est-ce le monarque digne qui se costume en Printemps et danse devant sa cour? Est-ce le roi

valeureux que, pendant la guerre du Rhin, *sa grandeur attache au rivage* du côté où l'on ne se bat pas? Est-ce le souverain absolu qui n'ose pas épouser la femme qu'il aime? Est-ce le prince intelligent qui condamne tout un siècle à porter les plus ridicules perruques du monde, parce qu'il a des loupes sur la tête? Est-ce le mystérieux geôlier de l'homme au masque de fer? Est-ce l'amant dominé qui épouse madame de Maintenon? Est-ce le roi gentilhomme qui lève la canne sur Lauzun? Est-ce le roi vieilli qui révoque l'édit de Nantes? Est-ce le roi hébété qu'on amuse avec de fausses ambassades de Perse? Est-ce le grand homme qui laisse la France pauvre, avilie, et dont la France casse le testament?

Qu'admirez-vous donc en lui?

Vous admirez les autres.

Il savait au moins protéger les grands hommes, me direz-vous; ce qui ne l'empêchait pas de faire mourir Racine de chagrin, parce que l'auteur de *Phèdre* avait dit que l'auteur du *Roman comique* n'avait pas de talent; ce qui ne l'empêchait pas de tenir en disgrâce perpétuelle La Fontaine, parce que l'auteur des *Fables* était resté fidèle à Fouquet.

Quant aux autres, il les encourageait, c'est vrai, mais il ne faisait que son devoir, et travaillait dans son intérêt.

> Un regard de Louis enfantait des Corneilles!

a dit le poëte de Louis XIV. Allons donc! que de Louis il y a eus depuis celui-là, et il n'y a qu'un Corneille. Les Corneilles s'enfantent tout seuls, et il ne suffit pas d'un roi et d'une reine pour en faire.

Demandez à Napoléon, qui, lui aussi, s'était fait tout seul, demandez-lui ce qu'il aurait donné pour enfanter un Corneille capable de le chanter; et le regard de cet aigle valait bien le regard du soleil frisotté, cloué au ciel rayonnant du XVII[e] siècle, et il n'a pu faire naître l'homme qu'il cherchait. Il est vrai qu'il était lui-même son poëte, et que sa grandeur ne l'attachait à aucun rivage.

Il faudrait en finir, avec cette mauvaise plaisanterie du grand roi, et bien savoir, une fois pour toutes, que les grands hommes viennent quand il plaît à Dieu, et non quand il plaît au maître, et qu'ils se révèlent, dans un temps, sans la permission du roi. Où est le roi qui a encouragé Homère? Où est le

prince qui a fait naître Jean-Jacques? Le monarque le plus puissant du monde à cette heure, c'est, dit-on, l'empereur de Russie; faites-moi voir un grand homme russe.

Cependant, sans leur en donner tout le mérite, rendons justice à ceux de nos rois qui ont compris cette nécessité de l'art en France. Parmi eux, François I[er] est bien certainement le plus franchement artiste. Il aime l'art pour l'art, et il est vraiment le seul dont on puisse mettre la statue au milieu du Louvre, cet Olympe de nos vrais dieux, comme Clesinger est le seul qui puisse l'exécuter.

Il aura fait là une belle et vigoureuse réponse aux détracteurs qui prétendent qu'il n'est capable que de faire *joli;* qu'il prend la contorsion pour le mouvement, et que le succès de ses productions, jusqu'à ce jour, vient de la hardiesse et même de l'immoralité des poses. Il y a encore des gens qui croient à l'immoralité du marbre. Prenons des pioches alors, et cassons tous les antiques. Ainsi, parce que je ferai tressaillir le bronze, je serai inconvenant? parce que je ferai palpiter le marbre ou le plâtre comme une chair vivante, je serai immoral? Com-

ment, je serai à l'index parce que j'aurai mis la vie dans l'art? A quoi donc serviront les belles formes que la nature donne à ses créatures? à quoi sert que je les voie, si je ne sais pas les reproduire?

Avec ces idées-là, me direz-vous, nous ne pourrons plus mener nos femmes et nos filles dans les musées ni dans les théâtres.

D'abord, êtes-vous bien sûrs de mener vos femmes partout où elles vont? Quant à vos filles, ce n'est pas pour elles que les musées et les théâtres sont faits. Les rues mêmes devraient leur être interdites, si vous voulez les conserver chastes du cœur, de l'esprit et des yeux, jusqu'au moment où votre surveillance paternelle les confie à l'amour ou au calcul du mari que vous leur donnez.

Non; l'art véritable n'est jamais immoral, le beau n'est jamais dangereux. Du moment qu'une sensation humaine existe, j'ai le droit de la reproduire en vers, en prose, dans le marbre ou sur la toile. Libre à vous de ne pas la regarder.

Clesinger s'est fait tout seul, comme tous les hommes de ce temps-ci, comme Chateaubriand, comme Lamartine, comme Delacroix, comme De-

camp, comme Ingres, comme Balzac, comme tant d'autres qu'il est inutile de nommer, et dont François Ier peuplerait Rambouillet et Fontainebleau. Le ministre d'État lui demande un travail gigantesque; c'est une bonne et noble pensée, qui porte sa récompense avec elle, puisqu'un des quatre médaillons qui orneront le piédestal de la statue sera le médaillon du ministre intelligent. Les trois autres seront François Ier, l'empereur Napoléon III et Clesinger.

J'approuve ces quatre médaillons. La réunion d'un roi, d'un empereur, d'un ministre et d'un artiste a une crânerie qui me plaît. Cette égalité des têtes couronnées et du simple grand homme me séduit, et il n'est certainement rien là dont l'un ou l'autre puisse se plaindre. Nous le répétons, Clesinger a toutes les allures des maîtres d'autrefois, il ne lui en manque que le costume. C'est bien peu de chose.

Quand il me montra cette statue:

— Je voudrais la faire en marbre, me dit-il; ce serait un beau travail.

— Mais, le marbre, où le prendre?

— A Carrare.

— Comment l'amener ici, il n'y a pas de route?

— On en ferait une.

Qu'on mette ce mot sur le compte de Phidias, de Michel-Ange, de Benvenuto Cellini ou de Puget, et dites-moi si vous ne l'admirerez pas.

— Qu'on amène au Champ de Mars quarante tombereaux de terre pour les membres de l'Institut, quarante tombereaux de terre pour moi tout seul, et j'aurai fini mes quarante statues avant qu'ils aient commencé l'esquisse des leurs.

Voilà ce que je lui ai encore entendu dire. C'est peut-être indiscret de le répéter; mais, comme il le ferait aussi facilement qu'il le dit, il ne m'en voudra pas.

Il se moque beaucoup de l'Institut. C'est la manie de tous les gens qui ont trop de talent pour en être, et quel est l'homme qui n'a pas sa manie? Il parle beaucoup de lui-même, il se dit beaucoup d'amabilités; mais on ne peut pas lui en faire de reproches, il les pense. Après tout, pourquoi un homme de talent ne dirait-il pas du bien de lui? Il y a toujours tant de gens qui l'attaquent sans savoir pourquoi! Et puis, en vérité, du côté de la louange, on n'est

jamais si bien servi que par soi-même. Il y a deux êtres bien distincts dans l'homme producteur, et qui n'ont aucun rapport ensemble : l'un a donc le droit d'admirer l'autre, car, le plus souvent, pour ne pas dire toujours, il assiste aux créations de son esprit, en y aidant de ses sens, mais, en somme, sans bien comprendre comment elles se forment et se révèlent, et la preuve, c'est qu'il serait impossible au plus grand artiste qui vient de faire un chef-d'œuvre de le copier identiquement.

Cependant la masse s'effarouche volontiers de cette franchise que les hommes d'élite se permettent sur eux-mêmes. Elle a tort, la masse; ces pauvres grands hommes ont si peu de distractions! Croyez-vous donc qu'on produise en s'amusant? L'art est une religion, et toutes les religions ont leurs disciplines, leurs abstinences, leurs jeûnes, leurs luttes secrètes, leurs cilices mystérieux, leurs macérations inconnues.

Que de choses il faut tuer autour de soi pour donner la vie à un livre ou à une statue! Ne vous hâtez donc pas d'attaquer l'homme qui dévoue sa vie à ces effrayantes tentatives de l'esprit. On vous dira qu'il

est corrompu, qu'il s'enivre, qu'il est joueur; ne lui demandez que son œuvre, et jugez-le dessus. Demandez-vous à un commerçant de faire des tragédies comme Corneille ou des tableaux comme Raphaël ? Non. Alors, pourquoi demander à Raphaël et à Corneille d'avoir de l'ordre comme un commerçant? L'épicier du coin vous dira :

— Je vends le meilleur sucre de Paris, moi, monsieur.

Pourquoi défendre à l'artiste de dire :

— Je sais ce que je vaux?

Répétons-le donc, on peut excuser bien des choses chez l'homme qui forcera un jour l'histoire à s'occuper de lui; et, puisque j'ai pris Clesinger pour type, donnons-le pour exemple jusqu'au bout.

Son mérite incontestable, ce qui le met au-dessus de tous les autres aujourd'hui, c'est son travail incessant, éternel, infatigable. Rien ne l'arrête, rien ne le décourage, rien ne le rebute, rien ne l'abat. Demain sa statue se briserait, après-demain il se remettrait à l'œuvre. Dès l'aube, il est à son atelier, en juin comme en décembre. Il déjeune d'un petit pain et d'un verre d'eau comme un carabin à l'am-

phithéâtre. Le soir venu, il s'en va dîner au premier endroit venu; puis il rentre, et alors, à la lueur de sa lampe, dans sa chambre, quelquefois jusqu'à deux heures du matin, commence un autre genre de travail. Il étudie, il dessine d'après le premier modèle venu. Il demande au crayon le modèle que l'ébauchoir ou le ciseau lui donneront le lendemain. Il cherche le vrai patiemment, sincèrement, éternellement.

C'est dans ces nuits de travail calme que naissent ces merveilleux portraits dont ses cartons sont pleins, qu'il fait en une heure, qui sont solides à l'œil comme des bustes, et qu'il nous donne après le dîner qu'il nous a offert.

De temps en temps, une promenade à cheval par une matinée fraîche, une demi-journée de marche à travers la campagne avec ses praticiens, une vieille bouteille de sauterne, en fumant le soir, voilà ses excès.

Ce seraient des vertus chez les sots qui ne savent rien faire.

II

LECHESNE

En vous promenant sur le boulevard des Italiens, peut-être vous êtes-vous quelquefois arrêté devant la Maison-d'or, pour regarder les frises sculptées qui représentent une chasse enragée au milieu des grandes herbes et des arbres.

Quand vous avez passé dans la rue de Laval, peut-être avez-vous remarqué, à gauche en allant de la rue des Martyrs à la rue de Bréda, une ravissante maison, aux fenêtres toutes enguirlandées de sculptures représentant la naissance, les amours, les combats et la paternité, l'histoire ou plutôt le roman complet d'un loriot.

Quand vous avez monté la rue Fontaine-Saint-Georges, peut-être, en jetant un regard à droite, avez-vous poussé tout à coup un cri de surprise en voyant, au fond d'une cour, et comme défendue par deux pavillons qui font office d'ouvrage avancé, une charmante maison que l'on croirait une réduc-

tion, par le procédé Colas, du château d'Anet ou du palais de Chambord.

Eh bien, tout cela, c'est l'œuvre d'un seul artiste, et cet artiste s'appelle Lechesne.

Je le connais depuis dix ans, ce vaillant travailleur; je le rencontre d'année en année, et, chaque fois que je le rencontre, il me dit :

— Ah ! c'est vous, cher maître ! Il faut que je vous envoie un groupe de ma façon.

Et, le lendemain, je reçois le groupe, qui est toujours une charmante chose, pleine d'esprit et de sentiment. J'ai remarqué que, parmi les artistes, c'étaient toujours les plus pauvres qui donnaient le plus facilement.

Je l'ai rencontré l'autre jour sur la place Saint-Georges.

— Eh ! Lechesne, d'où sortez-vous ? lui criai-je.

Il se retourna.

— Ah ! c'est vous, cher maître ! Il faut vous dire que j'ai fait deux modèles d'épingle. Je vous en ferai fondre une, et je vous l'enverrai.

— Bon ! merci !... Mais je vous demandais d'où vous sortiez, cher ami.

— Eh bien, je sors de chez un brave garçon, je puis le dire.

— Alors je parie que vous sortez de la maison en face de celle de M. Thiers ?

— Justement ; je sors de chez M. Millaud. Vous le connaissez, vous aussi, hein ?

— Je crois bien que je le connais !

— Imaginez-vous que je reçois une lettre de mon notaire... Voyez-vous, toutes les fois que je reçois une lettre d'homme à lunettes, je frémis ; je reçois une lettre de mon notaire, je frémis... et je l'ouvre. J'avais raison de frémir. Ce tabellion me demandait les intérêts de cinquante mille francs que je redois sur ma maison de la rue Fontaine-Saint-Georges... Oh ! mon cher ami, ne faites jamais bâtir.

— Le conseil arrive trop tard.

— Holà ! mon Dieu !

— Alors, vous avez été chez Millaud ?

— Oui.

— Vous le connaissez donc?

— e ne l'avais jamais vu ; mais j'avais lu son nom dans votre journal. Je lui porte deux groupes de bronze... vous savez... mon *Chien de Terre-Neuve*...

— Qui défend un enfant nu contre un serpent?

— C'est cela.

— Le pendant, c'est l'enfant qui remercie le chien, n'est-ce pas?

— Vous y êtes... Je lui porte mes deux bronzes et ma facture, et je lui dis :

» — Je m'appelle Lechesne; c'est moi qui ai fait la maison renaissance, là, en face de la vôtre; j'ai besoin d'argent... voulez-vous me prendre ces bronzes-là pour le prix qu'ils me coûtent?

» — Combien vous coûtent-ils?

» — Voilà les factures... tenez, trois mille francs.

» — C'est bien, mon cher ami; faites-les porter à ma maison de la rue de la Chaussée-d'Antin, et venez demain chercher votre argent.

— Ah! je comprends... demain, c'est aujourd'hui. Vous n'avez pas dû trouver Millaud, ce n'est pas son heure?

— Non, en effet, il n'y était pas; mais j'ai trouvé...

— Les trois mille francs?

— Non, pas trois mille, mais trois mille cinq cents.

— Que je suis bête! je m'y laisse toujours

prendre, je devrais pourtant bien le connaître.

— Ah! maintenant, si seulement M. Fould voulait acheter mon groupe.

— Quel groupe?

— Le groupe du *Sanglier tenant aux chiens*, qui était à la dernière exposition.

— Nous voudriez le vendre au gouvernement?

— Je le crois bien! — Le connaissez-vous, mon groupe?

— Non.

— Voulez-vous venir le voir?

— Tout à l'heure; mais venez d'abord avec moi, Lechesne.

— Où cela?

— Au ministère d'État!

— Vous y allez?

— Non; mais j'irai si vous voulez venir avec moi.

— Qu'irez-vous faire?

— Recommander votre groupe.

— Au ministre?

— Oh! mon cher, je n'ai pas l'honneur d'être dans ces termes-là avec M. Fould; mais j'ai autour de lui une foule d'amis qui font semblant de faire de l'admi-

nistration, qui s'asseoient à des bureaux, et qui, sournoisement, font une foule de bonnes choses en faveur des artistes; ils s'appellent Camille Doucet, Albert Boulanger, Alfred Arago, Pelletier. Venez, je vous recommanderai à celui que je trouverai là.

Et j'emmenai Lechesne...

— La! maintenant, dit-il en sortant du ministère d'État, vous allez venir choisir vous-même votre épingle et voir mon groupe.

Nous remontâmes en voiture; dix minutes après, nous étions à l'atelier de Lechesne.

En route, ce qu'il n'avait pas fait encore, il m'avait raconté sa vie.

Vie de luttes, de déceptions, de douleurs, comme notre vie à tous. Chaque artiste souffre sa passion, et le génie est la croix sur laquelle on le cloue.

Seulement, ce ne sont pas les hommes qui le clouent à cette croix, c'est Dieu.

*
* *

Lechesne est né à Caen en 1815; c'est le compatriote de Mélingue.

Son père était serrurier en voitures, et demeurait rue Neuve-des-Carmes.

Jusqu'à quatorze ans, l'enfant aida son père, soufflant et forgeant non moins que le fils de saint Éloi.

Mais voici ce qui perdit le nouvel Oculi.

Dans l'atelier du père, il y avait de la terre glaise pour emboîter; au lieu de la lancer dans le moyeu comme les autres ouvriers, l'enfant la pétrissait, et, en la pétrissant, il s'apercevait que, sous ses doigts, elle prenait toute sorte de formes.

C'était bien plus amusant que de tirer le soufflet de la forge ou de manier le marteau.

Ce qui surtout était amusant au delà de toute expression, c'était de courir les champs, de battre les buissons, d'étudier les mœurs des oiseaux, amours, passions, combats, de dénicher leurs nids, de les élever par volées, et de sortir, suivi d'une trentaine d'oisillons tournant autour de la tête comme des abeilles autour d'une ruche.

Mais cela ne cambrait pas les roues et n'arrondissait pas le moyeu.

Il est vrai que, quand on abandonnait l'en nt à

lui-même, il faisait des voitures à lui tout seul. Un jour que son père lui avait reproché d'être incapable d'emboîter une jante, il commença une petite voiture, et, en quinze jours, à lui tout seul, il en confectionna la charronnerie, la serrurerie, la peinture et la sellerie.

Le père crut au retour de l'enfant prodigue.

Quinze jours après, il fallut l'envoyer à la classe de dessin d'ornements, la même où nous avons vu débuter notre ami Mélingue.

Il y resta un an. Au bout d'un an, il était le troisième.

Tous les moments de récréation, il les passait chez son frère, ébéniste, et y faisait de la sculpture en bois.

Enfin, un sculpteur en bois, nommé Douin, le prit chez lui, lui donna la nourriture et vingt sous par jour.

L'enfant regarda sa fortune comme faite.

Ses premiers travaux d'artiste furent exécutés au couvent de mademoiselle d'Osseville, à la Délivrande.

Au bout de six mois, la nourriture, les vingt sous

par jour, les flots de cette grande mer qui se modelaient sous la main invisible de Dieu, ne lui suffisaient plus.

Il partit pour Paris, malgré les offres de son patron.

Le jeune homme était fier: il avait dix-huit francs dans sa poche.

Est-ce que le monde n'est pas à tout jeune homme qui a dix-huit francs dans sa poche et seize ans dans le cœur?

Il descend chez son beau-frère, cherche des travaux, et, comme Mélingue, débute par la Madeleine.

Puis il travaille à l'arc de triomphe de l'Étoile.

Puis, en 1842 et 1843, il sculpte la Maison-d'or. C'est son véritable début.

A partir de ce moment, la réputation de Lechesne fut faite comme ornemaniste; mais il n'était qu'à moitié chemin de son ambition. C'était sculpteur qu'il voulait être.

Oh! Jean Goujon! Jean Goujon!

Et cependant l'ornemaniste continuait son œuvre.

Il sculptait la maison renaissance de la place

Saint-Georges; — le charmant hôtel de la rue de Laval, représentant la vie d'un loriot, racontée par Théophile Gautier dans un feuilleton de *la Presse*, auquel je renverrai tous ceux qui aiment presque autant la sculpture dans le style que la sculpture sur pierre; — enfin, sa maison à lui, rue Fontaine-Saint-Georges.

Allez voir cela; c'est le château d'Anet en petit.

Oui, mais voilà où gît l'enseignement lugubre.

Lechesne, d'ouvrier, était devenu peu à peu artiste.

Lechesne, ouvrier, avait gagné assez d'argent pour acheter un terrain et y bâtir une maison.

Lechesne, artiste, ne gagna plus assez pour achever de payer cette maison, et, aujourd'hui, ce sont les intérêts de cette maison qu'il paye avec les bronzes qu'il vend à Millaud.

Mais il est artiste, mais il expose.

Et vous vous rappelez ce qu'il expose, n'est-ce pas? vous vous rappelez ce cadre en bois tout enguirlandé de feuillages, de lézards, de serpents, d'oiseaux? Une de ces œuvres qui ruinent un homme en lui prenant un an de son temps, et qu'on

ne sait à qui vendre quand les gouvernements ne les achètent pas; car quel particulier, fût-ce Rothschild, est assez riche pour payer un an de la vie d'un autre homme, surtout quand cet homme est artiste?

Vous vous rappelez ce drame tiré de la vie d'un pinson? Ce même drame, tiré de la vie humaine, ferait frémir les spectateurs qui y assisteraient.

Un pinson au printemps, au moment où l'amour revient avec les feuilles et le soleil, au moment où il vient de se choisir une jeune compagne pour la première couvée de l'année, au moment où elle lui a donné quatre œufs, puis quatre petits, le malheureux pinson tombe dans un piége et est fait prisonnier.

Hélas! qui vous dit que Richard Cœur-de-lion, prisonnier du duc d'Autriche, regretta plus sa reine Bérengère que le pinson sa femelle?

Un jour, par bonheur ou par malheur, on laissa sa cage ouverte; le pinson s'enfuit, ne fit qu'un vol jusqu'à l'endroit du bois où il avait laissé sa femelle et ses petits. Les petits étaient déjà grands et chantaient leur premier chant.

Sa femelle faisait son troisième nid.

Elle l'avait cru mort; le deuil des oiseaux est court, elle s'était remariée à un autre pinson après un mois de veuvage, après avoir fait un second nid inutile, un nid dans lequel elle n'avait pas pondu.

Une femme, à moins d'être Arthémise ou Pénélope, n'aurait pas fait davantage.

Mais ce ne sont point des raisons à donner à un mari; nous nous trompons : un mari les écouterait peut-être encore, mais un pinson ne les écoute pas.

C'est le combat du mari et du rival, du rival défendu par la pinsonne, qui nè veut pas reconnaître le vrai Martin Guerre, c'est cela que Lechesne a exposé.

L'année suivante, vous rappelez-vous avoir vu la *Femme endormie* à laquelle un aigle enlève son enfant ?

Car les oiseaux, ce sont les modèles de prédilection de Lechesne. Il les a surpris dans tous les moments de leur vie, au nid, recevant la becquée, épluchant leur jeune plumage dans un rayon de soleil, se rengorgeant, fashionables, emplumés, devant la maîtresse à laquelle ils veulent plaire, ai-

mant et aimés: — il n'y a dans la nature, on le sait, que l'homme et l'éléphant qui aient la pudeur de leurs amours ; — donnant la becquée à leurs petits par l'intermédiaire de leurs femelles, dormant la tête sous l'aile. Ces douze épingles dont je vous parlais sont toute une histoire d'oiseau, un poëme en douze chants, merveille d'exécution sortie on ne sait comment de ces grosses mains, qui sont devenues des mains de sculpteur après avoir été des mains de carrossier.

Puis vous vous rappelez son *Chien de Terre-Neuve*, défendant un enfant contre un serpent ?

Puis, tout haletant du combat, tout couvert de la bave venimeuse du reptile, le même chien, remercié par l'enfant qui le tient dans ses bras.

Puis, enfin, à la dernière exposition, le *Sanglier tenant aux chiens*, œuvre capitale, œuvre d'artiste, qui, pareille au groupe du taureau Farnèse, ne peut être achetée que par le gouvernement.

Si j'avais le côté reproducteur de Gautier, je vous raconterais ce groupe, dont j'ai la cire sous les yeux. Ce solitaire de quinze à dix-huit ans, l'œil sanglant, la bouche baveuse, le poil hérissé, tenant à de

grands et beaux chiens anglais qu'il déchire, qu'il écrase, qu'il éventre, tandis que d'autres le coiffent, le prennent au nez, aux pattes, partout où les dents peuvent mordre ; je vous dirais les phénomènes de la douleur, de la colère, de la haine ; je tâcherais qu'un homme comme M. de Luynes, qui a donné cent mille francs d'une peinture qu'il a été forcé depuis de couvrir d'un voile ; qu'un homme comme M. de Rothschild, qui a dans son palais dépensé pour un demi-million de dorures, donnassent, en fournissant le bronze, bien entendu, quinze ou vingt mille francs de ce groupe ; qu'un gouvernement en donnât trente ou quarante mille ; je tâcherais — mon Dieu, ce que je tâche dans ce moment-ci, — de mettre en lumière la création d'un artiste consciencieux, laborieux, patient, qui, le jour, porte la tête haute, et dit : « Je suis artiste comme Barye et comme David ! » et qui, peut-être, la nuit, baisse la tête et pleure en disant : « Pourquoi ne suis-je pas resté carrossier comme mon père ? »

LES GORILLES

— Qu'est-ce qu'un gorille? me demanderez-vous, chers lecteurs.

C'est le pendant d'un homme à queue, mais sans queue.

C'est l'animal, — si toutefois on peut appeler ce gaillard-là un animal, — c'est l'animal, disons-nous, qui, dans ce moment-ci, a l'honneur de partager avec les Niam-Niam l'attention des savants.

Peut-être, pendant que vous êtes en train de me faire des questions, me demanderez-vous ce que c'est qu'un savant?

Un savant est un homme qui commence par tout nier.

Les savants ont nié l'Amérique; ils ont nié le

mouvement de la terre; ils ont nié la circulation du sang; ils ont nié la vaccine; ils ont nié la vapeur; ils ont nié la girafe; ils ont nié le gorille, et ils sont en train de nier les hommes à queue.

Christophe Colomb a répondu en découvrant l'Amérique; Galilée, en prouvant que c'était la terre qui tournait; Hervey, en faisant reconnaître par le monde entier la vérité de son système; Jenner, en tuant la petite vérole; Fulton, en faisant marcher les bateaux à vapeur; Levaillant, en rapportant d'Afrique une girafe empaillée, et le capitaine X..., en envoyant au Musée un gorille conservé dans un tonneau de rhum.

Il est vrai qu'on ne connaissait, dans l'antiquité, le gorille que par Hannon, qui en fait une description terrible, déclarant que ces monstres sont si féroces, qu'il est impossible de les prendre vivants.

Ses compagnons en avaient tué trois dans une chasse, avaient rapporté leurs peaux à Carthage, et les avaient consacrées dans le temple de Vénus Astarté.

Chez les modernes, on ne connaissait les gorilles que par les traditions recueillies dans l'intérieur de

l'Afrique, et par les récits des nègres, qui affirmaient préférer la rencontre d'un lion ou d'un tigre à celle d'un de ces singes gigantesques.

Les nègres leur donnent le nom de *djinnas*, et disent que les tigres et les éléphants abandonnent à ces terribles adversaires les contrées qu'il leur convient de choisir, ayant reconnu l'inutilité de lutter contre eux.

Depuis quelque temps, de leur côté, plusieurs capitaines anglais, français et américains avaient signalé l'existence des djinnas et donné sur eux des renseignements plus précis. Ils avaient reconnu que c'était un singe de la plus grande espèce, portant près de six pieds de haut, ayant un demi-mètre de longueur de l'occiput au museau, armé d'une mâchoire pareille à celle du lion, avec des bras démesurément longs, une poitrine énorme, des cuisses et des jambes grêles, mais d'une agilité surprenante.

Des matelots de différents équipages avaient raconté à leurs capitaines que des djinnas, au lieu de fuir à leur approche, s'étaient élancés sur eux, leur avaient arraché des mains leurs fusils de munition

et les avaient tordus, bois et fer, comme des roseaux.

Bien plus, un djinna blessé avait reconnu dans la troupe qui le poursuivait l'homme qui avait tiré sur lui, l'avait été chercher au milieu de ses compagnons, l'avait pris sous son bras et emporté comme eût fait un commis marchand d'une valise.

On n'avait jamais revu ni le djinna, ni le matelot.

Enfin, un de nos amis, le capitaine P..., rapportait le fait suivant :

Remontant le Sénégal et ses affluents, il voulut vérifier la vérité de ces assertions et résolut de pousser jusqu'aux contrées habitées par les djinnas. Les naturels, alors, lui racontèrent bon nombre de faits semblables à ceux qu'il avait déjà entendu raconter et qui lui parurent si étranges, qu'il n'y pouvait croire. C'était au moment des récoltes surtout que les djinnas, selon les récits de ces nègres, étaient à craindre. Alors, ils descendaient par troupes des forêts, s'abattaient sur les maisons, venant jusqu'aux villages, dévastant tout, enlevant les femmes, les emportant entre leurs bras, sautant avec ce fardeau, qui ne paraissait pas leur peser, de branche en

branche ou de rocher en rocher, et mettant enfin en charpie les hommes assez insensés pour essayer de lutter contre eux.

Une chasse fut résolue. Des matelots expérimentés, conduits par des indigènes, s'approchèrent des bois fréquentés par les gorilles. Un contre-maître eut même la chance d'en rencontrer un endormi. Il lui introduisit aussitôt le canon de son fusil entre les dents et lâcha le coup.

Le coup lâché, le contre-maître, qui croyait son gorille exterminé, se retourna pour appeler du geste le capitaine et ses compagnons; mais le gorille, qui n'était pas mort et qui avait le réveil maussade, à ce qu'il paraît, frappa le contre-maître d'un coup de poing derrière la nuque, et l'étendit roide mort.

Les chasseurs accourus ne trouvèrent que des débris de mâchoire, du sang, et leur compagnon assommé. — Les savants continuaient à nier.

Mais voici qu'un animal de cette espèce (nous parlons des gorilles, et non des savants) a été envoyé au Jardin des Plantes par le capitaine X...

Les savants commencent à avouer que le gorille pourrait bien, en effet, exister.

LE TRIOMPHE DE LA PAIX

PAR EUGÈNE DELACROIX

L'école moderne a, dans le genre historique, donné quatre maîtres.

Je les nomme par rang d'âge, — je crois du moins :

Ingres,

Horace Vernet,

Delaroche,

Delacroix.

On peut contester les qualités, exagérer les défauts de chacun d'eux; mais on ne peut nier à aucun d'eux sa qualité de maître.

Ingres représente l'étude : voyez le *Saint Symphorien;*

Horace Vernet, le mouvement : voyez *la Smalah;*

Delaroche, la correction : voyez *l'Hémicycle;*

Delacroix, le sentiment : voyez tout.

Delacroix est le seul de ces quatre maîtres qui ne soit pas de l'Institut.

C'est une injustice, direz-vous; c'est plus que cela : c'est une niaiserie.

Cependant, il y a une raison : Delacroix est le plus original des quatre; c'est celui qui a le plus de défauts; mais aussi, c'est celui qui a les plus belles qualités.

En voulez-vous une preuve?

Delacroix tue tout ce qui l'entoure.

Voyez, à Versailles, dans le salon des Croisades, son *Beaudouin entrant à Constantinople.*

Voyez, dans la grande galerie des Batailles, son *Combat de Taillebourg.*

Voyez, au Luxembourg, ses *Femmes d'Alger.*

Voyez, au Louvre, son plafond d'*Apollon.*

Enfin, voyez, à l'hôtel de ville, son *Triomphe de la Paix.*

Faites une chose, vous qui aurez lu cette appréciation du talent d'un des plus grands peintres, non-seulement qui existent, mais qui aient jamais existé :

commencez par regarder le gracieux plafond de Riesener; passez de là dans la grande galerie, et arrêtez-vous devant les correctes peintures de Lehmann; puis, lorsque vous aurez reconnu les qualités de l'un et de l'autre, entrez de plein bond dans le salon de la Paix, et levez les yeux.

Vous serez étonné d'abord.

Puis un doute vous viendra à l'esprit.

Il vous faudra un instant pour vous habituer à cette peinture, maniérée et brutale à la fois.

— Est-ce bon? est-ce mauvais? vous demanderez-vous.

Mais, quoique doutant, vous voudrez inutilement vous en aller. Un charme vous retiendra, surtout si vous êtes le moins du monde artiste.

Ce charme, c'est un ensemble harmonieux, dans lequel commenceront par disparaître tous les détails.

Puis, lorsque vous aurez en quelque sorte abreuvé vos yeux de lumière, les détails, à leur tour, sortiront un à un de l'ensemble.

C'est là que je vous attends comme éloge et comme critique.

Un des malheurs de la peinture de Delacroix, c'est que, facile à attaquer, elle est difficile à défendre.

Ses défauts sautent aux yeux, sont palpables, visibles, incontestables; un enfant les reconnaît et les signale.

Ses qualités, au contraire, toutes de sentiment, sont insaisissables... pour ceux qu'elles ne saisissent pas.

On sent que c'est bien, que c'est beau, que c'est grand; on ne peut pas plus le prouver que Christophe Colomb ne pouvait prouver que la terre était ronde, et Galilée qu'elle tournait.

Vous frappez du pied, et, comme les raisons probantes vous manquent, vous vous écriez :

— C'est cependant bien beau !

Voici, néanmoins, ce que vous pouvez dire :

Tout le côté droit du ciel est merveilleux de limpidité et de profondeur; la Némésis s'y détache vigoureuse; le petit Amour, qui porte des fleurs dans une corbeille, y voltige brillant et léger lui-même comme une des fleurs qu'il sème sur la terre; les nuages s'y balancent avec la tranquillité de nuages

qui savent que la tempête est loin et ne reviendra pas; la Terre, qui lève les bras et les yeux au ciel, est magnifique; son torse est beau, nous ne dirons pas comme l'idéal, mais comme la plus belle nature.

Maintenant, discutez le reste.

Discutez le guerrier qui éteint la torche.

Discutez le Mars qui se couvre de son bouclier, et qui a le pied pris dans un nuage.

Discutez le Jupiter trop petit, trop peu important pour le rôle qu'il joue au ciel, pour l'idée qu'on s'en fait d'après la statue de Phidias.

Discutez la figure principale, la Paix; discutez l'Abondance écrasée par la corne qu'elle porte; discutez le petit Amour jouant à leurs pieds.

Tout cela est discutable.

Et tout cela, surtout, mérite tellement d'être discuté, qu'au bout d'une heure, d'un jour, de huit jours de discussion, chacun des discuteurs n'aura pas fait reculer d'un pas son adversaire.

Celui qui trouvera que c'est mauvais, n'aura rien accordé.

Celui qui trouvera que c'est beau, n'aura rien cédé.

*
* *

Maintenant, passez du plafond, auquel vous reviendrez, soyez tranquille, aux huit caissons qui l'entourent, et qui représentent Vénus, Bacchus, Mars enchaîné, Minerve, la Muse, Mercure, Neptune calmant les flots, et Cérès.

Cette fois, tâchez de vous isoler, regardez pour vous et pour vous seul, et, tout en regardant, écoutez ce qui se dit autour de vous.

— Voyez donc les chairs de cette Vénus, comme c'est beau !

— Oh ! cette jambe !

— Laquelle ?

— La jambe droite... A qui cette jambe-là ?

— A la Vénus, pardieu !

— Ah ! je l'en défie bien.

— Eh ! mon cher, qu'est-ce que cela prouve, une jambe plus ou moins bien attachée ?

— Cela prouve, en peinture, ce qu'une faute de français prouve en littérature, c'est-à-dire que celui qui fait la faute ne sait pas le français.

— Croyez-vous que Delacroix ne sache pas que cette jambe-là ne tient pas au corps?

— S'il le sait, pourquoi ne l'y rattache-t-il pas?... Et ces colombes?

— Eh bien, ces colombes, ne voudriez-vous pas qu'il leur eût mis une faveur au cou?

— Mais c'est que ce ne sont pas même des colombes, ce sont des geais.

— Qu'est-ce que cela me fait, des geais ou des colombes; sont-ils dans le ton, vos geais?

— Pourquoi n'y seraient-ils pas?

— Eh bien, c'est tout ce qu'il me faut, s'ils y sont.

Un autre groupe examine le Bacchus.

— Dites donc, vous prétendez que Delacroix ne dessine pas, voyez donc ce torse.

— Je le vois.

— Est-ce beau! est-ce puissant! est-ce fait pour entonner une futaille de vin! Comme il doit respirer, ce gaillard-là!

— Oui, mais la cuisse.

— Quelle cuisse?

— La cuisse droite.

— Eh bien?

— Elle n'a pas d'épaisseur.

— Vous voyez bien que c'est qu'elle est dans la demi-teinte.

— Celà ne devait pas l'empêcher de tourner.

— Oh! mon cher, vous cherchez des défauts partout.

— Et vous trouvez tout superbe, vous.

— Enfin, est-ce harmonieux, oui ou non?

— Pas un écolier ne ferait ces fautes de dessin.

— Pas un maître, excepté Rubens ou Véronèse, n'a eu cette couleur.

Troisième groupe :

— C'est Minerve, cela?

— Le charmant bras! n'est-ce pas? les charmants pieds!

— Quel bras? Ce n'est pas le bras qui tient la lyre, j'espère?

— Non, le bras gauche.

— Il est trop long.

— Je m'en moque pas mal.

— Si vous vous en moquez, moi, je ne m'en moque pas.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi, qu'un bras ait deux ou trois centimètres de plus ou de moins !

— Avec ce système-là, il n'y a pas de raison pour qu'un bras n'ait pas trente-deux pieds de long, comme la queue des hommes de Fourier.

— Enfin, est-ce de la chair?

— Il ne manquerait plus qu'une chose, c'est que ce fût du bois.

— Eh ! mon Dieu, presque tous les peintres en font ou en ont fait, du bois. Il n'y a que Delacroix qui fasse de la chair.

— Et Rubens, il n'en faisait pas ! non !

— Ce n'est pas de la chair, Rubens, c'est de la viande.

— Bon ! voilà qu'il abîme Rubens pour exalter Delacroix.

— C'est qu'aussi vous êtes trop difficile, sapristi !

— Et vous trop indulgent, sacrebleu !

*
* *

Planons au-dessus de toutes ces misères.

Ceci, c'est de la critique d'atelier, de la discussion de rapin.

Ce n'est point de cette façon qu'il faut voir Delacroix.

— Comment faut-il le voir?

En regardant les autres après l'avoir vu.

Nous l'avons dit et nous le répétons, le plafond de Riesener est charmant.

Les peintures de Lehmann sont correctes.

Eh bien, quand vous aurez regardé une heure cette Paix, cette Vénus, ce Bacchus, ce Mars, cette Minerve, cette Muse, ce Mercure, cette Cérès, — ces onze sujets de la vie d'Hercule, qui sont aux caissons ce que les caissons eux-mêmes sont au plafond; quand vous aurez de l'essence de peinture plein les yeux, essayez, en vous en allant, de regarder ce plafond de Riesener, ces fresques de Lehmann.

Et vous verrez alors quel peintre c'est que Delacroix !

LE CARMEL

Vers la fin de 1836 ou le commencement de 1837, un beau moine se présenta un matin chez moi, avec le costume sévère des carmes.

Il me remit une lettre d'un de mes amis voyageant en Orient.

Cette lettre me le recommandait.

En quoi pouvais-je être bon à un moine?

Vous allez le savoir, chers lecteurs. Mais laissez-moi vous raconter d'abord l'histoire de ce moine. La voici :

En 1819, frère Jean-Baptiste (1), qui habitait Rome, reçut mission du pape Pie VII de partir pour

(1) Son nom laïque était Cassini : c'était un cousin issu de germain du célèbre géographe.

la terre sainte, et de voir, en sa qualité d'architecte, quel moyen il y aurait à employer pour rebâtir le couvent du Carmel.

Le Carmel, comme on le sait, est une des montagnes saintes; ainsi que l'Horeb et le Sinaï, il a été visité par le Seigneur. Situé entre Tyr et Césarée, séparé seulement de Saint-Jean-d'Acre par un golfe, à cinq heures de distance de Nazareth et à deux journées de Jérusalem, lors de la division des tribus, il échut en partage à Azer, qui s'établit à son septentrion; à Zabulon, qui s'empara de son orient, et à Issachar, qui posa ses tentes au midi. Du côté de l'occident, la mer vient baigner sa base, qui s'avance, fait une pointe entre les flots, et se présente de loin, au pèlerin qui vient d'Europe, comme le point le plus avancé de la terre sainte sur lequel il puisse poser les deux genoux.

Ce fut sur le sommet du Carmel qu'Élie donna rendez-vous aux huit cent cinquante faux prophètes envoyés par Achab, afin qu'un miracle décidât, aux yeux de tous, quel était le véritable Dieu, de Baal ou de Jéhovah. Deux autels alors furent élevés sur le plateau de la montagne, et des victimes amenées

à chacun d'eux. Les faux prophètes crièrent à leurs idoles, qui restèrent sourdes. Élie invoqua Dieu, et à peine s'était-il agenouillé, qu'une flamme descendit du ciel et dévora tout à la fois, non-seulement le bois et la victime, mais encore la pierre du sacrifice. Les faux prophètes, vaincus, furent égorgés par le peuple, et le nom du vrai Dieu glorifié : cela arriva neuf cents ans avant le Christ.

Depuis ce jour, le Carmel est resté dans la possession des fidèles. Élie laissa à Élisée non-seulement son manteau, mais encore sa grotte. A Élisée succédèrent les fils des prophètes, qui sont les ancêtres de saint Jean. Lors de la mort du Christ, les religieux qui l'habitaient passèrent de la loi écrite à la loi de grâce. Trois cents ans après, saint Basile et ses successeurs donnèrent à ces pieux cénobites des règles particulières.

A l'époque des croisades, les moines abandonnèrent le rite grec pour le rite romain, et, de saint Louis à Bonaparte, le couvent, bâti sur l'emplacement même où le prophète dressa son autel, fut ouvert aux voyageurs de toute religion et de tout pays, et cela gratuitement, à la glorification de Dieu

et du prophète Élie, lequel est en égale vénération aux rabbins, qui le croient occupé à écrire les événements de tous les âges du monde, aux mages de Perse, qui disent que leur maître Zoroastre a été disciple de ce grand prophète ; et enfin aux musulmans, qui pensent qu'il habite une oasis délicieuse dans laquelle se trouvent l'arbre et la fontaine de vie qui entretiennent son immortalité.

La montagne sainte avait donc été vouée au culte du Seigneur pendant deux mille six cents ans, lorsque Bonaparte vint mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre ; alors le Carmel ouvrit, comme toujours, ses portes hospitalières, non plus aux pèlerins, non plus aux voyageurs, mais aux mourants et aux blessés. A huit cents ans d'intervalle, il avait vu venir à lui Titus, Louis IX et Napoléon.

Ces trois réactions de l'Occident contre l'Orient furent fatales au Carmel. Après la prise de Jérusalem par Titus, les soldats romains le dévastèrent ; après l'abandon de la terre sainte par les chrétiens, les Sarrasins égorgèrent ses habitants ; enfin, après l'échec de Bonaparte devant Saint-Jean-d'Acre, les Turcs s'en emparèrent, massacrèrent les blessés

français, dispersèrent les moines, brisèrent portes et fenêtres, et laissèrent le saint asile inhabitable.

Il ne restait donc du couvent que ses murs ébranlés, et de la communauté qu'un seul moine qui s'était retiré à Kaïffa, lorsque frère Jean-Baptiste, désigné par son général au pape, reçut de Sa Sainteté l'ordre de se rendre au Carmel, de voir dans quel état les infidèles avaient mis la sainte hôtellerie de Dieu, et quels étaient les moyens de la réédifier.

Le moment était mal choisi. Abdallah-Pacha commandait pour la Porte, et ce ministre du sultan portait une haine profonde aux chrétiens; cette haine s'augmenta encore de la révolte des Grecs. Abdallah écrivit au sublime empereur que le couvent du Carmel pourrait servir de forteresse à ses ennemis, et demanda la permission de le détruire; elle lui fut facilement accordée. Abdallah fit miner le monastère, et l'envoyé de Rome vit sauter les derniers débris de l'édifice qu'il était appelé à reconstruire. Cela se passait en 1821.

Il n'y avait plus rien à faire au Carmel, le frère Jean-Baptiste revint à Rome.

Cependant, il n'avait point renoncé à son projet. En 1826, il partit pour Constantinople, et, grâce au crédit de la France et aux instances de l'ambassadeur, il obtint de Mahmoud un firman qui autorisait la reconstruction du monastère. Il revint alors à Kaïffa et trouva le dernier moine mort.

Alors il gravit tout seul la montagne sainte, s'assit sur un débris de colonne byzantine, et, là, son crayon à la main, architecte élu pour la maison du Seigneur, il fit le plan d'un nouveau couvent, plus magnifique qu'aucun de ceux qui avaient jamais existé, et, après ce plan, le devis. Le devis montait à deux cent cinquante mille francs; puis, enfin, le devis arrêté, l'architecte miraculeux, qui bâtissait ainsi avec la pensée sans s'occuper de l'exécution, alla à la première maison venue demander un morceau de pain pour son repas du soir.

Le lendemain, il commença à s'occuper de trouver les deux cent cinquante mille francs nécessaires à l'accomplissement de son œuvre sainte.

La première chose à laquelle il pensa fut de créer un revenu à la communauté qui n'existait point encore. Il avait remarqué, à cinq heures de dis-

tance du Carmel et à trois heures de Nazareth, deux moulins à eau abandonnés, soit par les suites de la guerre, soit parce que l'eau qui les faisait mouvoir s'était détournée. Il chercha si bien, qu'à une lieue de là, il trouva une source que, par le moyen d'un aqueduc, il pouvait conduire jusqu'à ces usines. Cette trouvaille faite, et certain qu'il pouvait mettre ses moulins en mouvement, le frère Jean-Baptiste s'occupa d'acquérir les moulins. Ils appartenaient à une famille de Druses : c'était une tribu qui descendait de ces Israélites qui adorèrent le veau d'or; ils avaient conservé l'idolâtrie de leurs pères. Les femmes, aujourd'hui encore, portent pour coiffure la corne d'une vache. Cette corne, qui n'est relevée d'aucun ornement chez les femmes pauvres, est argentée ou dorée chez les femmes riches. La famille druse, qui se composait d'une vingtaine de personnes, ne voulut pas se défaire du terrain légué par ses ancêtres, quoique ce terrain ne rapportât rien ; elle aurait cru faire une impiété. Le frère Jean-Baptiste lui offrit de louer ce terrain qu'elle ne voulait pas vendre. Le chef consentit à cette dernière condition. Le revenu des moulins devait être

divisé en tiers : un tiers aux propriétaires, et les deux autres tiers aux preneurs.

En effet, les preneurs devaient être deux : l'un apportait son industrie, et celui-là, c'était frère Jean-Baptiste; mais il fallait qu'un autre apportât l'argent nécessaire aux frais de réparation des moulins et de construction de l'aqueduc. Le frère Jean-Baptiste alla trouver un Turc de ses amis qu'il avait connu dans son premier voyage, et lui demanda neuf mille francs pour mettre à exécution sa laborieuse entreprise. Le Turc le conduisit à son trésor; car les Turcs, qui n'ont ni rentes ni industrie, ont encore à cette heure, comme dans *les Mille et une Nuits,* des tonnes d'or et d'argent. Le frère Jean-Baptiste y prit la somme dont il avait besoin, affecta au remboursement de cette somme le tiers de la rente des moulins; et, grâce à cette première mise de fonds faite par un musulman, l'architecte put jeter les fondements de son hôtellerie chrétienne. D'intérêts, il n'en fut pas question, et cependant il fallait au moins douze ans pour que sa part dans la rente couvrît le bon mahométan de l'avance qu'il venait de faire; quant au contrat, ce fut chose toute

simple, les conditions en furent arrêtées de vive voix, et les deux contractants jurèrent par leur barbe, l'un au nom de Mahomet, et l'autre au nom du Christ, de les observer religieusement.

Savez-vous rien de plus simplement grand que ce chrétien qui s'en va demander de l'argent à un Turc pour rebâtir la maison de Dieu, et rien de plus grandement simple que ce Turc qui le prête sans autre garantie que le serment du chrétien?

C'est que la réédification du Carmel était non-seulement une question de religion, mais encore une question d'humanité; c'est que le Carmel est une hôtellerie sainte, où sont reçus, sans payer, les pèlerins de toutes les croyances, les voyageurs de tous les pays, et où celui qui arrive n'a qu'à dire pour trouver un lit et un repas :

— Frère, je suis fatigué et j'ai faim.

Bientôt, le frère Jean-Baptiste partit pour sa première course, laissant le soin de l'exécution de son aqueduc et la réparation de ses moulins à un néophyte intelligent. En partant, il écrivit que ceux qui voulaient se réunir au supérieur des carmes d'Orient n'avaient qu'à venir, et que, dans quelque

temps, un monastère s'élèverait pour les recevoir. Alors il parcourut les côtes de l'Asie Mineure, de l'Archipel, et les rues de Constantinople, demandant partout l'aumône au nom du Seigneur, et, six mois après, il revint, rapportant une somme de vingt mille francs, suffisant aux premières dépenses de son édifice. Enfin, le jour de la Fête-Dieu, sept ans, heure pour heure, après qu'Abdallah-Pacha avait fait sauter les murs de l'ancien couvent, frère Jean-Baptiste posa la première pierre du nouveau.

Mais, avant la fin de l'année, cette somme fut épuisée ; alors le frère Jean-Baptiste partit pour la Grèce et pour l'Italie ; et, porteur d'une somme considérable, il revint une seconde fois, ramenant la vie au monument, qui continua de grandir, et qui déjà, à cette époque, était assez avancé pour donner l'hospitalité aux voyageurs. Lamartine, Taylor, l'abbé Desmazures, Champmartin et Dauzats y furent logés pendant leurs voyages en Palestine.

Et c'est ainsi que, sans se lasser de la fatigue, sans se rebuter des refus, offrant à Dieu ses dangers et ses humiliations, le frère Jean-Baptiste, quoique âgé aujourd'hui de soixante-trois ans, poursuivit

son œuvre. Il partit onze fois du Carmel et y retourna onze fois. Pendant dix ans que durèrent ses courses, il visita tout un hémisphère ; il alla à Jérusalem, à Damas, à Jaffa, à Alexandrie, au Caire, à Rama, à Tripoli de Syrie, à Smyrne, à Malte, à Athènes, à Constantinople, à Tunis, à Tripoli d'Afrique, à Syracuse, à Palerme, à Alger, à Gibraltar. Il pénétra jusqu'à Fez et jusqu'à Maroc ; il parcourut toute l'Italie, toute la Corse, toute la Sardaigne, toute l'Espagne, et une partie de l'Angleterre, d'où il revint par l'Irlande et le Portugal, si bien qu'à la dixième fois il était retourné au Carmel avec le complément d'une somme de deux cent cinquante mille francs. Mais son devis, comme tout devis doit être, se trouvait d'une centaine de mille francs au moins au-dessous de la réalité, de sorte qu'il arrivait, parti pour la douzième fois du Carmel, afin de faire une dernière quête en France, ayant gardé le royaume très-chrétien pour sa suprême ressource.

Et ce qu'il y avait d'admirable dans cet homme, c'est que, pendant dix ans qu'il avait fait la quête du Seigneur, pas une obole de ces deux cent cinquante mille francs qu'il avait recueillis ne s'était

détournée de la masse commune au profit de ses besoins personnels. S'il avait eu à franchir les mers, il avait reçu son passage gratis sur quelque pauvre bâtiment, qui avait espéré, par cette bonne œuvre, obtenir une mer calme et un vent favorable. S'il avait eu des royaumes à traverser, il les avait traversés, soit à pied, soit dans la voiture de pauvres rouliers qui lui avaient demandé pour toute récompense de prier pour eux; s'il avait eu faim, il avait demandé du pain à la chaumière, et, s'il avait eu soif, de l'eau à la fontaine; chaque presbytère lui avait prêté un lit pour son repos de quelques heures. Et ainsi parti du même lieu que le Juif errant, avec une bénédiction au lieu d'un anathème, il venait, après avoir vu presque autant de pays que lui, terminer ses courses par la France.

Maintenant, que pouvais-je faire pour cet homme?

Il me l'expliqua lui-même.

En 1836, en France, l'habit qu'il portait était insolite, presque inconnu.

Notre esprit caustique débutait presque toujours avec lui par quelque raillerie.

Il ne parlait qu'italien, et ne pouvait pas expli-

quer l'esprit merveilleux qui le faisait agir. Il lui fallait quelqu'un qui donnât de la publicité à sa mission. Il avait compté sur moi pour cette publicité.

J'allai trouver Girardin et réclamai de lui une colonne de son journal.

Il me l'accorda.

Alors l'œuvre m'inspira sans doute. Je racontai l'histoire de cet homme, sa mission sainte au milieu des peuples, son passage à travers les mers et les continents. Pour les fidèles, je fis valoir le côté religieux; pour les tièdes, le côté philosophique; pour tous, le côté humain.

Je donnai ma double aumône : l'aumône d'argent, pauvre et telle qu'elle pouvait sortir de la bourse d'un poëte; l'aumône de la parole, que Dieu fit plus riche que si elle était sortie de la bouche d'un roi.

En France, le père Jean-Baptiste recueillit près de trois cent mille francs.

Avec cette somme, il retourna au Carmel pour ne plus revenir.

Le Carmel fut achevé.

Le père Jean-Baptiste vit toujours, et, à chaque

occasion, me fait dire qu'il m'attend pour me recevoir dans le saint couvent que j'ai aidé à rebâtir, et qu'il espère bien ne pas mourir sans m'avoir embrassé encore une fois.

MON AMI COLBRUN

N'avez-vous pas remarqué, chers lecteurs, que, de même que des milliers de mondes différents roulent dans les profondeurs du ciel, chacun dans la voie que lui trace son divin Créateur, projetant sa lumière sur les autres mondes qui l'illuminent à son tour de ses clartés, sans jamais se rencontrer dans le même sillon aérien avec les mondes ses voisins et ses frères, de même il y a dans notre société des mondes différents, tournant chacun sur son axe, parcourant chacun son périple, et passant chacun, dans ses révolutions quotidiennes, près de ses voisins les autres mondes sans les toucher jamais?

Comptons ces différents mondes.

Il y a le monde des princes, le monde de l'aristo-

cratie, le monde militaire, le monde de la Banque, le monde des notaires, le monde des agents de change, le monde des boutiquiers, et le monde des artistes.

Il y a même le monde du dimanche, qui, éclos vers dix heures du matin, disparaît vers minuit, et tourne dans son orbite dominical, sans toucher le monde du samedi ni celui du lundi, qui sont encore deux autres mondes bien distincts.

Mais j'ai remarqué que, de tous ces mondes-là, le plus spirituel, le plus causeur, le plus amusant, était le monde des artistes.

Et dans le monde des artistes, je comprends les peintres, les statuaires, les comédiens, qui sont autant de mondes individuels emportés dans le tourbillon général.

Eh bien, en attendant que j'entreprenne l'intéressante monographie de ce monde d'artistes, il m'a pris le désir de vous en montrer un charmant petit spécimen : Eugène-Auguste Colbrun.

Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre?

D'abord, je pourrais vous dire que c'est par la même raison qui ferait qu'un naturaliste, ayant à

raconter le monde des oiseaux, au lieu de commencer par décrire le roc, le condor ou l'aigle, commencerait par le colibri ou l'oiseau-mouche.

Et puis j'ai peut-être encore, à part moi, une autre raison d'agir ainsi ; à une époque douloureuse de ma vie, quand beaucoup de ses confrères, de ses grands confrères, qui auraient dû être reconnaissants, étaient ingrats, peut-être lui, cette excellente petite nature, a-t-il, au contraire, été fidèle et dévoué et a-t-il fait tout ce qu'il a pu pour ronger de ses belles petites dents de rat le filet honteux qu'on avait jeté sur le lion...

En 1846, au moment où je m'occupais de la formation de la troupe du Théâtre-Historique, au moment où Raucourt conduisait chez moi madame Person, qui venait de jouer avec lui en province ; où mon fils m'amenait madame Lacressonnière, qu'il avait vue à Marseille ; où le prince de Monaco me recommandait mademoiselle Hardi ; Camille, le correspondant des théâtres, me parla un jour d'un petit bonhomme qui, selon lui, avait un talent remarquable.

Je me défie toujours des recommandations intéressées de MM. les correspondants; cependant Ca-

mille revint si souvent sur son protégé, que, de guerre lasse, je lui dis un matin de me l'amener.

Le lendemain, il était à la maison avec un enfant qui paraissait avoir douze ou quinze ans au plus.

Cependant le petit bonhomme avait un chapeau, une redingote, une canne et une montre comme un homme aurait pu les avoir.

J'interrogeai le protégé de Camille sur ses antécédents; il arrivait à Paris après une tournée à l'étranger et en province. Il savait tout le répertoire de Bouffé et m'offrait de jouer *le Gamin de Paris* ou *les Enfants de Troupe* sur le petit théâtre de Saint-Germain, que je venais d'acheter à cette époque.

Je refusai. L'enfant m'avait paru si original, si spirituel; il avait, en se dressant sur ses ergots pour m'arriver à la ceinture, dialogué avec moi d'une voix de fausset si comique; il faisait si adroitement siffler sa petite canne; il regardait si coquettement l'heure à sa petite montre, que je commençais à être de l'avis de Camille, c'est-à-dire à croire que j'avais devant les yeux, non pas un de ces phénomènes que l'engouement proclame et que l'entêtement soutient, mais un artiste d'un véritable talent.

Or, j'avais peur que ce talent ne perdît de son originalité en se produisant dans un de ces rôles auxquels Bouffé a donné son empreinte. Il faut être deux fois fort comme l'homme qui a créé un rôle pour faire oublier cet homme quand on joue le même rôle que lui.

— C'est inutile, dis-je à l'enfant. Je vous verrai jouer dans un rôle de moi.

— Dans lequel voulez-vous me voir jouer? Dites, et je l'apprendrai.

— Le rôle dans lequel je vous verrai jouer, mon cher enfant, n'est pas encore écrit.

— Alors, vous me l'écrirez?

— Oui.

— Ce qui veut dire que vous m'engagez à votre théâtre?

— Parbleu!

— Fanfare, alors!

— Maintenant, le point principal?

— Du moment que je suis engagé, il n'y a plus de point principal.

— Si fait, il y a l'article des appointements.

— Oh! nous n'aurons pas de discussion là-dessus.

— N'importe, dites votre chiffre.

— Mais j'ai tant envie d'être à votre théâtre, que je jouerais pour rien.

— Ce n'est pas assez.

— Façon de dire.

— Voyons, combien veux-tu par mois?

— Tiens, voilà déjà que vous me tutoyez, ça diminue mes prétentions de moitié.

— Dis tes prétentions.

— Si je vous demandais soixante francs par mois, ce serait-il de trop?

— Non, certes; mais nous n'ouvrons que dans six mois, et, d'ici là...

— Eh bien, on retournera en province... et puis on a des économies.

Le bonhomme frappa sur la poche de son gousset et y fit sonner trois ou quatre pièces de cinq francs.

— Diable! tu es plus riche que moi.

— En voulez-vous?

Et il tira en riant les pièces de cinq francs de sa poche, et me les offrit.

— Peste! Et moi qui voulais te donner vingt francs

pour acheter un polichinelle à la foire des Loges.

— Donnez toujours, on l'achètera en pain d'épice; ce sera une économie de 90 pour 100, et l'on donnera le reste à la mère Choquet.

— Qu'est-ce que c'est que ça, la mère Choquet?

— Une manière de grand'mère que j'ai; mais je n'ai pas encore l'honneur de vous connaître assez pour vous conter ce genre d'histoire-là. Où sont les vingt livres en question?

— Tiens.

Il les prit.

— Bon! me voilà à votre service. Vous ne pouvez plus me renvoyer qu'en me prévenant huit jours d'avance.

— Ainsi, c'est convenu, tu iras voir Hostein, et tu arrangeras l'affaire avec lui, à soixante francs la première année; ne signe que pour un an.

— Est-ce que vous voulez me diminuer à la seconde, par hasard?

— Non, mais je veux t'augmenter; ça te contrarie-t-il?

— Oh! pas au point de me faire rompre, soyez calme. Je dois donc voir M. Hostein?

— Oui, c'est lui que toutes les affaires matérielles regardent.

— Eh bien, alors...

Il fit le geste d'un homme qui écrit.

— C'est juste; va voir les singes, je vais donner la lettre à Camille. Venez, Camille.

Camille me suivit.

— Quel charmant moutard vous m'avez donné là, mon cher Camille.

— N'est-ce pas?

— Ma foi, oui; quel âge a-t-il?

— Vingt ans, je crois.

— Plaît-il?

— Dix-neuf ou vingt ans.

— Mais il ne grandira plus, alors?

— Très-peu.

— C'est miraculeux! et, s'il a du talent, comme vous dites...

— Plus que je ne vous dis.

— Je veux lui faire une réputation.

— Cela dépend de vous.

— Je ferai mon possible.

— Alors, j'ajouterai une chose qui va vous éto

— Laquelle?

— C'est que, quand vous lui aurez fait une réputation...

— Il sera ingrat. Vous ne m'étonnez pas le moins du monde, mon cher Camille.

— Eh bien, non, tout au contraire; il vous sera reconnaissant.

— Parole d'honneur?

— Parole d'honneur.

— Alors, vous avez raison, Camille, vous m'étonnez... Sous quel nom dois-je l'introduire auprès d'Hostein.

— Eugène-Auguste Colbrun.

— Eugène-Auguste Colbrun, voici votre lettre, mon cher ami.

Le lendemain, Eugène-Auguste Colbrun était engagé au Théâtre-Historique moyennant le somme de soixante francs par mois, non pas pour remplir tel ou tel emploi, mais pour jouer les rôles de fantaisie.

Le premier qu'il joua fut celui de Friquet, dans *la Reine Margot*. Le rôle était assez joli; mais la pièce avait fini à trois heures et demie du matin. Il

fallut couper un tableau tout entier, et c'était justement dans ce tableau-là que se trouvaient les meilleures scènes de son rôle.

Mais, au lieu de bouder, de crier, de récriminer, il se contenta de secouer la tête.

— Pas de chance ! dit-il.

Et ce fut tout.

Sa résignation, moitié triste, moitié comique, me toucha. J'essayai de le consoler en lui promettant mieux pour une autre fois.

— Oh ! ce n'est pas cela, dit-il.

— Comment, ce n'est pas cela ?

— Non.

— Qu'est-ce donc?

— Si votre prose, à vous, était comme celle des autres.

— Après?

— Ça ne serait rien.

— Comment, ça ne serait rien?

— Oui.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire qu'on se referait un rôle.

— Comment cela?

— Dame, en disant ce qui passerait par la tête.

— Essaye.

— Vous permettez?

— Je permets.

— Bon! me voilà votre collaborateur.

— Touche là!

— Ça me donne-t-il le droit de signer un billet pour demain?

— Non; mais je t'en signerai un.

— Attendez-moi là.

— Où vas-tu?

— Chercher une plume, de l'encre et du papier.

— Va.

Je lui signai son billet et n'entendis plus parler de lui.

Huit jours après, j'assistais, par hasard, à la représentation, et je vis, à mon grand étonnement, qu'il m'avait tenu parole, ou plutôt qu'il s'était tenu parole à lui-même.

Le drôle s'était refait un rôle, gai, spirituel, frétillant, plein de mots d'un bon et franc esprit, tout à fait dans ses moyens, et meilleur certainement que je ne le lui eusse fait moi-même.

Disons une chose en passant, c'est que je manque complétement de cette science qui fait quelquefois la réputation d'un ou d'une artiste, mais qui ruine l'art; faire un rôle pour un acteur.

Je fais une pièce pour moi; puis je fais les rôles pour la pièce; ils sont bons ou ils sont mauvais, peu m'importe, pourvu que chacun, dans sa sphère, concoure au but de l'ouvrage.

A mon avis, il n'y a pas de bons rôles dans une mauvaise pièce, et pas de mauvais rôles dans une bonne.

Après *la Reine Margot* vinrent *les Girondins.* Colbrun jouait dans ce drame, qui fit si peu d'effet à la lecture et tant d'effet à la représentation; Colbrun, dis-je, jouait le jeune sectionnaire.

Lucie, en mère Tison; Alexandre, en perruquier dénonciateur; et Colbrun, en tambour, eurent à eux trois tous les honneurs du tableau de la section.

Puis vint *Monte-Cristo,* où Colbrun joua Benedetto. Il ne paraissait que dans la seconde partie. Tous ceux qui l'ont vu se rappelleront le tableau de l'île et le tableau de la prison; c'était charmant d'esprit, de fantaisie et d'intelligence.

Après Benedetto, Colbrun joua Cicada, le gamin de Rome, le compagnon du soldat Valens et du mendiant Gorgo. Colbrun aurait vécu au siècle d'Auguste, aurait joué à la toupie sur les larges dalles de la voie Appienne ou sur les marches ébréchées de la prison Mamertine, qu'il n'aurait pas été plus Romain à Rome, l'an 3983 de la création du monde, qu'il ne l'était à Paris l'an de grâce 1848.

Après Cicada, il joua Boniface du *Chevalier d'Harmental.* Demandez à Laferrière si Colbrun l'a agacé avec le rire qui le suivait partout, devant le public comme derrière la toile, qui rentrait avec lui pour ne sortir qu'avec lui. C'était tout bonnement du talent, du plus vrai, du plus pur et du meilleur; — du comique comme il n'y a peut-être qu'un homme qui en ait à Paris, Boutin.

Puis, après Boniface, Colbrun créa le Castorin de *la Guerre des Femmes.* Vous rappelez-vous ce malheureux coureur du chevalier de Canolles, qui est toujours par monts et par vaux, que son cheval emporte incessamment de Bordeaux à Chantilly et de Chantilly à Bordeaux; qui, chaque fois qu'on le descend de cheval, marche les reins plus cambrés,

les jambes plus roides, jusqu'à ce qu'il ne marche plus du tout ; qui, dès qu'on cesse de lui parler, s'endort ; qui, dès qu'on le touche, jette un hurlement d'écorché, en criant d'une voix de plus en plus lamentable : « Touchez pas ? »

Par malheur, ce fut la dernière création de Colbrun au Théâtre-Historique ; le Théâtre-Historique ferma.

C'est à l'occasion de cette fermeture que Colbrun me prouva une telle reconnaissance, que ce fut à mon tour d'être reconnaissant à ce bon petit cœur de toutes ses délicatesses pour moi.

Un jour, je lui dis :

— Que diable pourrais-je donc faire pour toi, mon cher gamin?

— Promettez-moi une chose.

— Laquelle?

— Oh! mais promettez-la-moi.

— Je te la promets.

— Votre parole?

— Parole d'honneur.

— Eh bien, un jour... Mais bah! vous ne voudrez pas?

— Si fait.

— Un jour... Que je suis bête d'avoir l'idée de vous demander une pareille chose, à vous !

— Demande toujours.

— Non, une autre fois.

— Voyons, tout de suite.

— Un jour... Vous ne me donnerez pas un coup de pied quelque part, hein?

— Non.

— Un jour, quand je serai grand...

— Bon ! nous voilà remis aux calendes grecques.

— Allons, j'ai grandi de trois millimètres depuis cinq ans. Eh bien, un jour...

— Achève.

— Un jour, vous ferez ma biographie.

— Oui ; mais, d'abord, il faut que tu me racontes ton histoire.

— Je ne demande pas mieux.

— Est-ce triste, ou gai?

— Lamentable ! c'est-à-dire que l'histoire de Didier et d'Antony sont des récits folâtres à côté de celui que vous entendrez le jour où vous consentirez...

— Je consens tout de suite; mets-toi là et raconte.

— Vous m'en priez bien fort?

— Je t'en prie.

— Alors, tirez votre mouchoir de votre poche, et écoutez.

J'écoutai, me réservant de tirer mon mouchoir de ma poche quand le moment des larmes serait venu.

— Faut-il, demanda Colbrun, que je commence par l'histoire de mes parents ?

— Cela ne ferait pas mal.

— C'est que je ne les connais pas.

— Comment, tu ne les connais pas?

— Mon Dieu, non!

J'ai pour tout nom Colbrun. Je n'ai jamais connu
Mon père ni ma mère; on me déposa nu,
Tout enfant, sur le seuil d'une église; une femme
Pauvre et du peuple, ayant quelque pitié dans l'âme,
Me prit, fut ma nourrice et ma mère, en chrétien
M'éleva; puis mourut...

— Mais c'est du Didier tout pur que tu me dis là?

— Je crois bien! c'est moi qui ai posé pour Didier; seulement, la ressemblance s'arrête là. Il y a dans *Marion Delorme* :

En me laissant son bien,
Neuf cent livres de rente, à peu près, dont j'existe.

La mère Choquet ne m'a absolument rien laissé.

— Comment tout cela s'est-il passé ?

— Oh ! mon Dieu, de la façon la plus simple. Au moment où je suis venu au monde, ma mère m'a tout bonnement fait porter aux Enfants-Trouvés ; je suis resté là pendant treize mois sans le plus petit engagement. Au bout de treize mois, le patron de l'hôtel Meurice fait honte à ma mère de l'abandon où elle me laisse ; ma mère vient, me réclame, m'emporte, et me dépose chez la mère Choquet, — et voilà.

— Qu'est-ce que c'était que la mère Choquet, d'abord ?

— Pour moi, c'était la Providence ; pour les autres, c'était la femme d'un bonhomme de journalier, travaillant dans les serrures, et gagnant juste ce qu'il fallait pour nous nourrir.

— Mais ta mère ?

— Ma mère, nous n'en avons jamais entendu parler.

— Et où demeurait la mère Choquet ?

— Rue du Jour, à la Pointe-Saint-Eustache. — A sept ans, on m'a mis à l'école des Frères; à huit, à l'école mutuelle; à neuf, chez MM. Ruffiat et Thousery, — ceux-là m'adoraient; le résultat de cette adoration fut qu'ils ne crurent pas devoir cacher à la mère Choquet que j'étais le plus mauvais élève de la classe; en conséquence de cette déclaration, on me retira de la pension, et l'on me mit en apprentissage chez un colleur de papier. Au bout de trois mois, il fut reconnu, par le maître colleur, par le père et la mère Choquet, que le métier était trop fatigant pour mon âge. J'avais dix ans, à peu près. Je dis *à peu près*, parce que je suis comme Homère : on n'a jamais bien su mon âge.

— Mais, animal, tu m'as dit un jour que tu étais né le 20 mai 1828 ?

— Je dis cela par amour-propre; mais, quand je connais les gens comme je vous connais aujourd'hui, je leur avoue que je ne sais pas.

— Bon ! Alors, à dix ans, à peu près ?...

— On me mit chez un scupIteur sur bois. Ah ! par exemple, celui-là, c'est autre chose.

— Tu étais bien chez lui ?

—A l'exception qu'il me rouait de coups, oui, je n'étais pas mal.

— Et tu n'as pas eu l'idée de te sauver?

— J'allais m'en occuper sérieusement, quand M. Meyer, vous savez, l'ancien directeur de la Gaîté?

— Oui.

— Eh bien, il m'avait connu tout petit.

— Chez la mère Choquet ?

— Toujours. — Il apprit que mon patron me battait, et il dit à ma grand'mère : « Envoyez-le-moi, je le ferai débuter dans *le Sylphe d'or.* »

— Dans quel emploi ?

— Dans l'emploi de comparse, donc ! — Le jour de mes débuts, je jouais trois rôles : un Amour, un guerrier romain et un diable. J'avais cinq sous pour tout cela, et je dois dire que c'était payé plus que ça ne valait. Six mois après, on monta *le Massacre des Innocents.* Les dispositions que j'avais montrées, lors de mes débuts, firent que l'on me distribua l'Enfant intelligent.

— Qu'est-ce que l'Enfant intelligent?

— C'est un des personnages de la pièce.

— Parle-t-il ?

— Non, il agit.

— De quelle façon ?

— Voici. — Au moment où le guerrier lève son glaive sur lui, la mère de l'Enfant intelligent mord le guerrier au bras ; alors le guerrier lâche son glaive, l'Enfant intelligent le ramasse et le lui plonge dans le cœur.

— Très-bien !

— Ce fut dans cette pièce-là que M. Montigny m'apprit à faire ce qu'on appelle une entrée.

— Il donne de bons conseils, Montigny.

— Excellents, vous allez voir. J'entrais poursuivi par les assassins. Vous comprenez, je devais entrer effaré comme un moutard qui se sauve des sergents de ville ; pas du tout, je faisais une entrée lymphatique, les mains dans mes poches.

M. Meyer m'invita deux ou trois fois à corriger cette entrée-là ; puis, comme ça ne me faisait pas marcher plus vite :

» — Attends, lui dit M. Montigny, je vais lui montrer comme on fait une entrée. — Viens ici, petit.

» J'étais comme Joseph, plein d'innocence ; j'y allai.

» Il me prit par les épaules, me plaça derrière le

troisième portant, et se mit à cinquante centimètres de moi.

» Puis, lorsque ma réplique fut arrivée, il m'allongea un effroyable coup de botte au derrière ; je poussai un hurlement et j'entrai en scène en courant et en regardant tout effaré derrière moi.

» — Très-bien ! dit M. Meyer.

» — Tu vois, me dit M. Montigny, ce n'est pas plus difficile que cela.

» Je lui ôtai ma casquette et le remerciai.

» Je venais de recueillir mes premiers applaudissements.

» A partir de ce jour-là, on me baptisa du nom de mon rôle; je fus appelé l'Enfant intelligent.

» Grâce à cette distinction, qui me séparait des autres comparses, j'attirai l'attention de M. Monval Saint-Hilaire, directeur du Gymnase-Enfantin, qui, me reconnaissant un grand avenir, me fit figurer dans *la Nacelle*, d'Adrien Lelioux.

» Je faisais un mousse.

» Un des effets de mise en scène sur lequel on comptait le plus était un passage sous la ligne ; on exécutait le baptême du bonhomme Tropique.

» Un immense baquet plein d'eau avait, à cet effet, été préparé sur le pont du bâtiment, qui n'était autre que le plancher du théâtre.

» C'était un nommé Lacombe qui faisait le rôle du capitaine, rôle majestueux, et dans lequel il n'y avait pas le plus petit mot pour rire.

» Quant aux mousses et aux matelots, ils faisaient toutes sortes de farces.

» Une des farces qu'on me faisait, à moi, c'était de me passer un crochet dans la ceinture de ma culotte, de m'enlever à l'aide d'une poulie, et de me faire prendre une leçon de natation à la sangle sèche.

» Vous comprenez que je ne me laissais prendre que lorsque je ne pouvais plus faire autrement, attendu que l'opération ne me procurait qu'un médiocre plaisir.

» Au reste, ma fuite avait, aux répétitions, été réglée dans tous les tours et tous les détours.

» Seulement, le jour de la première représentation, comme la cérémonie du baptême avait produit beaucoup d'effet aux répétitions, j'eus l'idée d'augmenter cet effet en passant entre les jambes du capitaine.

» Cette idée m'avait été inspirée par Lacombe, qui, amateur de la vérité théâtrale, se tenait les jambes écartées, comme s'il eût eu besoin de maintenir son équilibre au milieu du roulis et du tangage.

» Il va sans dire que je négligeai de prévenir Lacombe de ce changement de mise en scène.

» Le moment venu, je me lançai à toute volée dans la nouvelle route que j'avais résolu de parcourir.

» La surprise de Lacombe fut si grande, et le choc que je lui imprimai si inattendu, qu'il piqua une tête au beau milieu du baquet.

» Je compris que je payerais la majesté du grade compromis ; aussi j'essayai de me réfugier dans les hunes.

» Mais, au changement de décor, il me fallut descendre, et Lacombe m'attendait au pied du grand mât. Il me frappa beaucoup et longtemps.

» A mes cris, M. Monval Saint-Hilaire accourut et me tira de ses mains. Lacombe avait pris son rôle de capitaine au sérieux et donnait l'ordre de m'appliquer cinquante coups de garcette.

» Pour me consoler, M. Monval Saint-Hilaire me donna, dans une comédie intitulée *le Pot de confitures*, le rôle de l'enfant qui mange les confitures.

» J'eus un tel succès dans cette nouvelle création, que M. Monval m'accorda cinq francs par mois.

» De cinq francs en cinq francs, j'étais arrivé à vingt-cinq francs; j'allais en avoir cinquante lorsque, en 1842, le Gymnase-Enfantin brûla.

» Alors, M. Monval, pour nous utiliser, nous emmena tous en Angleterre.

» Ce fut le véritable théâtre de mes succès. Je devins chef d'emploi et jouai à Saint-James et à Covent-Garden tout le répertoire de Bouffé.

» Au moment de partir, j'eus une représentation soi-disant à mon bénéfice.

» Le bénéficiaire, c'était la poche gauche de M. Monval.

» Au moment où, rappelé par les applaudissements de toute la salle, je recueillais, comme on dit, les bravos d'un public idolâtre, une boîte en carton tomba à mes pieds.

» Dans la boîte, il y avait du coton, et, au centre du coton, une montre.

» La voici.

» Lisez, si vous pouvez, ce qui est écrit sur la boite; ma modestie m'empêche de vous y aider.

— Il y a : 20 *novembre* 1843, *hommage au talent! A Colbrun, les Français résidant à Londres!*

— Eh bien, le premier jour que je l'eus, je laissai tomber la montre.

» Le second jour, je la mis au mont-de-piété.

» Le troisième jour, je perdis la reconnaissance.

» Elle resta juste au mont-de-piété le même temps que j'étais resté aux Enfants-Trouvés, treize mois.

» Je revins à Paris, et j'entrai chez M. Comte.

» J'avais enfin atteint le but de mon ambition. Je venais de signer un engagement d'un an à soixante francs par mois, quand le préfet défendit à M. Comte d'engager des enfants au-dessous de seize ans.

» Comme je n'avais que quinze ans et neuf mois, — j'avais eu la bêtise de déclarer que j'étais né le 20 mai 1828, — comme je n'avais que quinze ans et neuf mois, je dus quitter le théâtre du passage Choiseul, et aller chercher fortune en province.

» J'y allais bon train; il y avait des soirées qui me rapportaient deux cents francs, lorsque j'eus l'im-

prudence, le 20 mai 1844, d'atteindre ma seizième année.

» M. Comte m'attendait à mon anniversaire. Il me réclama vingt-quatre heures après l'acomplissement de mes seize ans ; force me fut de revenir faire neuf mois chez lui, à mon grand regret, et surtout à celui de la mère Choquet, à qui j'envoyais plus des trois quarts de ce que je gagnais, et qui disait à tout le monde que j'étais en représentation *en Cocagne.*

» Je la soupçonne d'avoir toujours confondu la Cocagne avec l'Espagne.

» Mon année finie, je demandai une augmentation à M. Comte, qui m'offrit de me diminuer.

» Comme nous ne pouvions rien arrêter sur ces bases-là, je retournai en province.

» Huit jours avant que je vous fusse présenté, j'étais arrivé à Paris.

» Il me semble que, comme j'approche de la fin, je puis lâcher le subjonctif, hein ?

— Lâche.

— Camille me conduisit à Saint-Germain, me présenta à vous, je vous plus, et vous m'engageâtes... Vous savez le reste.

*
* *

On a vu la liste des rôles que joua Colbrun au Théâtre-Historique.

Le Théâtre-Historique fermé, il entra à la Gaîté, où il débuta dans le vicomte Hercule de Montbazon, de *Paillasse*.

Le lendemain de la première représentation, on s'aperçut que son rôle faisait longueur, et l'on en coupa les trois quarts.

Puis il joua le Champenois, dans *le Naufrage de la Méduse*, reprit le rôle de Pistol, dans *Kean*, et passa à la Porte-Saint-Martin.

Son rôle de début fut Pervenche, dans *la Poissarde*.

Puis il créa frère Linotte, des *Nuits de la Seine;* puis Colibri, de *la Faridondaine*.

Enfin, dans *les Sept Merveilles du monde*, il joua le phare de Saint-Cloud et l'Amour.

On se rappelle que c'est par l'Amour qu'il débuta dans *le Sylphe d'or*, il y a quinze ans.

A la première représentation, il avait créé, avec un immense succès, le rôle d'un hanneton.

Mais les hannetons furent coupés, probablement à la demande de Romieu, et le hanneton Colbrun fut compris dans la mesure générale.

Le père Choquet est mort du choléra en 1849, à l'âge de soixante et dix ans.

La mère Choquet est morte de vieillesse en 1853, à l'âge de soixante et douze ans.

Resté seul, Colbrun se maria.

Marié depuis six mois, Colbrun se désespère de ne voir poindre aucune postérité.

Mieux que personne, je puis, moi qui lui ai confié quatre ou cinq rôles, apprécier les qualités de Colbrun. Les principales sont une aisance parfaite en scène. Colbrun ne gêne jamais personne, et n'est jamais gêné par qui que ce soit.

Une conception extrêmement rapide de tous les moyens mécaniques qui peuvent venir en aide à l'exécution intellectuelle.

Une justesse de composition dans son rôle qui dispense l'auteur de lui donner aucun avis.

Un comique toujours joyeux, toujours mordant, toujours communicatif, et, chose inappréciable, toujours distingué.

Un esprit qui s'élève à la hauteur de l'œuvre, de telle façon que, si, par caprice, par fantaisie, par humour, il ajoute quelque chose à son rôle, l'auteur est toujours forcé d'applaudir à ce qu'il a ajouté.

Quand, dans une pièce, le hasard fait qu'il a une scène avec Boutin, on peut les laisser tranquillement répéter leur scène au foyer et s'occuper des autres; quand ils l'auront mise *au point*, comme on dit en termes de statuaire, ils reparaîtront tous les deux, et ce sera un grand hasard si leur scène n'est point, sinon la meilleure, du moins l'une des meilleures de la pièce.

Puis, à côté de tout cela, Colbrun est, je le répète, non-seulement un charmant talent, mais encore, ce qui ne gâte rien, un excellent cœur !

CAS DE CONSCIENCE

J'avais quitté la France le 11 décembre 1851, dans l'intention d'habiter Bruxelles.

A peine arrivé à l'hôtel de l'Europe, je tirai mon grand papier bleu de ma malle, — depuis vingt ans, j'écris sur le même papier, — je tirai mes plumes de leur boîte, je les emmanchai dans leurs entes, et je me dis :

— Faisons un roman.

Quand on est un véritable romancier, voyez-vous, il est aussi facile de faire un roman ou même des romans, qu'à un pommier de faire des pommes.

Voici comment cela s'exécute :

On prépare, comme je l'avais fait, papier, plume et encre. On s'assied, le plus commodément possible,

à une table pas trop haute, pas trop basse. On réfléchit une demi-heure, on écrit le titre; après le titre : *Chapitre premier;* on met trente-cinq lignes à la page, cinquante lettres à la ligne, — pendant deux cents pages, si l'on veut un roman en deux volumes, — pendant quatre cents pages, si l'on veut un roman en quatre volumes, — pendant huit cents pages, si l'on veut un roman en huit volumes, et ainsi de suite.

Et, au bout de dix, de vingt ou de quarante jours, en supposant qu'on écrive vingt pages entre le matin et le soir, ce qui fait sept cents lignes ou trente-huit mille cinq cents lettres par jour, le roman est fait.

C'est ainsi que je procède, disent la plupart des critiques qui ont la bonté de s'occuper de moi.

Seulement, ces messieurs n'oublient qu'une chose.

C'est qu'avant d'apprêter l'encre, la plume et le papier qui doivent servir à la confection matérielle d'un nouveau roman, c'est qu'avant d'approcher un fauteuil de ma table, c'est qu'avant de laisser tomber ma tête dans mes mains, c'est qu'avant, enfin, d'écrire le titre et ces deux mots si simples : *Chapitre*

premier, j'ai parfois pensé six mois, un an, dix ans à ce que je vais écrire.

De là vient la limpidité de mon intrigue, la simplicité de mes moyens, le naturel de mes dénoûments.

En général, je ne commence un livre que lorsqu'il est fini.

Le jour où on laissera jouer au Théâtre-Français, ou à l'Odéon, ou ailleurs, une pièce de moi, et où j'en rendrai compte, je dirai comment je procède à l'endroit du théâtre, et je vous ferai assister, chers lecteurs, à la fabrication de cette toile d'araignée ou de cette toile d'amiante qu'on appelle une pièce de théâtre.

Quel était le titre que je venais d'écrire?

La Comtesse de Charny.

Ce titre écrit, je me levai pour aller prendre, toujours dans ma malle, mon *Histoire de la Révolution française*, par Michelet.

C'est que Michelet, c'est mon homme à moi, mon historien à moi. On n'a pas encore pensé à me le donner comme collaborateur; eh bien, si on ne me le donne pas, je déclare, moi, que je le prends.

J'avais oublié mon *Histoire de la Révolution française*.

— Bon! me dis-je, heureusement que la Belgique est une grande bibliothèque.

Et je pris mon chapeau, et je m'en allai chez Meline, et je m'en allai chez Rozez, et je m'en allai chez Tarride.

Des Thiers et des Mignet partout.

Pas de Michelet.

Je ne sais rien faire sans Michelet, quand Michelet a écrit quelque chose sur le sujet que je traite.

C'est un homme qui a tant de cœur, qu'il a inventé d'en mettre jusque dans l'histoire.

Lisez les pages sur la fédération de 1789, et tâchez de lire un autre historien après.

Donc, pas de Michelet, pas de *Comtesse de Charny;* pas de *Comtesse de Charny*, pas de travail.

Si je ne devenais que bête quand je ne travaille pas, ce ne serait rien; mais je me sens tout près de devenir fou.

J'avais bien en tête la première idée d'un roman dans le genre, — pardon, cher George Sand, — d'un roman dans le genre de ceux de l'auteur de

Claudie et de *la Mare au Diable*; mais il était bien loin d'être fini; ce qui veut dire qu'il n'était pas près d'être commencé.

Dans ce moment, et comme j'écrivais à Paris qu'on m'envoyât mon Michelet poste pour poste, un de mes amis entra : Paul Bouquié, dont vous m'avez déjà entendu parler plus d'une fois.

Il avait appris mon arrivée, et venait m'offrir trois choses :

Sa bourse, sa maison, sa voiture.

Je vous réponds que, si j'eusse eu besoin de ces trois choses-là, chers lecteurs, je ne me fusse pas gêné, je les eusse prises et j'eusse fait plaisir à Paul Bouquié. Je le remerciai donc.

Après un voyage fait ensemble dans le pays des souvenirs, je m'aperçus qu'il tenait à la main un petit volume d'une centaine de pages.

Je le lui tirai machinalement des doigts. Je l'ouvris distraitement, et je lus en titre :

LE CONSCRIT,

PAR

HENRY CONSCIENCE.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Henry Conscience? lui demandai-je.

— C'est le premier de nos romanciers flamands.

— Il y en a donc un second? lui demandai-je en riant.

— Ah! les voilà bien, ces Français, me dit-il, et je les reconnais là, se figurant que la plante LITTÉRATURE ne pousse qu'en France, parce que tous les peuples ont la bêtise de parler leur langue, et qu'ils ont la paresse de ne parler la langue d'aucun peuple.

— Ne voulez-vous pas que nous apprenions le flamand?

— Pourquoi pas?

— Mais parce qu'il me semble que vous n'êtes que deux millions de Flamands, n'est-ce pas?

— A peu près.

— Et qu'il me paraît beaucoup plus court à trente-six millions de Français de faire apprendre le français à deux millions de Flamands, qu'à deux millions de Flamands de faire apprendre le flamand à trente-six millions de Français.

— Eh! mon Dieu, votre proposition est déjà

adoptée, ou à peu près; sur deux millions de Flamands, il y en a bien près d'un million qui parle le français, — tandis que, sur trente-six millions de Français, il n'y en a pas cinq cents qui parlent le flamand.

— Voyons, en supposant que je sache le flamand, à quoi cela me servirait-il?

— Cela vous servirait d'abord à lire Henry Conscience dans l'original.

— Est-ce la peine de l'apprendre pour cela? lui demandai-je en riant.

— Dame, — lisez la traduction de la petite nouvelle que vous avez entre les mains, qui est une des moins importantes de Conscience.

— Laissez-la-moi, — je la lirai.

— Gardez-la.

Et Bouquié me laissa la nouvelle.

Bouquié parti, j'ouvris le livre et je lus.

Dès les premières lignes, je reconnus dans l'auteur flamand trois qualités qui me parurent supérieures :

Une grande simplicité de style ;

Une grande puissance descriptive des localités champêtres;

Une grande perception des poésies de la nature.

Avec ces trois qualités, on arrive à l'intérêt par des moyens d'une incroyable simplicité. *Le Conscrit* en était une preuve éclatante.

J'ai remarqué une chose qui vient admirablement en aide au système de Gall.

C'est que, lorsque j'ai un ouvrage dramatique à faire, je n'ai, pour adoucir les fatigues de l'invention et corroborer les puissances de la composition, qu'à ouvrir au hasard un *Shakspeare* ou un *Schiller,* et à lire sans choix le drame sur lequel je suis tombé. Cette lecture éveille en moi les organes de la constructivité; et, comme des ouvriers diligents qui prennent intérêt à la réussite de la fabrique, ces organes se mettent à travailler, tout seuls, et même en l'absence du maître.

Eh bien, ce que les drames font pour les drames, la nouvelle de Conscience le fit pour mon roman commencé.

Seulement, deux chapitres de la nouvelle de Conscience s'encadrèrent d'eux-mêmes dans ma composition, de manière qu'il me fut à peu près impossible de les en faire sortir.

Cela m'inquiéta d'abord. J'employai tous les moyens qui se présentèrent à mon esprit pour chasser les deux intrus de mon œuvre.

Mais, bah ! ils y étaient établis carrément, comme chez eux, assis les coudes sur les chapitres voisins, comme Méphistophélès sur le fauteuil de Faust.

Quand je les priais de sortir, ils me montraient les dents ; quand je menaçais de les chasser, ils me riaient au nez.

Puis il faut que j'avoue une chose, ces deux chapitres étaient si charmants, qu'en faisant semblant d'être bien en colère contre mes hôtes, je n'étais point fâché que mes hôtes me forçassent la main pour rester chez moi.

Je trouvai un terme moyen.

J'écrivis à Henry Conscience ce qui m'arrivait. Je lui demandai de me faire cadeau de ces deux chapitres; je m'engageai à adopter les enfants de sa plume comme s'ils étaient les miens, et, tout en leur laissant leur air de famille, à les habiller à la française.

Conscience me répondit une lettre charmante. A l'entendre, je lui faisais bien de l'honneur en le vo-

lant. Au reste, pour mettre ma susceptibilité à couvert, il me faisait don plein et entier des deux chapitres.

Je ne savais comment remercier mon confrère flamand de sa générosité et de sa bonne grâce.

Je ne trouvai pas d'autre moyen que de baptiser mon livre tout entier de son nom; il avait bien, en effet, le droit d'en être le parrain.

Voilà comment fut fait le premier roman que je composai en Belgique.

Voilà pourquoi il est intitulé *Conscience l'innocent.*

S'il a pu rappeler de loin ou de près le drame de *Claudie* ou la nouvelle de *la Mare au Diable, Conscience l'innocent* est parfaitement satisfait !

UN POÈTE ANACRÉONTIQUE

Un poëte est mort dernièrement, de la vraie famille des poëtes, un frère de Millevoye et d'André Chénier, un doux reflet d'Anacréon, de Tibulle et d'Horace.

On le nommait Denne-Baron.

Beaucoup de mes lecteurs répondront peut-être qu'ils ne le connaissent pas.

C'est possible. Denne-Baron était vieux; il avait soixante et quatorze ans.

Il avait vu changer le goût du public, sans avoir l'orgueil de se dire qu'il était un de ces hommes qui ne sont point soumis aux influences frivoles et superficielles de la mode ; puis, chose rare chez un poëte, Denne-Baron était modeste, plus que mo-

deste, timide; nous donnerons tout à l'heure la preuve de cette modestie et de cette timidité.

Je l'avais vu quelquefois dans ma jeunesse au café des Variétés, à l'époque où le café des Variétés était le rendez-vous de notre pléiade inconnue. C'était alors un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, avec une figure douce, sereine, placide, de beaux yeux bleus, du plus pur azur, avec de longs cheveux blonds, bouclés et légèrement couverts de poudre, encadrant son visage; quelque chose, dans l'ensemble, de Benjamin Constant et d'Alfred de Vigny.

Puis, un jour, le travail, cet ange sévère avec lequel je lutte depuis vingt-cinq ans, me prit corps à corps, m'entraîna dans la solitude du cabinet, et je perdis de vue Denne-Baron, travailleur lui-même, solitaire et rêveur.

Je le perdis de vue, mais je ne l'oubliai point.

Quand je fus, dans mes *Mémoires*, à cette heureuse époque de la vie où l'on voit tout en beau, où l'espérance, comme dit Lamartine, n'a point encore replié ses ailes d'azur, je me rappelai, entre Théaulon et Nodier, cette douce et mélancolique figure

de poëte, presque passée dans mon souvenir à l'état de songe, et j'écrivis :

« Il y avait au milieu de tout cela un poëte charmant, un poëte dont tout le monde aujourd'hui peut-être a oublié le nom, excepté moi, qui ai juré de me souvenir.

» Nous publiâmes, de lui, Adolphe et moi, une pièce de vers intitulée *Zéphyre*, inspirée, à ce que je crois, par le tableau de Prudhon.

« La voici; dites si vous avez jamais rien vu de plus suave (1) :

» Il est un demi-dieu, charmant, léger, volage,
Il devance l'aurore et, d'ombrage en ombrage,
Il fuit devant le char du jour.
Sur son dos éclatant où frémissent deux ailes,
S'il portait un carquois et des flèches cruelles,
Vous le prendriez pour l'Amour.

» C'est lui qu'on voit le soir, quand les heures voilées
Entr'ouvrent du couchant les portes étoilées,
Glisser dans l'air à petit bruit;
C'est lui qui donne encore une voix aux naïades,
Des soupirs à Syrinx, des concerts aux dryades,
Et leurs frais parfums à la nuit.

(1) Depuis l'époque où nous publiâmes cette pièce, le poëte y a ajouté plusieurs strophes.

» Zéphyre est son doux nom; sa légère origine,
Pure comme l'éther, trompa l'œil de Lucine,
Et n'eut pour témoin que les airs.
D'un souffle du printemps, d'un soupir de l'Aurore,
Dans son limpide azur le ciel le vit éclore
Comme un alcyon sur les mers.

» Ce n'est pas un enfant, mais il sort de l'enfance,
Entre deux myrtes verts tantôt il se balance;
Tantôt il joue au bord des eaux,
Ou glisse sur un lac, ou promène sur l'onde
Les filets d'Arachné, la feuille vagabonde
Et le nid léger des oiseaux.

» Souvent sur les hauteurs du Cynthe ou d'Érymanthe,
Sous les abris voûtés d'une source écumante
Il lutine Diane au bain,
Et, quand aux bras de Mars Vénus dort affaiblie,
Sur leur couche effeuillant un rosier d'Idalie,
Il les cache aux yeux de Vulcain.

» Parfois aux antres creux, palais bizarre et sombre,
De la sauvage Écho, du sommeil et de l'ombre,
Du Lion il fuit les ardeurs;
Parfois dans un vieux chêne, aux forêts de Cybèle,
Dans le calme des nuits il berce Philomèle,
Son nid, son chant et ses douleurs.

» Puisses-tu, beau Zéphyre, auprès de ton poëte,
Pour seul prix de mes vers, au fond de ma retraite,
Caresser un jour mes vieux ans;
Et, si le sort le veut, puisse un jour ton haleine,
Sur les bords fortunés de mon petit domaine,
Bercer mes épis jaunissants! »

Hélas ! si modeste que fût le souhait du poëte, il n'a pas été exaucé. Denne-Baron est mort comme meurent les poëtes, sans domaine et sans épis jaunissants.

Mais, quelque temps avant de fermer pour toujours son œil rêveur, il eut une joie, le pauvre poëte, dont les cheveux blonds étaient devenus des cheveux blancs ; il vit qu'un autre poëte, qu'il avait à peine connu, ne l'avait point oublié. Il vit repasser sous ses yeux des vers de sa jeunesse, frais de rosée, comme s'ils étaient nés de la veille et qu'une seule aurore eût passé sur eux. Alors il releva la tête, reprit quelque confiance et eut l'idée de m'écrire pour me remercier et me confier sa position.

Voici sa lettre. *Il n'a point osé me l'envoyer ;* je vous disais bien qu'il était modeste et timide, pauvre grand homme, et que je vous donnerais une preuve de sa modestie et de sa timidité.

« Mon cher monsieur Dumas,

» J'ai mille remercîments à vous faire de ce que vous avez bien voulu

Me sauver de l'oubli, pire encor que la foudre !

» Oui, j'ai caressé ces belles Circés, ces divines enchanteresses qu'on appelle les Muses ; ces sœurs astucieuses m'ont souri, reçu dans leurs bras même, quand la Jeunesse et la Fortune voltigeaient sur ma tête ; la Fortune surtout, dont l'éclat leur est si agréable, — *amœnum*, pour me servir d'un mot charmant de leur mélodieux idiome ; mais, dès qu'elles m'ont vu nu, elles m'ont sinon dédaigné, du moins abandonné.

» Mon cher monsieur Dumas, je prends la liberté d'abuser de vos précieux instants en vous adressant cette petite pièce de vers intitulée *le Coquillage*. Les deux acteurs de cette idylle sont *lui* et *moi*. J'y ai fait la peinture de sa félicité non interrompue en comparaison de celle trop vraie de mes malheurs. Porter envie au bonheur d'un coquillage est un sort bien triste. Lisez-le, mon cher monsieur, à vos moments perdus, soit qu'il flotte à l'aventure entre les ondes, soit qu'il luise, pâle et doux, au cou d'une madone.



LE COQUILLAGE

IDYLLE MARITIME.

» Dis, d'où viens-tu, beau coquillage !
Grotte d'émail ! palais vermeil
D'un être qui fit de l'orage
Sa grande joie en son sommeil,
Qui, des nuits humant la tempête,
A chaque éclair sortait la tête,
Croyant que c'était le soleil ?

» Viens-tu de ces mers de l'Aurore,
Où son regard, comme des fleurs,
Peint les coquilles et les dore
Et les polit avec ses pleurs ?
Ou viens-tu de ces bleus abîmes
Dont les vagues aux hautes cimes
Du soleil roulent les ardeurs ?

» Peut-être as-tu vu les sirènes,
Filles blondes d'Achéloüs ;
Ou brui sous les pieds des reines,
Aux bains rocheux d'Alcinoüs ;
Ou décoré la grotte humide
D'une amoureuse néréide
Dont le flot baisait les pieds nus.

» Peut-être, rose broderie,
Des bords où, plus vils que le plomb,
Les blocs d'or què l'onde charrie
Gênent le soc en son sillon,
Des grands fleuves quittant la bouche,
Aux lieux où le soleil se couche,
Suivis-tu les mâts de Colomb ?

» Dis, d'où viens-tu, frais ermitage
D'un être vivant qui n'est plus?...
Est-ce la question d'un sage,
O poëte aux mots superflus?
D'où vient le palmier ou la fraise?
Le crabe oblique en sa falaise?
Les hommes, d'où sont-ils venus?

» D'où vient l'imperceptible arène,
Avec ses angles radieux?
D'où vient le Caucase et sa chaîne?
D'où viennent les globes des cieux?
D'où sort l'atome, corps palpable,
Et la pensée insaisissable?
D'où sort la vie? où sont les dieux?

» De cela sais-tu quelque chose,
Luisant jouet des flots amers?
Sais-tu pourquoi brille si rose
Ton toit qu'ont vernissé les mers?
Pourquoi s'est roulée en volute
Ta maison qui navigue et lutte
Contre les écueils aux flancs verts?

» Pourquoi dans son beau lit de nacre
Ton hôte eut de si douces nuits,
Lorsque le sort de sa dent âcre
Rongeait le dais de mon pourpris?
Tu n'en sais rien... Sais-je moi-même
Quel jour me prendra la Mort blême?
Quelle voix m'a dit : « Nais et vis? »

» Oh! qu'à ton sort je porte envie!
Sur les grèves, au fond des mers,
Combien ont frappé ton ouïe

De bruits sublimes et divers?
Combien d'ineffables spectacles,
De trésors, d'étranges miracles,
Dus-tu voir aux gouffres amers?

» Là, de bleus parvis de turquoises,
Là, d'un volcan le soupirail;
Là, des monts de nacre que boise
Un taillis de rouge corail;
Plus loin, aussi vieux que la terre,
Un énorme poisson de pierre,
Faisant briller ses yeux d'émail.

» Là-bas, du cœur en feu du globe,
Lancé par l'esprit infernal,
A demi flot, surgit un lobe
De roc, de soufre et de métal,
D'où tonnent cent mille fusées,
Où, sur les laves embrasées,
La nuit, Belzébuth donne bal.

» Là gît couché, bloc de rocailles,
Un général Carthaginois,
De qui les longs brassards d'écailles
Aux poissons causent des effrois;
Là, changée en roc sous les lames,
Gît la nef aux cinq rangs de rames;
Là, la jonque d'or d'un Chinois.

» Là-bas, de tous ses charmes brille,
Restée en sa fraîche saison,
Svelte, une toute jeune fille
Du temps d'Europe ou de Didon.
Roche d'albâtre jusqu'aux hanches,
Sur un beau lit de perles blanches,
Elle dort d'un sommeil sans nom.

» Coquillage, du Sud à l'Ourse,
Porté sur la crête des flots,
Tu rattrapes loin dans leur course
Bricks, sloops, régates et canots;
Sans mâts, sans boussole et sans voiles,
Tu changes de cieux et d'étoiles,
L'algue est ta couche au fond des eaux.

» Qu'il éclaire, qu'il vente ou tonne,
Lorsque le noir écueil n'en peut,
Dansant au bruit qui t'environne,
Tu flottes, tu vas où Dieu veut;
Tu t'ébats le soir dans la brume,
Tu te réjouis dans l'écume,
Et, moi, je suis triste s'il pleut.

» Quoi ! de la trombe tournoyante
Qui broie une escadre en son sein,
Ta maison sort plus chatoyante
Que si ton flot était serein;
La tempête polit la tienne,
La tempête emporte la mienne,
Et me jette sur le chemin.

» Ta vie était un doux voyage,
La mienne était liée au seuil.
Ma chaîne est scellée au rivage;
J'y vis, assis sur mon cercueil;
En vain vers la belle Ausonie,
Vers ses golfes pleins d'harmonie,
Je tends les bras, je lève l'œil !

» Sur ce bord frappé du tonnerre,
D'où je soupire après les flots,
Le mousse craint de prendre terre,

Et passe en sifflant sur les eaux;
Il lui faut les bords où l'on chante,
Une île verte qui l'enchante,
Une baie où soit le repos.

» Jamais berger pour une Annette,
En ramenant ses blancs agneaux,
Dans ces lieux n'enfla sa musette;
Il sait bien qu'ils n'ont pas d'échos.
Là, pas un siége de fougère,
Pas une fleur pour la bergère,
Pas une herbe pour les troupeaux.

» Tout veiné d'or — c'est être un marbre
Tombé d'un fronton ruiné.
Vermeil de fruits — c'est être un arbre,
Sur son sol par les pieds miné;
Mieux vaut être un duvet qui tombe,
Un nom inscrit sur une tombe,
L'enfant conçu qui n'est pas né!

» Dauphin, que ne puis-je à la nage
Longer les harems d'un vizir!
L'Ionie et sa molle plage,
Sunium, aimé du zéphyr;
Aux mers d'Hellé me jouer d'aise,
M'ébattre aux bains moussus d'Éphèse,
Voir Athènes et puis mourir.

» Frégate, ou caïque, ou galère,
Au nom du ciel, emporte-moi
Vers l'un des grands lieux de la terre,
Qui met le poëte en émoi;
Où Saint-Pierre gonfle son dôme,
Où brûle et fume encore Sodome,
Où Sion fait jaillir la foi!

» Mais nul ne cingle vers ma grève,
Adieu harems, eunuques noirs.
Hélas! je n'aurai vu qu'en rêve
L'Asie et ses splendides soirs;
Adieu tout! soyeuses gondoles,
Chants d'Arioste, barcarolles;
Adieu Naple aux flottants boudoirs.

» O Liban, candide montagne,
Cèdres de Dieu, tentes des saints,
Ombreux géants, sur la campagne
Ouvrant vos verdoyantes mains;
Jourdain, qui chantes ou murmures
Jéhovah dans ton cours, eaux pures,
N'ai-je ouï que vos noms divins?

» Mais, quant à toi, beau coquillage,
Toujours par voie et par chemin,
Tu te mets en pèlerinage,
Hantant chapelle et chapelain,
Et pars, selon ton beau caprice,
Pour Compostelle et la Galice,
Sur l'épaule d'un pèlerin.

» Jusqu'à ce qu'au Jourdain bénie,
Relique si douce à baiser,
A cent grosses perles unies,
Collier que juif ne peut priser,
Ou dans Madrid ou dans Lisbonne,
Au col de lis d'une madone,
Lasse, tu viennes reposer.

» Maintenant que nous avons causé en vers, mon coquillage et moi — ce pauvre coquillage que je

vous envoie, — laissez-moi vous dire ce qu'il vous dirait en prose, s'il pouvait parler. Supposez, cher monsieur Dumas, que c'est moi qu'il désigne.

» Brisé par le sort... »

Ici, chers lecteurs, la lettre devient trop intime, et j'en saute deux paragraphes.

Puis je reprends au dernier :

« Si j'osais vous demander dix minutes de rendez-vous à vos heures accoutumées, j'aurais du moins l'honneur et le plaisir de vous voir, moi qui demeure si loin du cœur de la ville éternelle.

» Je vous salue d'âme et de reconnaissance.

» Votre affectionné et dévoué,

» DENNE-BARON.

» Rue Monsieur-le-Prince, 63, quartier de l'Odéon.

» Paris, ce 27 avril 1854. »

Eh bien, cette lettre écrite, comprenez-vous cela, chers lecteurs, — ce grand poëte, cet excellent homme n'a pas osé me l'envoyer.

Il est mort le 5 juin dernier, disant :

— Vous porterez cette lettre à Dumas.

Et, en m'apprenant la mort de son père, hier, le fils me l'a apportée.

*
* *

Essayer d'écrire la vie de Denne-Baron, ce serait raconter l'histoire d'une de ces sources d'eau pure qui sortent des flancs d'un rocher, et qui vont, à travers les prés, les champs, les bois et les fleurs, se perdre dans un fleuve.

Les tempêtes qui passent n'ont d'autre influence que de secouer sur son cours les feuilles des arbres qui l'environnent; les nuages qui chargent les airs n'ont d'autre résultat que d'assombrir ses eaux, parce que ses eaux réfléchissent le ciel.

La tempête passée, les nuages évanouis, on s'aperçoit que le ruisseau, miroir mobile, s'est attristé de la tristesse du temps, mais est resté pur.

Denne-Baron, en effet, ne se mêla à aucune de nos tourmentes politiques. Riche, beau, plein de talent à vingt-trois ans — à vingt-trois ans, il avait hérité de trente mille livres de rente de son père — il montait et descendait, en habit bleu-barbeau et l'épée au côté, les escaliers des Tuileries, avec ces

artistes que réunissait autour de lui le nouvel empereur : Talma, Luce de Lancival, Arnault, toute la pléiade impériale, enfin.

Napoléon tomba.

Un seul souvenir reste important pour Denne-Baron dans cette chute, qu'il regretta en poëte, comme on regrette un grand chêne qui tombe, une haute tour qui croule.

Denne-Baron était capitaine de la garde nationale dans la onzième légion.

La veille de la prise de la ville de Paris, on lui confia le poste de la barrière d'Enfer.

Il rassembla ses hommes et leur fit un discours à la fois ferme et simple.

— Mes amis, leur dit-il, on ne sait pas encore de quel côté l'ennemi va attaquer Paris; s'il l'attaque de notre côté, je compte me faire tuer en défendant le poste qui m'est confié ; que ceux qui sont dans la même disposition d'esprit que moi, viennent avec moi, que les autres restent chez eux !

Tous suivirent Denne-Baron. L'ennemi attaqua Paris du côté opposé; le canon gronda toute la journée du lendemain, et ce fut le maréchal Moncey

qui, vers le soir, prenant Denne-Baron entre ses bras, lui annonça que Paris était rendu.

Denne-Baron resta capitaine de la garde nationale jusqu'en 1815.

Le soir de la fuite de Lavalette, il commandait le poste du pont Neuf.

Un officier d'ordonnance arrive au grand galop, s'arrête devant le corps de garde, demande le capitaine.

Le capitaine sort.

— Monsieur, dit l'officier d'ordonnance, M. de Lavalette, qui devait être exécuté demain, vient de s'enfuir de la Conciergerie. Voilà son signalement. Vous arrêterez et vous fouillerez toutes les voitures qui passeront sur le pont Neuf.

Et l'officier d'ordonnance part au galop pour porter le même ordre à un autre poste.

— Qu'y a-t-il, capitaine? demandent les gardes nationaux en se pressant autour de Denne-Baron, et quel est l'ordre que vient de vous donner cet officier?

— L'ordre de laisser circuler librement toutes les voitures, et défense de regarder dans aucune d'elles.

Ce qui fut ponctuellement exécuté, du moins sur le point où commandait Denne-Baron.

On comprend que cette façon d'interpréter les ordres du gouvernement devait nuire à l'avancement militaire du poëte ; aussi fut-il cassé de son grade de capitaine.

Cette déchéance, au reste, fut sa seule punition.

Nous avons dit que Denne-Baron était riche.

Cette opulence d'un poëte irritait la destinée ; elle résolut de faire cesser cette anomalie.

Denne-Baron, qui habitait place Saint-Sulpice, n°6, eut l'idée d'aller habiter *une maison de campagne* que lui avait laissée son père, au bout de la rue Hauteville, à l'endroit où est située aujourd'hui la rue Lafayette.

Il mit les ouvriers dans cette maison.

De là un procès, deux procès, trois procès.

Denne-Baron n'a jamais bien pu expliquer la cause de ces procès, ne l'ayant jamais bien comprise. Seulement, ces procès furent le grand trouble de sa vie.

Au lieu de passer son temps à aller étudier à la bibliothèque Sainte-Geneviève ou à se promener à

la Glacière en faisant des vers, il lui fallait aller consulter ses avocats, faire des visites à ses juges, descendre vers le Paris boueux au lieu de monter vers la plaine verdoyante ; au lieu de lire et de relire ses *Racines grecques*, son Homère, son Virgile, son Horace, son saint Augustin, son saint Jérôme, il lui fallait étudier le Code, qu'en sa qualité de puriste, il trouvait, relativement, bien mal écrit.

Il avait un chien caniche noir qui répondait au nom classique d'Azor.

Azor était le compagnon habituel de Denne-Baron.

Seulement, peu à peu, Azor avait vu détourner le cours de ses promenades; il suivait son maître dans les rues tortueuses de la Cité, dans la froide salle des Pas-Perdus, dans les nauséabondes études des huissiers.

Cela déplaisait encore plus à Azor, qui n'avait aucun intérêt direct à ces courses, qu'à son maître Denne-Baron.

De temps en temps, seulement, il restait une heure au poëte, et le poëte s'envolait comme un oiseau du côté des boulevards neufs, battant de l'aile et chantant.

C'étaient non-seulement les heures de joie du poëte, mais encore celles du pauvre Azor.

Aussi, peu à peu, voici ce qui arriva :

Azor, ne reconnaissant aucunement l'utilité de sa présence au palais de justice, suivait son maître jusqu'au moment où il lui voyait descendre la rue du Petit-Lion ou celle des Canettes.

Là, il secouait la tête, s'asseyait un instant sur son derrière, pour voir si son maître renoncerait à sa fatale résolution, et, voyant qu'il y persistait, la tête basse, la queue entre les jambes, il revenait à la maison.

Si, au contraire, son maître montait vers le Luxembourg, il s'élançait devant lui tout joyeux, sautant, aboyant, gambadant, courant après les pierres que lui jetaient les enfants, et les rapportant à son maître.

Un jour, Denne-Baron rentra bien content. Il venait de perdre son dernier procès.

Il était complétement ruiné.

Il ne lui restait qu'une rente de cinq cents francs, viagère et insaisissable.

Il quitta son charmant logement de la place Saint-

Sulpice, qui avait vu tant d'années calmes et heureuses, et alla demeurer rue de la Bienfaisance.

Devinez qui l'abandonna? — Ses amis? — Non, ce serait banal. — Son chien!

M. Azor avait ses habitudes, ses amours peut-être place Saint-Sulpice; il y resta, élisant domicile chez le portier, — suisse de Charles X.

Cependant, il n'avait point abandonné tout à fait son maître. De temps en temps, il venait lui faire une petite visite. Puis il ne vint plus.

Denne-Baron avait si bonne opinion des hommes et des animaux, qu'il pensa que, du moment où Azor ne venait plus, c'est qu'Azor était trépassé.

Il se détourna un jour de sa route pour passer devant son ancienne maison.

Azor était assis sur le seuil de la porte; clignant les yeux au soleil.

Denne-Baron revint sur ses pas : il venait de perdre une illusion.

Le monde allait de mal en pis. Les chiens devenaient ingrats!

Puis aussi, disons-le, ce que nous qualifions légèrement d'ingratitude n'était peut-être qu'une

vieille rancune déguisée. Un jour, le poëte avait renié Azor.

On était venu le chercher pour faire une visite à Virginie, cette belle et dévouée créature qui était la maîtresse du duc de Berry.

A la porte, Denne-Baron s'aperçut qu'Azor, que nul cependant n'avait convié à cette visite, avait suivi sa voiture. — Il pleuvait. Azor était littéralement couvert de boue, et justifiait le fameux proverbe : *Il fait un temps à ne pas mettre un chien à la porte.*

Mais Azor était à la porte, et, qui pis est, à la porte de la belle Virginie.

Denne-Baron ne vit qu'un parti à prendre. — Il convia Azor à monter dans le fiacre. Azor, qui avait pleine confiance en son maître, et qui ne se doutait pas que son geste amical cachait une trahison, Azor sauta dans le fiacre, que son maître referma sur lui.

Puis, bien tranquille désormais, il suivit son introducteur chez la belle et gracieuse jeune femme.

On était au plus beau de la causerie, lorsque la femme de chambre ouvrit la porte du salon où se tenaient les causeurs, et que, par cette porte ou-

verte s'élança un monstre fangeux qui n'avait, nous ne dirons point forme humaine, mais forme canine.

Denne-Baron jeta un cri de désespoir : il avait reconnu Azor.

Il s'élança pour mettre Azor à la porte ; mais Azor fit un détour qui lui permit de s'essuyer, du bout du museau à l'extrémité de la queue, sur la robe de Virginie, et avec un regard lancé à son maître qui voulait dire :

— Ah ! tu me trouves bon pour t'accompagner dans les sales études de tes huissiers, et tu ne me trouves pas bon pour te suivre dans les salons des belles dames... — Attends !

Et Azor s'élança sur le canapé, où, comme tout chien bien élevé doit faire avant de se coucher, il fit trois tours sur lui-même et se coucha.

Denne-Baron offrait de tuer Azor sur la place même où le crime avait été commis; mais la bonne Virginie ne voulut pas même qu'on le dérangeât.

Notre impartialité de biographe nous force à citer cette anecdote, laissant nos lecteurs en tirer une moralité qui, nous l'espérons, viendra à la décharge d'Azor.

Denne-Baron était d'une propreté tout aristocratique. Il était impossible de voir des mains plus soignées qu'il ne les avait, une barbe plus consciencieusement faite que la sienne.

Jusqu'en 1830, il poudra ses beaux cheveux blonds, qui commençaient à grisonner lorsque je l'ai connu, en 1826. Tant qu'il fut riche, il en fut du coiffeur comme d'Azor : le coiffeur vint à lui.

Devenu pauvre, il fut forcé d'aller au coiffeur.

Le coiffeur tenait sa place dans la vie de Denne-Baron. Disons donc un mot de ses coiffeurs.

Son premier coiffeur, celui de son opulence, demeurait au bas de la rue de l'Odéon.

Tous les jours, à huit heures, il entrait dans la chambre à coucher de Denne-Baron, et, de même que le valet de chambre de Saint-Simon réveillait ous les jours son maître en lui disant : « Monsieur le comte, rappelez-vous que vous avez de grandes choses à faire! » l'artiste en chevelure réveillait le poëte en lui disant :

— Monsieur Denne-Baron, il faut vous coiffer.

Alors Denne-Baron ôtait le bonnet d'Astrakan orné d'un galon d'or avec lequel il couchait, et livrait

sa tête au coiffeur. L'opération durait une heure.

Un jour, Denne-Baron eut l'idée d'utiliser ce temps, qui lui paraissait un peu long, en apprenant le grec à son coiffeur.

Au bout de six mois, le coiffeur entendait le grec; au bout d'un an, il le baragouinait; au bout de deux ans, il le parlait, non pas comme Homère, mais comme Ajax.

La leçon de grec prise, Denne-Baron coiffé, l'artiste se retirait. Denne-Baron, au risque du dommage qui pouvait en résulter pour sa coiffure, remettait son bonnet d'Astrakan sur sa tête et se rendormait jusqu'à onze heures.

Denne-Baron ruiné, il en fut du coiffeur comme d'Azor. Azor avait oublié son maître, auquel il devait le pain du corps; le coiffeur oublia qu'il devait au poëte le pain de l'esprit.

Il ne voulut faire aucun rabais dans ses visites. Denne-Baron ne put le garder.

Alors il allait se faire coiffer au hasard.

Une des grandes douleurs du poëte avait été de ne plus faire de musique.

Denne-Baron, élève de Dupont, était excellent

violoncelliste. Il avait un violoncelle de Lupeau. Un jour, il dut s'en séparer. Le violoncelle lui avait coûté quinze cents francs; on lui en donnait mille.

Denne-Baron allait donc sans coiffeur et sans violoncelle, lorsqu'un jour, d'une boutique de coiffeur de la place Saint-Étienne-du-Mont, il entendit sortir les sons de son instrument bien-aimé.

Il s'arrêta, écouta, entra.

Peut-être le poëte n'avait-il pas grand besoin d'être coiffé, mais le musicien avait besoin de rejouer du violoncelle.

Il s'assit, livra sa tête au coiffeur, tout en lui demandant la permission de prendre le violoncelle entre ses jambes.

Le coiffeur, qui se croyait d'une force supérieure, y consentit, avec la condescendance de l'orgueil qui s'attend à un triomphe. Mais, au premier coup d'archet, M. Auguste reconnut un maître.

Le coiffeur s'appelait Auguste.

A partir de ce moment, il y eut sympathie entre les deux *artistes;* poëte et musicien s'entendirent, et la coiffure ne fut plus qu'un détail.

Denne-Baron alla tous les deux jours se faire coif-

fer chez Auguste, et, tous les deux jours, il eut la satisfaction de jouer pendant une demi-heure du violoncelle.

Il y a deux mois, pour cause d'utilité publique, on a abattu la maison de M. Auguste.

Que sont devenus le coiffeur et la basse? Je n'en sais rien ; seulement, je sais que M. Auguste changea de quartier et que cette dernière joie fut enlevée au poëte; car le poëte, comme il me le dit lui-même dans sa lettre, demeurait fidèle au culte de ces décevantes Circés qu'on appelle les Muses.

Partout il faisait des vers.

Un soir, en suivant sa rêverie, comme Horace, il s'était perdu dans la Cité, et, vers minuit, par un magnifique clair de lune, il était arrivé devant Notre-Dame.

La masse gigantesque se détachait en vigueur sur l'azur du ciel, illuminée qu'elle était à ses angles par l'orbe de la lune, qui montait derrière elle comme un bouclier d'or.

Denne-Baron s'arrêta, regarda le splendide spectacle, et les premières strophes d'une pièce de vers qu'il bâtissait lui vinrent à l'esprit.

Voici les strophes :

Le jour meurt : le clocher et sa flèche gothique
Dans la vapeur du soir s'effacent lentement.
La lune, qu'à mes yeux cachait leur masse antique,
Comme une lampe d'or s'élève au firmament.

A l'heure où tout se tait au fond du monastère,
Elle aime à se mirer dans les sombres vitraux,
Elle aime à pénétrer dans le chœur solitaire,
Elle aime à se jouer sur les noirs chapiteaux.

La voix du monde expire au pied de ces murailles...

Denne-Baron en était là quand il se sentit saisi violemment au collet, et quand une voix, au lieu d'expirer au pied des murailles de Notre-Dame, lui demanda violemment :

— Que faites-vous là ?

Denne-Baron n'aimait pas à être dérangé quand il composait. Grand et vigoureux, il écarta de la main cette main trop familière et, à la question : « Que faites-vous là ? » il répondit :

— Que vous importe ?

Puis il reprit :

La voix du monde expire au pied de ces murailles...

— Ce n'est pas tout cela, reprit la voix, il faut nous suivre.

Et la même main brutale ressaisit le poëte au collet.

— Vous suivre, et pourquoi?

— Parce qu'on ne stationne pas sans mauvaise intention, à une heure du matin, devant les tours de Notre-Dame.

— Ah çà! mais, vos tours de Notre-Dame, n'avez-vous pas peur que je ne les mette dans ma poche?

— Monsieur, vous insultez les agents de l'autorité!

— L'autorité est une sotte si elle empêche les poëtes de faire des vers au clair de la lune, et ses agents sont des niais; laissez-moi tranquille.

On comprend que le poëte venait de gâter complétement son affaire.

Les agents de l'autorité le conduisirent au corps de garde du Petit-Pont et le recommandèrent à l'officier du poste, comme un féroce perturbateur de la tranquillité publique.

L'officier du poste était, par bonheur, un homme du monde, poli et intelligent, il vit bien vite à qui il avait affaire.

— Monsieur, dit-il au poëte, je regrette d'être obligé de vous garder, jusqu'à ce que deux de vos amis

vous réclament ; vous pouvez les envoyer chercher tout de suite, s'il vous déplaît de passer la nuit ici ; si, au contraire, vous tenez à ne déranger personne, attendez à demain matin ; ma chambre sera la vôtre.

—Monsieur, dit Denne-Baron, je vous remercie de votre courtoisie ; mais j'aurais regret de déranger mes amis à une pareille heure ; en outre, je suis en train de faire une élégie qui vient assez bien, je voudrais la finir tranquillement, et le lieu me paraît favorable; tandis qu'en sortant, je pourrais être arrêté une seconde fois et conduit à un poste dont le chef serait moins poli que vous.

— Monsieur, répondit l'officier en s'inclinant, je vous ai dit que cette chambre était la vôtre. Voici de l'encre, du papier et une plume qui ne se doutait pas qu'elle aurait, cette nuit, l'honneur de servir à un poëte.

Et l'officier se retira.

Denne-Baron avait, pendant qu'on l'arrêtait et qu'on le conduisait au corps de garde, fort avancé son élégie.

Aussi prit-il la plume, et écrivit-il sans interruption la pièce entière.

Quand le prisonnier écrivit le dernier vers, il faisait grand jour.

Il n'eut donc aucun scrupule d'envoyer chercher deux de ses amis : Étienne Jordan, quai des Grands-Augustins ; Ladvocat, au Palais-Royal.

Ladvocat était non-seulement l'éditeur, mais encore l'ami de ceux qu'il éditait. Ladvocat venait d'éditer la traduction en vers de Properce.

Il accourut avec Étienne Jordan; ces messieurs répondirent de Denne-Baron, prouvèrent qu'il avait pignon sur rue, et le poëte leur fut rendu.

Tous deux l'accompagnèrent rue de la Bienfaisance, où il demeurait alors, afin d'attester à madame Denne-Baron de la chasteté de son absence nocturne.

Il y avait bien, comme témoignage, la pièce de vers que nous venons de citer ; mais madame Denne-Baron savait que son mari faisait des vers partout et en toute circonstance.

L'attestation des deux témoins n'était donc pas aussi inutile qu'on pourrait le croire.

Nous avons dit que Ladvocat avait imprimé la traduction de Properce. Quoique la générosité de

Ladvocat vis-à-vis des auteurs soit, et cela à juste raison, passée en proverbe, il n'avait pas dû payer cette traduction bien cher à notre poëte.

Par bonheur, sur la proposition de M. Sosthènes de la Rochefoucauld, dont on retrouve souvent le nom lorsqu'il est question d'actions pareilles, Charles X accorda quatre cents francs de pension à Denne-Baron.

Denne-Baron avait gardé un pieux souvenir de cette grâce qu'il n'avait point sollicitée, et, de 1827 à 1854, il ne manqua jamais une seule fois de mettre, au premier jour de l'année, son nom chez M. de la Rochefoucauld.

Quelques amis, au reste, lui étaient restés fidèles : Charles Devéria, Abel Hugo, James Rousseau, Chenavard, Villemarest, Saintine, Ferdinand Langlé, Viennet.

La révolution de juillet arriva.

Quoique vivement impressionné, comme tout poëte, par ce tremblement de trône, il était resté pendant les trois jours à Paris. Le jeudi matin, M. Lamorlière, son camarade de collége, ancien banquier, vint le voir, en lui disant que la journée serait terrible,

que le peuple devait piller, et que, quittant Paris avec ses filles pour se rendre à sa maison de campagne de Fleury, il l'invitait, lui, Denne-Baron, à sauver ce qu'il avait de plus précieux, et à venir le rejoindre à la campagne ; s'il prenait ce parti, il le priait d'aller chercher, au collége Henri IV, le jeune Lamorlière, son fils, et de l'amener avec lui à Fleury.

Denne-Baron crut à la lettre ce que lui disait son ami. Il envoya sa femme éveiller son fils Dieudonné, qui devait servir de compagnon et de défenseur à sa mère, et il courut au collége Henri IV éveiller et faire lever le jeune Lamorlière.

Tout le monde était réuni à la campagne, chacun ayant les yeux tournés sur Paris, quand on vit venir de loin, à pied, Denne-Baron et l'enfant.

Denne-Baron traînait l'enfant par une main, et portait de l'autre, dans une serviette, un paquet qu'il avait fait à la hâte des habits, des mouchoirs et des chemises de collége.

On courut au-devant d'eux, on se hâta de décharger Denne-Baron du paquet ; mais alors on s'aperçut qu'il ne restait plus que la serviette.

Denne-Baron, distrait comme un poëte, avait semé

par les chemins toute la garde-robe de l'enfant.

Quant à lui, les seules choses qu'il eût sauvées du pillage qui devait avoir lieu, c'était son Homère et une bouteille d'eau de Cologne.

Denne-Baron, tout pauvre qu'il était, avait, du temps de son luxe, gardé le goût des parfums.

Trois jours après, Denne-Baron revint à Paris. Le peuple n'avait pas pillé, et le poëte retrouva sa maison comme il l'avait laissée.

Son sort s'améliora même de cette révolution de 1830, qui l'avait tant effrayé.

Viennet, un des amis les plus dévoués, un des plus excellents cœurs qui existent sous des excentricités classiques, profita de sa situation à la cour pour faire augmenter à trois reprises différentes la pension de Denne-Baron.

Chaque fois augmentée de deux cents francs, la pension fut portée à mille. Il y avait encore loin de là à la médiocrité dorée d'Horace, et au repos qu'un dieu avait fait à Virgile. Mais Louis-Philippe n'était pas Auguste.

Il est vrai qu'il n'avait non plus jamais été Octave.

Avec ses cinq cents livres viagères, cela faisait à Denne-Baron quinze cents francs par an.

Eh bien, nul n'entendit jamais se plaindre cet homme qui avait eu trente mille livres de rente.

Une fois ou deux seulement, prêt à plier, craignant de rompre, il appela Dieu à son aide.

Voici un des cris de douleur et d'espérance à la fois qui lui échappèrent :

Comme une biche haletante
Tourne ses yeux vers le torrent,
Seigneur, mon âme est dans l'attente,
Écoutez son souffle expirant;
De votre présence altérée,
De votre demeure sacrée
Quand touchera-t-elle le seuil?
O Dieu vivant, bonté puissante,
Sur votre face éblouissante
Reposerai-je encore mon œil?

Sous ses maux mon âme courbée,
Nuit et jour gémit en un lieu
Où, dans sa souffrance absorbée,
On lui crie : « Où donc est ton Dieu ? »
De pleurs nourrie, en sa détresse,
Elle rêve aux jours d'allégresse,
Quand, dans la maison du Seigneur,
Après des festins magnifiques,
Ma voix se mêlait aux cantiques
Que tout Sion chantait en chœur.

Pourquoi tomber en défaillance,
Mon âme? En Dieu mets ton espoir,
Mieux qu'aux temps de notre opulence
Nos yeux peuvent encor le voir!
Sa douce présence est ma vie;
C'est mon Seigneur! Gloire infinie,
Gloire à jamais à son saint nom!
Quand reverrons-nous les rivages,
La colline, les frais bocages
Du riant Jourdain et d'Hermon?

Seigneur, sur moi croule la cime
Des cieux brisés et rugissants,
Et l'abîme invoque l'abîme
Aux cris de tes flots mugissants.
De la sainte miséricorde
Qu'à ses élus le ciel accorde,
Je goûtais les précieux fruits;
Jours brillants d'amour et de joie,
Dans les ennuis où je me noie
Vous êtes-vous évanouis?

Non; du doux feu de la prière
Mon cœur sans cesse entretenu,
Dit à Dieu : « Vous êtes la pierre
Qui m'avez toujours soutenu;
Du sort ennemi qui m'opprime,
Faible et languissante victime,
Quand viendrez-vous briser mes fers?
Vous m'oubliez dans ma détresse,
Et cette voix me dit sans cesse
Où donc est le Dieu que tu sers? »

On entend sur ma triste couche
Mes os se briser de douleurs;

La mort livide est sur ma bouche,
Mes yeux sont éteints dans les pleurs.
O mon âme, reprends courage,
Rendons un solennel hommage
Au seul Dieu qui nous peut sauver ;
Nous reverrons son tabernacle
Et le saint temple où son oracle
Sur nous doit encore s'élever.

Dieu entendit le poëte et lui donna la force.

Voulez-vous lire les conseils que le saint vieillard donnait, il y a un an, à son petit-fils, au moment où il allait faire sa première communion ?

« Mon cher petit Émile,

» Ce nom qui t'a été donné est, sans que tu t'en doutes, un nom véritablement chrétien. Il est grec, et consacré par les Pères de cette Église dans laquelle tu vas entrer demain. Αἰμίλος, veut dire *beau, doux, prévenant.*

» Ce sacrement, appelé *communion*, est un pacte fait avec Dieu et les hommes : c'est la communauté divine et humaine. Conserves-en la mémoire, mon enfant ; lorsque tu n'auras plus de moi qu'un souvenir, ce sacrement te soutiendra dans la vie ; dans ton âge mûr, il t'apprendra à supporter ses chances

si aventureuses, soit prospérité, soit adversité. Déjà, vieux patriarche que je suis, j'étends ma main sur ta jeune tête et te bénis, et te mets sous la protection de ton Créateur, qui te regarde d'un œil si favorable, puisqu'il t'a rendu meilleur et t'a illuminé dans la première voie de ton existence. Dieu aime les petits enfants ; c'est son divin fils qui, baissant ses puissants et doux regards sur eux, a dit : « En » vérité, en vérité, je vous le dis, qui ne ressemblera » pas à l'un d'eux, n'entrera pas dans le royaume de » mon Père. »

» Je t'embrasse, mon cher enfant ; j'irai te voir au pied de l'autel où te sera donné, par son ministre, le pain de Dieu, qui seul rend bon et fort dans la route de l'existence, et qui donne enfin la vie que je te souhaite, la vie longue et heureuse. Sache bien qu'il n'y a sur terre qu'un ami, c'est Dieu; celui-là ne trompe jamais. Tu as un père et une mère qui t'aiment tendrement ; fais tout ce que ton jeune âge te permet pour leur rendre la pareille ; ne les afflige point par tes propos parfois inconvenants et même insensés ; aie sans cesse en ta mémoire ce jour où les rayons divins, où la raison d'en haut a fait

battre ton jeune cœur, et te suivra son flambeau à la main sur la route de la religion chrétienne, cette amie de l'homme, cette aimable consolatrice que la grâce a formée de ses ineffables mains.

» A demain, cher enfant ! à demain, jour où je te verrai rayonnant de l'immortalité que donne ce pain céleste.

» DENNE-BARON. »

Au reste, Denne-Baron avait fini par s'isoler peu à peu ; il n'y avait plus que deux endroits qu'il fréquentât : le Luxembourg, où tous les enfants le connaissaient et le saluaient; la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il avait son fauteuil.

A propos de fauteuil, il eut un jour une voix pour l'Académie. Il ne sut jamais qui lui avait fait ce don non sollicité.

Il soupçonna toujours Viennet.

Il faisait ses vers en se promenant, s'arrêtant comme Horace à regarder jouer des enfants, à voir voler un papillon, à ramasser quelque coléoptère aux vives couleurs.

La dernière fois que je le rencontrai, il y a quinze ans à peu près de cela, il était arrêté au Luxembourg,

et, d'un œil de satisfaction, suivait une bête du bon Dieu, qui suivait à petits pas la ligne de son doigt, ouvrant de temps en temps les ailes comme pour s'envoler, et les refermant pour continuer son chemin.

Je lui frappai sur l'épaule. Il tourna vers moi son doux et placide visage, et sourit en me recnonaissant.

— Que faites-vous là, mon grand poëte? lui demandai-je.

— Je regarde un de mes contemporains, dit-il.

Comme s'il n'eût attendu que ces mots, le contemporain ouvrit pour la troisième ou quatrième fois ses ailes et s'envola.

Alors, je pris le bras du poëte.

Je lui demandai de ses nouvelles.

— Ah! me dit-il, vous me voyez triste et gai tout à la fois.

— Comment cela?

— Parce qu'il m'est arrivé ce matin une aventure qui me fait à la fois plaisir et peine.

— Dites-moi l'aventure.

— Imaginez-vous que je me promenais sur le bou-

levard Montparnasse, lorsque je rencontre un vieillard de soixante et dix ans, qui me regarde et qui, s'approchant de moi, me dit :

» — Vous êtes M. Denne-Baron?

» — Oui, monsieur, répondis-je.

» — Vous ne me connaissez pas ?

» — Je n'ai point cet honneur, monsieur.

» — Je suis l'ancien maître de latin de madame Denne-Baron.

» Vous savez que ma femme sait le latin comme Cicéron ; elle a traduit Virgile.

— Je ne le savais pas. Et votre maître de latin ?

— Il me regardait sans rien dire ; mais je voyais bien qu'il voulait me dire quelque chose.

» — Monsieur, lui demandai-je, vous aviez un but en m'abordant ?

» — Je voulais vous avouer, monsieur, que je n'avais pas mangé depuis hier midi, et que j'ai très-faim.

» — Oh ! que c'est heureux ! m'écriai-je.

» — Comment, que c'est heureux ?

» — Oui, je n'ai pas déjeuné et j'ai cent sous sur moi ; nous allons déjeuner ensemble.

» Et, continua Denne-Baron, je l'ai emmené dé-

jeuner; ce qui m'a fait plaisir et peine en voyant la faim qu'il avait.

J'étais pressé, je serrai la main de Denne-Baron. Je ne l'ai pas revu depuis.

Cependant, quoiqu'il gardât toujours son charmant sourire, son placide esprit, ses courtoises manières, Denne-Baron allait s'affaiblissant.

Il y a quelques jours, il fut invité à dîner chez un de ses amis; depuis plus de trois mois, il ne mangeait plus que du potage.

Il en prit deux cuillerées et sentit que son estomac refusait d'en recevoir davantage.

Il se leva de table et se trouva presque mal. On le ramena chez lui.

Madame Denne-Baron était allée dîner de son côté; elle rentra vers huit heures et le trouva couché.

Il la rassura autant qu'il put, mettant son malaise sur le compte d'une indisposition passagère.

Le lendemain, en effet, il allait mieux.

Cependant, il ne put se lever; le soir, il lui prit un tremblement.

Le samedi, il y avait amélioration.

Le dimanche, la poitrine s'oppressa; son fils vou-

lut aller chercher un vieil ami de la famille, le docteur Delpech, un esprit savant, un grand cœur.

Delpech n'était pas chez lui.

M. Denne-Baron fils ramena un jeune médecin, qui voulut bien suppléer le docteur Delpech.

Le jeune médecin tâta le pouls du malade, prit Dieudonné à part, et lui dit :

— Si votre père a quelques affaires à régler, il n'a pas de temps à perdre.

Hélas ! le pauvre malade, n'ayant pour toute fortune que ses deux pensions viagères, l'une de mille, l'autre de cinq cents francs, n'avait, par malheur, aucune affaire à régler.

Le lundi matin, il demanda l'abbé Noël, prêtre très-pieux et très-instruit, neveu de l'ancien conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, M. Chevalier.

M. Noël n'était pas chez lui.

Lorsque Dieudonné rentra, il trouva son père les yeux fermés.

— Comment vous sentez-vous, mon père? lui demanda-t-il.

Denne-Baron rouvrit les yeux, et, souriant :

— C'est la fin, dit-il, et je trouve que c'est bien long.

Un instant après, une dame entra, qui venait demander de ses nouvelles.

— Mon ami, lui dit sa femme, c'est madame une telle.

Il rouvrit encore les yeux.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame, dit-il avec un mouvement de la tête et de la main.

Puis il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, sa main près de lui, leva les yeux au ciel et soupira.

Il était mort !

LA REVUE NOCTURNE

Je ne sais, chers lecteurs, si vous vous rappelez une admirable lithographie de Raffet, intitulée *la Revue nocturne*.

C'est tout simplement un chef-d'œuvre.

L'autre jour, en achetant des Flaxman chez Lecomte, boulevard des Italiens, n° 5, elle me tomba sous la main.

Je l'adjoignis à mes Flaxman. — Elle coûte soixante-quinze centimes, soit dit en passant, pour que vous voyiez bien que ce n'est point la peine de vous en priver.

Elle fut inspirée à Raffet par la ballade allemande de Sedlitz.

Je ne sais pourquoi l'idée me vint, en revoyant

cette lithographie, de mettre la ballade en vers français.

Quand une de ces idées-là me vient, je n'ai plus de tranquillité que la chose ne soit faite.

Par bonheur, elles ne me viennent pas souvent.

Je cherchai dans mes vieux papiers, et je trouvai un mot à mot en prose de la ballade de Sedlitz.

Voici la forme que je lui donnai ; peut-être aurais-je aussi bien fait de lui laisser celle qu'elle avait.

Au reste, vous en jugerez.

Quand l'heure funèbre est venue,
Que minuit tinte à l'unisson,
Et que du bronze dans la nue
S'est éteint le dernier frisson,

Soulevant de son front livide
La froide pierre du tombeau,
S'éveille un tambour invalide,
Dans son uniforme en lambeau !

Il fait résonner sa baguette
Sur la caisse au bruit sans pareil,
Et, de ses deux mains de squelette,
Avant le jour bat le réveil.

Soudain, aux roulements qui grondent
Sur le fantastique tambour,

Tous les vieux soldats morts répondent
Et se réveillent à leur tour.

Ceux que la presqu'île italique
Ensevelit sous ses lauriers;
Ceux que l'Espagne catholique
Égorgea sous ses oliviers;

Ceux que l'Égypte, courroucée,
Sous son sable ardent calcina;
Ceux que, dans son onde glacée,
Engloutit la Bérésina!

Et tous, ainsi qu'aux jours d'alarmes
Qui virent leurs combats géants,
S'élancent, saisissant leurs armes,
Hors de leurs sépulcres béants!

Alors, les belliqueux squelettes
Forment leurs sombres escadrons;
En tête marchent les trompettes,
Soufflant dans leurs muets clairons.

Voici, fourmillant dans les piques,
Les lanciers aux habits pourprés;
Voici les cuirassiers épiques
Aux manteaux blancs, de sang marbrés.

Voici les hussards qui menacent
L'ennemi qu'ils vont disperser;
Voici les lourds dragons qui passent,
Sans qu'on les entende passer.

Ils volent dans des flots de poudre,
De leurs sabres droits fendant l'air
Et, comme pour braver la foudre,
Chaque lame lance un éclair.

Puis voici les grenadiers mornes,
Marchant toujours du même pas;
C'étaient eux qui brisaient les bornes,
Limites des anciens États;

Eux qui, dans les sanglantes fêtes,
Traînant les rois par les cheveux,
Changeaient les couronnes de têtes
Quand le maître avait dit : « Je veux! »

Le maître, le voici. Silence!
Du tombeau le dernier il sort;
Sur son cheval blanc il s'élance;
— Salut, César imperator!

Redingote grise et râpée,
Habit vert et petit chapeau,
Au flanc gauche sa courte épée,
Sur son front l'ombre d'un drapeau!

C'est lui, tel qu'à l'éclair des glaives
Nos pères le virent, passant;
Et tel que nos fils, dans leurs rêves,
Le verront toujours grandissant,

O lune! sors de ton nuage,
Et verse sur lui tes rayons;
L'empereur au pâle visage
Vient manœuvrer ses bataillons.

— Halte, soldats! Présentez armes!
Il passe dans les rangs glacés,
Et l'on voit se mouiller de larmes
L'œil creux de tous ces trépassés.

Puis, quand du centre à ses deux ailes,
César est las de galoper,
Les rares chefs, restés fidèles,
Autour de lui vont se grouper.

Lors, au plus proche capitaine,
Le mot d'ordre est par lui jeté,
Et, de rangs en rangs, dans la plaine,
A voix basse il est répété.

Mais qui peut sur l'avenir sombre
Arrêter un regard certain?
— Austerlitz et Wagram! dit l'ombre;
— Waterloo! répond le destin.

Comme toute poésie allemande, même de poëte médiocre, la ballade de Sedlitz est pleine de ce sentiment vague et mystérieux qui fait des Allemands les premiers rêveurs du monde.

Nous espérons ne lui avoir rien ôté de sa couleur vaporeuse et fantastique.

UNE SÉANCE DE MAGNÉTISME

Je veux répondre à quelques interpellations autographes et imprimées qui m'ont été faites touchant le magnétisme, lors de la publication de mon roman de *Joseph Balsamo*.

Une de ces interpellations, — interpellation d'autant plus importante pour moi que je me l'étais faite à moi-même, — était celle-ci : « Le sujet dort il, ou fait-il semblant de dormir? » Ce qui pouvait se traduire par ces mots : « Y a-t-il compérage entre le magnétisé et le magnétiseur?»

La question était difficile à résoudre. Ce n'était ni au magnétiseur ni au magnétisé qu'il fallait faire cette question. Ils étaient trop intéressés dans la ré-

ponse pour que leur témoignage ne fût point attaquable au premier chef.

Aussi me disais-je tout bas : « Je ne croirai bien sincèrement que lorsque j'aurai endormi un somnambule moi-même, et sans qu'il sache que je l'endors. »

Le hasard vient de résoudre victorieusement la question :

Dimanche dernier, Alexis m'avait demandé à jouer *la Fiole de Cagliostro* sur le théâtre de Saint-Germain; il désirait se faire voir par moi dans un rôle d'amoureux. J'avais arrangé l'affaire avec le directeur du théâtre, et il avait été convenu qu'Alexis, dans la soirée du susdit dimanche, jouerait le rôle de Derval, et sa femme celui de Déjazet.

Le dimanche est le jour où je reçois plus particulièrement mes amis ; et, dimanche, j'avais belle et bonne réunion. Cette réunion se composait de MM. Louis Boulanger, Séchan, Diéterle, Desplêchin, Delanoue, Jules de Lesseps, Collin, Delaage, Bernard, Monge, Muller, etc.

M. Jules de Lesseps avait, en outre, amené deux de ses amis, à lui, qui, pour la première fois, me

faisaient l'honneur de me visiter. L'autre moitié du genre humain — la plus belle, eût dit M. Demoustier, — avait aussi ses représentants. Seulement, comme je vis tant soit peu en garçon, on me permettra de ne désigner ces dames que par des initiales, et au fur et à mesure des besoins de la narration.

Toute cette société était venue, chacun m'avait dit pour moi ; mais, aux questions qu'on m'avait faites sur Alexis et M. Marcillet, il était difficile de deviner que l'espoir d'une séance magnétique n'était pas absolument étranger à cette réunion, un peu plus nombreuse que de coutume.

Aussi le désappointement fut-il grand lorsque j'annonçai qu'Alexis jouant le soir, je n'avais pas cru devoir commettre l'indiscrétion de lui demander une séance le jour où il jouait.

A trois heures, toutes les espérances furent cependant ranimées par la nouvelle qu'Alexis était au jardin. On se précipita pour voir au moins le somnambule, puisqu'on ne pouvait voir le somnambulisme, et le dernier espoir s'évanouit quand on vit qu'Alexis était venu seul avec sa femme, et avait oublié M. Marcillet à Paris.

Alexis fut fort grondé de cet oubli, et surtout par moi. J'avais à remercier une fois encore M. Marcillet de sa dernière séance, et cette occasion m'était enlevée, au moins pour ce dimanche-là.

Les autres regrets, manifestés hautement et sincèrement, étaient un peu plus égoïstes que les miens. Je regrettais M. Marcillet pour lui-même ; les autres, qui ne le connaissaient pas, le regrettaient pour Alexis.

Quelques gouttes d'eau tombèrent ; on monta au salon.

On avait manifesté de tous côtés à Alexis un si vif désir de lui voir opérer quelqu'un de ses miracles, qu'il avait fini par dire que, si quelqu'un de la société se chargeait de l'endormir, il était prêt à faire tout ce que l'on voudrait.

Chacun se regarda ; mais personne n'osa tenter l'épreuve. M. Bernard s'approcha de moi.

— Endormez-le, me dit-il tout bas.

— Moi ? Est-ce que je sais endormir les gens autre part qu'au théâtre et dans les bibliothèques ? Est-ce que je sais faire vos passes, injecter le fluide, communiquer la sympathie ?

— Ne faites rien de cela; endormez-le par la simple force de votre volonté.

— Que faut-il faire, dans ce cas-là?

— Dites en vous-même : « Je veux qu'Alexis dorme. »

— Et il dormira?

— C'est probable; vous devez avoir une volonté de tous les diables.

— C'est possible; mais alors j'ai de la volonté comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

— Essayez toujours.

— Mais il cause avec sa femme et Delanoue.

— Cela ne fait rien.

— On se moquera de moi si je ne réussis pas.

— Qui le saura, puisque vous ne direz pas une parole, puisque vous ne ferez pas un geste, puisque vous l'endormirez d'ici, enfin, en ayant l'air de causer avec moi?

— Ah! comme cela, je le veux bien.

Je croisai les bras, je réunis toutes les puissances de mon libre arbitre, je regardai Alexis, et je dis en moi-même :

— Je veux qu'il dorme!

Alexis chancela, comme frappé d'une balle, et tomba à la renverse sur le canapé.

Il n'y avait point de doute, au moins pour moi ; la puissance magnétique avait agi avec l'instantanéité et presque la violence de la foudre.

Mon premier sentiment fut un sentiment de terreur ; en se renversant, Alexis, surpris par le fluide au moment où il s'y attendait le moins, avait poussé un cri. Il était agité d'un violent tremblement nerveux, et ses yeux étaient presque entièrement retournés dans l'orbite.

Je ne fus pas le seul à avoir peur ; seulement, j'avais doublement peur, attendu que je connaissais la cause de l'accident.

En sentant ma main, Alexis me reconnut.

— Ah ! me dit-il, ne me faites jamais une pareille chose sans me prévenir ; vous me tueriez.

— Mon Dieu ! lui dis-je, qu'éprouvez-vous donc ?

— Une grande secousse nerveuse ; cela va se calmer, surtout si vous m'ôtez le fluide qui me pèse sur l'estomac.

— Mais comment vous ôter ce fluide ? Je n'en sais absolument rien, moi.

— En l'écartant avec vos deux mains.

Je me mis à écarter le fluide du mieux que je pus, et, au bout de quelques secondes, Alexis respira plus facilement.

— Ah ! dit-il, cela va mieux.

— Assez bien pour nous donner une séance ?

— Oui; seulement, ne me faites pas lire ; vous avez imprimé à mes nerfs une telle secousse, que tous les objets semblent bondir à mes yeux.

— Jouerez-vous aux cartes?

— Oui, à merveille.

— Pourrez-vous reconnaître les objets, dire d'où ils viennent ?

— Oui.

— Pourrez-vous voyager, voir à distance?

— Oh ! parfaitement. Je suis, sous certains rapports, plus lucide que je ne l'ai jamais été.

— Eh bien, une partie de cartes avec Séchan, tenez ; c'est l'incrédule de la société.

— N'importe.

J'approchai Alexis de la table; Séchan lui banda les yeux lui-même avec du coton et trois mouchoirs de poche. Il était de toute impossibilité que le som-

nambule pût voir. Alexis fit deux parties de cartes sans regarder une fois ses cartes ; il les prenait dans son jeu étalé sur la table, sans se tromper une fois.

A la fin de la seconde partie, on tint Alexis quitte de cet exercice, si extraordinaire qu'il fût, tant on était pressé de le voir passer à des choses plus sérieuses.

Collin s'approcha le premier de lui, et, tirant une bague de son doigt :

— Pouvez-vous me faire l'histoire de cette bague? demanda-t-il.

— Parfaitement.

— Eh bien, dites.

— Cette bague vous a été donnée en 1844, c'est-à-dire la pierre seulement.

— Oui, c'est vrai.

— Vous avez fait monter la pierre un mois après.

— C'est encore vrai.

— Elle vous a été donnée par une femme de trente-cinq ans?

— C'est cela même. Maintenant, pouvez-vous me dire où est cette dame?

— Oui.

Il chercha quelques instants.

— Mettez-vous d'accord avec M. Dumas, avant toute chose, ou je ne puis continuer; il m'emmène en Amérique, tandis que vous me retenez à Paris.

En effet, vers 1844, j'avais vu plusieurs fois une dame américaine au bras de Collin. J'avais cru, fort témérairement sans doute, que la bague venait d'elle, et j'emmenais effectivement Alexis à New-York, quelques efforts que fît Collin pour le retenir à Paris. Nous passâmes avec Collin dans une chambre voisine.

— Ce n'est donc pas l'Américaine? lui demandai-je.

— Non, en vérité; c'est une personne que tu ne connais pas.

— Et qui demeure?

— Rue Sainte-Appoline.

— Ah! très-bien!

Nous rentrâmes, ayant cette fois une seule et même pensée.

— Eh bien, dis-je à Alexis, nous sommes d'accord; cherchez, maintenant.

— Ah! je suis dans une rue qui longe le boulevard; seulement, je ne la connais pas.

— Eh bien, lisez son indication à l'angle.

— J'aime bien mieux la lire dans votre esprit.

Alexis prit un crayon et écrivit : « Saint-Appoline. »

A peine achevait-il de tracer la dernière lettre, que l'on m'annonça que quelqu'un me demandait en bas.

Je descendis et reconnus un de mes anciens amis, l'abbé Villette, aumônier de Saint-Cyr.

— Ah! lui dis-je, mon cher abbé, vous arrivez à merveille. Je suis en ce moment en train d'expérimenter sur l'âme; je voudrais en arriver à démontrer ce que vous prêchez si bien : son immortalité !

— Et de quelle façon expérimentez-vous?

— Vous allez voir; montez.

Nous montâmes. L'abbé Villette était en redingote, et ne portait sur lui absolument rien qui pût indiquer sa profession.

En arrivant, je plaçai sa main dans celle d'Alexis.

— Pouvez-vous me dire, lui demandai-je, qui est ce monsieur, et ce qu'il fait?

— Oui, à merveille, car monsieur a la foi; c'est même un excellent chrétien.

— Mais sa profession?

— Docteur.

— Vous vous trompez, Alexis.

— Oh! je m'entends; il y a les docteurs du corps et les docteurs de l'âme; monsieur est docteur de l'âme, monsieur est prêtre.

Chacun se regarda. L'étonnement était profond.

— Maintenant, demandai-je, pouvez-vous dire où monsieur exerce ses fonctions?

— A merveille. Oh! ce n'est pas loin; c'est dans un immense bâtiment, à trois ou quatre lieues d'ici. Tiens! je vois des jeunes gens en uniforme; ils sont boutonnés depuis le col jusqu'à la ceinture.

— Y en a-t-il beaucoup?

— Oui, beaucoup. Monsieur est aumônier d'un collége militaire.

— Pouvez-vous dire lequel?

— Sans doute; le nom du collége est-il sur les boutons?

J'interrogeai M. Villette du regard.

— Oui, dit-il.

— Lisez, Alexis.

Alexis parut tendre toute la puissance de son regard sur un point de la chambre.

— Collége Saint-Cyr, dit-il.

La seconde révélation était peut-être encore plus miraculeuse que la première.

Diéterle lui présenta un petit paquet tout fermé.

— Qu'y a-t-il là-dedans? demanda-t-il.

— Des cheveux de deux personnes différentes, de deux enfants.

— Oui ; ouvrez le papier, et dites-nous leur sexe et leur âge?

— Il y a les cheveux d'un petit garçon et ceux d'une petite fille. Je la vois mal, je ne sais à quoi cela tient; cependant, il me semble qu'elle court dans un jardin et qu'elle a quatre ans, à peu près.

— Leurs noms?

— Il me semble que le garçon s'appelle Jules.

— Et la fille?

— La fille, je vous ai dit que je ne la voyais pas bien.

— Êtes-vous fatigué?

— Oui, j'ai toujours les nerfs bouleversés.

— Que désirez-vous faire?

— Je désire voyager.

— Dans quel pays?

— Où l'on voudra m'emmener, peu m'importe!

Je fis signe à M. de Lesseps.

M. de Lesseps s'approcha.

— Nous allons là-bas? lui demandai-je.

— Oui, répondit-il.

Là-bas, dans mon esprit et dans celui de M. de Lesseps, c'était Tunis. M. de Lesseps a habité Tunis vingt ans, je crois.

Il donna la main à Alexis.

— Partons, dit-il.

— Ah! bien, dit Alexis, nous voilà dans un port de mer... A merveille! Nous nous embarquons... Oh! oh! nous allons en Afrique, à ce qu'il paraît... Il fait chaud.

— Justement, nous sommes en rade. Voyez-vous la rade?

— Parfaitement; elle forme un grand fer à cheval, avec un cap à l'extrême droite; ce n'est pas Alger, ce n'est pas Bone, c'est une ville dont je ne sais pas le nom.

— Que voyez-vous?

— Comme un fort à droite, comme une ville à gauche. Ah! nous suivons un canal; ah! voilà un pont. Baissons-nous.

Boulanger et moi, nous nous regardâmes, nous étions au comble de l'étonnement. Les arches de ce pont sous lequel Alexis nous invitait à passer en nous baissant sont si peu échancrées, que nous avions failli nous y tuer en passant.

— C'est cela, Alexis, très-bien. Continuons ! nous écriâmes-nous, M. de Lesseps, Boulanger et moi.

— Tiens ! nous n'étions pas arrivés, dit Alexis. Nous nous embarquons; la ville est encore à deux ou trois lieues. Ah ! nous y voilà.

— Entrons-nous dans la ville, ou voyageons-nous dans les environs? demanda M. Lesseps.

— Comme vous voudrez.

— Au Bardo ! dis-je tout bas à M. de Lesseps.

Il me fit signe que c'était là qu'il allait conduire Alexis. Le Bardo est le palais du bey.

— Nous laissons la ville à gauche, et nous continuons notre route, dit M. de Lesseps.

— Oh ! que de poussière ! Nous faisons une lieue.., une lieue et demie... Il me semble que nous passons sous une voûte... Ah ! je vois un monument... Oh ! quelle singulière architecture ! on dirait un grand tombeau.

On sait que les palais turcs ressemblent fort à des sépulcres.

— Entrez.

— Je ne puis : il y a une sentinelle noire qui me barre le passage.

— Dites-lui que vous êtes avec moi, reprit M. de Lesseps.

— Ah! la voilà qui s'écarte. Nous sommes dans la cour, nous montons plusieurs marches... Où faut-il que j'aille maintenant?

— Dans le salon de réception.

— J'y suis.

— Décrivez-le.

— Il y a des arcades, il est tout sculpté comme la chambre arabe de M. Dumas; seulement, la sculpture est peinte en certains endroits.

— Levez la tête au plafond; que voyez-vous?

— Un plafond sculpté, on dirait en bois.

— Est-il peint?

— Oui.

— De quelle couleur?

— En rouge et en bleu.

— Vous n'y voyez rien de particulier?

— Si fait, des rayons d'or qui partent du centre et s'étendent dans toutes les directions!

— C'est cela, dit M. de Lesseps. A un autre.

En effet, il était impossible de faire une description plus exacte du port de Tunis, du canal de la Goulette et du salon de réception du bey.

Delanoue s'approcha.

— Un instant, un instant, dit madame L. P***, c'est le tour des femmes. Voulez-vous me dire quelque chose à moi, monsieur Alexis?

— Tout ce que vous voudrez.

— Alors, dites-moi d'où me vient cette petite médaille?

Madame L. P*** tira de sa poitrine une petite médaille suspendue à une chaîne d'or.

Alexis l'appuya contre son front.

— Cette médaille est bénite, dit-il.

— Oui.

— Elle vous a été donnée en 1844.

— Oui.

— Au mois d'août.

— En effet, je m'appelle Louise, et elle m'a été

donnée le jour de ma fête. Mais par qui m'a-t-elle été donnée?

— Elle vous a été donnée à quatre heures du soir.

— Par qui?

— Par un monsieur vêtu de noir. Dites son nom tout bas à M. Dumas et je vous le dirai.

Nous allâmes dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Charles, me dit madame P***.

— Allons, je sais le nom, dis-je à Alexis.

Alexis prit un crayon et écrivit le mot *Charles*.

Alexis jouait le soir, comme je l'ai dit; l'heure était avancée.

— Allons, Alexis, lui dis-je, je crois qu'il est temps que je vous éveille?

— Eh bien, éveillez-moi.

— Comment cela? Je n'ai aucune idée de la façon dont on réveille.

— Comment m'avez-vous endormi?

— Par la force de ma volonté.

— Eh bien, éveillez-moi de même.

Alexis me donna la main, je prononçai mentalement les mots : « Éveillez-vous ! » et Alexis rouvrit les yeux.

Voilà comment s'est passée cette séance. J'ai nommé mes témoins; presque tous appartiennent aux arts ou à la diplomatie ; l'un d'eux appartient à l'Église.

Tous sont prêts à affirmer que je ne me suis pas d'un seul mot écarté de la vérité.

ÉTUDE DE TÊTE, D'APRÈS LA BOSSE

Un de ces derniers soirs, comme j'étais dans un coin de ma chambre à coucher, en train d'achever un drame pour la Porte-Saint-Martin, j'entendis vibrer ma sonnette; puis, sur le mot « Entrez ! » que je prononce à peu près cent fois par jour sans qu'une seule fois son intonation change, je vis ma porte s'ouvrir, et deux corps humains se mouvoir dans la pénombre.

A la vue de l'un de ces deux corps, qui me disait : « Bonsoir ! comment vous portez-vous? Mais vous travaillez donc toujours? » je reconnus un de mes bons amis, un beau visage, un franc cœur, qu'on appelle Filippi.

J'aime toujours à le voir, parce qu'il est beau,

parce qu'il est bon, plus encore peut-être parce qu'il est beau.

Les beaux visages ont une énorme influence sur moi; je leur souris naturellement. Je suis bien heureux de n'avoir pas été beau; j'aurais passé ma vie à me regarder dans ma glace, et peut-être eussé-je fini comme Narcisse.

Triste fin!

— Ah! c'est vous, Filippi? Entrez, cher.

— C'est que je ne suis pas seul.

— Raison de plus.

— Je suis avec le docteur Castle.

— Entrez, docteur.

— Un de mes amis.

— Entrez, ami.

— Un des plus savants phrénologues de l'Europe, et même de l'Amérique.

— Entrez, maître.

Je me levai, je saluai, je m'apprêtai à pousser des chaises ou des fauteuils, ce que j'aurais eu sous la main enfin.

— Ne vous dérangez pas.

— Bon! mon cher, il y a des gens qui ne me

dérangent jamais, et vous êtes de ces gens-là.

— Non, au contraire, restez à votre place; le docteur désire vous palper la tête...

— Bien.

— Tandis que vous travaillerez. Il n'est pas fâché de voir la façon dont vous fauchez votre champ.

— Eh bien, cela tombe à merveille. J'en étais à une scène assez chaude que je ne suis pas fâché de terminer, sans lui laisser le temps de se refroidir.

— Allez, et ne vous inquiétez pas de nous. Notre affaire se fait complétement en dehors de la vôtre.

— Avez-vous besoin d'instruments quelconques?

— Nous avons besoin d'une plume, de papier et d'encre.

— Allez chercher tout cela dans la chambre à côté, et établissez-vous sur cette petite table.

— Nous y sommes.

— Marchons, en ce cas.

Je repris ma plume, je soudai au mot interrompu le mot qui devait suivre, et, au bout de quelques secondes, j'étais tellement réabsorbé dans mon travail, qu'à peine si je sentais les mains de l'illustre docteur qui fourrageaient dans mes cheveux.

Cela dura un quart d'heure, à peu près, pendant lequel j'écrivis une page de quarante lignes, et de cinquante lettres à la ligne : deux mille lettres environ.

Bon jour, mauvais jour, j'écris quelque chose comme vingt-quatre mille lettres dans mes vingt-quatre heures.

— C'est fait, monsieur, dit le docteur. Je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi.

— Si fait; car je suis très-content d'avoir tâté votre tête.

—Tant mieu x, docteur.

— Oui, elle est curieuse.

— Bravo! mais, moi aussi, je suis curieux. Ne pourriez-vous pas me parler un peu de ma tête?

— Non, je vous écrirai ce que j'ai à vous dire.

— Bon! j'en ferai part à mes lecteurs.

— Oh! vous n'oserez pas publier ma lettre.

— Et pourquoi?

— Je ne veux pas vous faire des compliments.

— Oh! cher docteur, croyez-vous donc que toutes les lettres que je reçois sont des compliments? Si vous croyez cela, détrompez-vous.

— Ma lettre, ce sera la vérité.

— Raison de plus pour que je la publie. Je ne sais quel sage a dit : « Si j'avais des vérités plein la main, je me garderais bien de l'ouvrir. » Moi, je dis tout le contraire : il n'y aura jamais assez de vérités en l'air, comme il n'y a jamais assez d'oiseaux dans les bois, et remarquez bien que tous les oiseaux ne sont pas des rossignols.

— Oh ! vous ne publierez pas ma lettre.

— Envoyez-la-moi toujours.

— A vous ou à Filippi ?

— Comme vous voudrez.

— J'aime mieux l'envoyer à Filippi. Je serai moins gêné.

— Docteur, vous qui venez de me tâter la tête, vous devez savoir qu'il n'est pas besoin de se gêner avec moi.

— N'importe, j'écrirai à Filippi, et Filippi vous fera passer la lettre.

— Quand cela ? demandai-je à Filippi.

— Quand je l'aurai reçue, parbleu !

Et tous deux se retirèrent, me laissant entasser une nouvelle page sur les douze ou quinze pages,

filles éphémères de la journée. Le docteur tint parole à Filippi, en lui écrivant la lettre.

Filippi me tint parole, à moi, en me l'envoyant.

Et, moi, je leur tiens parole à tous deux en la publiant.

*
* *

« Mon cher Filippi,

» Vous voudriez avoir, dans une courte analyse, une idée générale du caractère moral et intellectuel de l'homme distingué que l'Europe admire comme un des premiers écrivains du siècle. Arrivé en France depuis peu, j'ai eu hier pour la première fois le plaisir de voir Alexandre Dumas. Il a bien voulu me permettre d'examiner sa tête, et, au premier coup d'œil, je me suis trouvé heureux d'avoir à étudier une organisation aussi exceptionnelle. Si je vous dis que j'ai trouvé tout d'abord un talent littéraire opulent, une imagination intarissable, une infatigable puissance de travail, je ne vous apprendrai rien de nouveau, ni à vous, ni à personne. Vous voudriez savoir quelle est la combinaison d'organes

qui lui a permis de décrire avec tant de vérité une si grande variété de caractères, variété qui n'est nulle part plus frappante que dans *les Trois Mousquetaires* et *Vingt Ans après*. Il y a dans cet ouvrage des caractères que je considère comme types parmi ceux qui sont départis à l'humanité, et qu'il a dépeints avec une précision et une plénitude de détails qui constituent pour moi l'expression la plus absolue de la science psychologique dans ses deux grandes branches, les capacités primitives de l'homme et leurs manifestations dans des circonstances diverses.

» Je ne suis pas moins curieux que vous, mon cher Filippi, d'approfondir ce problème, et je crois qu'il doit intéresser au même degré tous ceux qui aiment l'étude de l'homme. Mais sa solution ne saurait être renfermée dans les limites d'une lettre. Le sujet est assez riche pour fournir un volume de monographie. Ce volume, je l'écrirai, si j'obtiens la permission de traiter le sujet avec l'*impartialité* philosophique dont je ne me dépars jamais, et je le joindrai à la galerie phrénologique que j'ai déjà commencée des hommes illustres de notre époque.

» En attendant que je puisse me livrer à l'appréciation intégrale de ce caractère hors ligne, je vais vous en donner une simple esquisse, dégagée de tout appareil scientifique. Vous savez qu'il n'y a rien d'arbitraire dans mes appréciations, que je suis en état de fournir à qui le demandera des justifications positives, que je suis conduit à des inductions inévitables, et que je ne fais qu'écrire sous la dictée de principes et de faits que chacun peut reconnaître et observer comme moi.

» Je parlerai d'abord des facultés qui constituent le caractère affectif et moral, et ensuite des facultés intellectuelles.

» Voici ce que j'observe d'abord des purs effets de l'organisation cérébrale, indépendamment des modifications qu'ont pu amener les circonstances externes et les vicissitudes de la vie.

» Franc dans l'expression de ce qu'il éprouve et de ce qu'il pense; répugnant naturellement à prendre des voies obliques pour atteindre au but désiré : c'est la négation de l'instinct de l'intrigue.

» Expansif, affectueux, caressant, porté surtout à cette affection large qui s'étend à plusieurs, et qui,

dans un certain sens, est le besoin de camaraderie. Ce penchant à l'expansion amicale équivaut à l'absence d'exclusivisme en affection.

» Affection pour les êtres faibles, souffrants, ou plus jeunes que lui ; — et, par antithèse, tendance à aimer les personnes très-âgées.

» Confiance en soi-même, besoin d'approbation, désir de plaire et tendance à respecter les autres.

» On voit que ce caractère est sujet à un grand nombre d'impulsions contraires. Ces mouvements contradictoires doivent y produire des traits et des émotions intérieures, plus appréciables à celui qui les éprouve qu'à ceux qui croient le connaître le mieux.

» Besoin d'amour, besoin d'aimer et d'être aimé : ce besoin est primitivement en lui peut-être plus exigeant dans son essor matériel que dans son essor sentimental.

» Porté aux mouvements irritables plutôt qu'irascibles, et capable, par exception, d'une *colère violente* et aveugle.

» Porté aussi à la vindication, mais bien davantage à l'opiniâtreté dans la lutte. Cette opiniâtreté

donne plus d'apparence à la tendance vindicative; car il a dû fréquemment s'acharner contre la résistance, sans avoir aucune haine contre l'être qui lui résistait.

» Tendance à la convoitise, médiocrement marquée, mais sensible.

» Généralement porté à voir le bon côté des choses, à voir *tout en rose*.

» Pieux par instinct, religieux par intelligence.

» Plus brave que courageux, et plus résolu que brave. Je reviendrai sur cette distinction.

» Voilà, sans étude régulière, les linéaments principaux qui forment le caractère primitif de M. Dumas. Ce naturel, fortement trempé, a été moins altéré qu'il n'est ordinaire par la marche du temps et le frottement du monde; mais il n'a pu échapper entièrement aux modifications que produisent toujours des circonstances rarement propices au développement de ce qu'il y a de primitivement bon dans un caractère quelconque. Ce sont ces modifications que je dois maintenant vous indiquer rapidement. Il a conservé, il aura toujours ce besoin d'épanchement, cette franchise d'expression, cette

indépendance de sentiments, qui lui viennent de la nature. Mais il y a maintenant un contre-poids à cette franchise et à cette indépendance : c'est une facilité exquise (que la théorie explique très-bien) de concevoir des moyens détournés pour arriver à un but, et, le cas échéant, la volonté de s'en servir. Puis arrive le moment, il méprise ces moyens, ne s'en sert pas et va droit au but. Je suis loin de dire que les qualités primitives aient été oblitérées par cette influence : elles ont acquis un trait qu'elles n'avaient pas autrefois, c'est une sorte de mépris, je ne dirai pas pour l'opinion en général, mais pour les individus pris en détail et pour les partis qui lui sont opposés.

» Il est moins sensible qu'autrefois aux expressions d'approbation et de sympathie; il est même parfois indifférent aux marques d'improbation. Il passera dans le monde pour avoir une grande estime de lui-même ; on croira même avoir vu grandir en lui cette tendance. Moi, je soutiens qu'i. l'a sentie s'affaiblir dans son for intérieur, et qu'il a dû éprouver plus d'une fois de véritables mouvements d'*humilité*. Tout homme organisé comme M. Dumas

doit être humble dans l'appréciation abstraite de son propre mérite; car une imagination puissante et lucide lui donne l'idéal de l'excellence, l'idéal qu'il aime, qu'il s'efforce sans cesse d'atteindre, et dont il se sent toujours loin. C'est par là qu'il peut admirer le vrai, le beau et le bon, toutes les fois qu'il est à même de le reconnaître dans autrui. Alors, le désir qu'il a de plaire lui permet de s'effacer, au moins pour le moment, devant la supériorité qu'il reconnaît.

» Mais, si cet être exceptionnellement doué se compare avec la masse des hommes, il peut bien se sentir relativement grand, sans une aveugle estime de soi. Il est donc vrai de dire qu'il a plus d'appréciation de lui-même que d'orgueil ou de vanité.

» C'est par là encore, et par l'action antithétique des propensions, qu'il éprouve cette tendance à respecter dont j'ai parlé, tendance qui pourra être contestée, même par quelques-uns de ses intimes, mais qui pourtant est si réelle, qu'elle va jusqu'à produire en lui un sentiment religieux. Enfant, il a pu ressentir la piété et participer au culte; car ses

tendances naturelles le portent à une religion fortement sentie.

» J'ai fait entendre que les deux ressorts du sentiment d'amour sont bien accusés en lui. Voici comment je conçois que ce sentiment ait pu se développer avec l'âge et influer sur sa vie. Au sortir de l'adolescence, les aspirations amoureuses, l'attrait du sexe, la vanité du triomphe, dominait généralement sur l'amour sentimental. Alors, le plaisir de la poursuite égalait pour le moins la jouissance de la possession. Le sentimentalisme de l'amour a diminué graduellement, et il en est venu à se passer et du besoin des conquêtes, et de sentimentalisme, sauf quelques rares exceptions qui fourniront un paragraphe assez curieux de sa monographie. Comme chez lui le besoin d'amour n'a jamais agi sans le désir de plaire, ces deux besoins réunis en ont fait naître un troisième, qui est un des traits dominants de ce caractère : le besoin de varier les émotions de l'amour. Si, par exemple, il était attaché à une femme pour ne pouvoir s'en séparer sans regret, il n'était pas pour cela incapable de sympathie pour une, ou même pour plusieurs

autres; et ce nouveau sentiment n'altérait en rien son affection pour la première.

» Si vous m'objectez que cela n'est point d'accord avec la morale, je vous répondrai que j'observe des faits, que je dis ce qui se passe, sans prescrire ce qui doit se faire. Possédant les éléments d'une active affection, il n'a pu cependant échapper à l'ennui de jouer quelquefois en amour le rôle passif, — plus dominé que dominant, plus capable de souffrir que de faire souffrir, plus dépendant que maître de l'objet aimé. Mais il n'a pu supporter longtemps ce rôle; la force de ses passions d'une part, et la fierté de l'autre, le portant toujours à l'indépendance.

» Il a pu croire avec une sorte de niaiserie à la sincérité d'une protestation d'amour; car son caractère l'éloigne de la défiance. Il admet difficilement quelque chose au désavantage de la femme qu'il aime, et il ne la soupçonnerait même pas de légèreté à des marques évidentes pour tout autre. Le manque d'égards personnels et la froideur l'auraient éclairé plus aisément, en blessant à la fois sa tendresse et sa vanité affectueuse.

» Cette candeur, et la générosité qui l'accompagne, ne sont qu'une application particulière d'un trait intégral du caractère, qui est la croyance dans le vrai absolu et dans le bien inhérent au vrai. Que cela ne vous étonne pas; les mouvements les plus élevés de notre âme sont solidaires de tous les autres; tout est groupé et lié dans l'organisme; rien n'agit isolément.

» Le chagrin causé par de telles désillusions pouvait être cuisant, mais non durable; il engendrait d'abord le dépit, les idées de vengeance; bientôt femme et rival devaient disparaître devant l'indifférence, le mépris ou l'oubli. Par l'étendue et la vivacité de ses affections, il donne beaucoup de prise au chagrin; par son énergie réactive et sa volonté fière, il s'efforce de le chasser; et il y parvient.

» De toutes les qualités qui distinguent M. Dumas, celle qui a le moins subi l'influence du temps et des circonstances, est certainement son courage; et c'est peut-être celle dont il me sera le plus difficile de vous donner une analyse satisfaisante. Vous regardez peut-être le courage (ainsi qu'on le fait communément) comme étant de la même nature chez

tous les hommes que l'on nomme courageux. Mais, d'après les observations sur lesquelles l'analyse humaine se fonde, le courage résulte au contraire de la combinaison variée de diverses facultés; en sorte que, non-seulement il n'est pas de la même espèce chez tous les hommes, mais il se manifeste différemment chez le même individu, selon l'état de son âme et l'âge auquel on l'observe. Je ne puis me laisser entraîner ici au développement de cette théorie, qui est basée aussi solidement que quelque branche que ce soit de l'histoire naturelle de l'homme. Mais je ne me dispenserai pas de vous dire comment je conçois, dans le cas particulier de M. Dumas, que le courage se manifeste.

» A l'aspect d'un danger personnel, la prudence s'éveille aussitôt; mais elle est bientôt reléguée au second rang. Il craint le ridicule et la honte bien plus que le danger, sans être indifférent le moins du monde à ce qui le menace. Il évite donc, autant par réflexion que par instinct, toute difficulté dans laquelle il n'entrevoit point par avance des chances favorables pour lui. Mais, s'il se trouve engagé, soit par hasard, soit par un motif impérieux, il s'arme

d'une résolution que rien n'ébranlera. Éprouvant dans son intérieur une légère trépidation, parfois même plus peut-être, il s'en rend maître par un redoublement d'énergie qui n'exclut pas la prudence, mais qui la voile aux yeux de l'observateur même le plus fin, parce que rarement ou jamais on ne le verra perdre sa présence d'esprit.

» M. Dumas ne se refusera pas à reconnaître que, dans certaines positions difficiles, une première impulsion instinctive le porterait à la retraite. Il a aussi la conscience de l'effort qu'il a fait pour vaincre cet instinct, contraire à ses penchants élevés. Connaissant lui-même cette particularité, tranchons le mot, cette faiblesse, il s'est dès longtemps résolu à la combattre sans relâche. Sa fierté a dû être trop souvent blessée par la conscience qu'il a de ces mouvements craintifs, pour qu'il n'ait pas eu enfin plus de peur de la peur elle-même que du danger qui la causait. Sa résolution est, d'ailleurs, vivement appuyée par son intelligence; car, si son imagination lui exagère le péril, cette exagération est corrigée par sa faculté d'évaluer les avantages et les inconvénients de la résistance passive ou de l'attaque, et

par la perspicacité avec laquelle il discerne la valeur morale et jauge le courage de ses adversaires. Il est donc certain que son courage, à lui, s'accroît par la réflexion.

» Éprouvant aujourd'hui la crainte, il ne l'aura peut-être pas encore bannie demain, mais certainement assez vaincue pour qu'elle ne gêne point sa ligne de conduite.

» Le genre de courage que je viens d'esquisser, et qui dérive principalement de la fermeté, est plus estimable et souvent plus à redouter que le courage simplement impulsif. Le premier grandit à proportion des difficultés; le second s'en laisse user et enfin abattre. L'homme qui, par l'action calme de sa volonté, se conduit selon les conseils qu'il reçoit de son intelligence, doit s'appeler d'abord un homme résolu; mais on ne lui refusera pas le titre d'homme courageux.

» Il ne faut pas croire que l'influence que j'attribue à la fermeté soit exagérée. Nous voyons journellement des personnes, à bon droit réputées braves, c'est-à-dire aimant la lutte et courant à l'attaque par un instinct aveugle, reculer devant

des difficultés prolongées, tandis que d'autres puisent, dans des sentiments plus élevés que la fermeté appuie, la volonté et la force d'agir selon la circonstance. Turenne brille dans l'histoire comme un homme de courage; et pourtant il nous a avoué lui-même qu'il n'en possédait pas tous les éléments : il tremblait, dans cette partie inférieure de son être qu'il méprisait; mais il était invincible dans sa résolution, éclairée par ses principes d'honneur.

» C'est encore en grande partie à cette fermeté, si grande en celui que nous étudions, qu'il faut attribuer l'opinion indépendante qu'il est capable de professer, malgré une perception claire du danger où elle peut l'entraîner. C'est en ce champ surtout que sa hardiesse et sa résolution ont dû déployer leur activité. Si l'on attaque ses opinions, il les soutient sans réserve et sans rien céder, parce que son opiniâtreté se joint à la sincérité de son idée, pour laisser pleine carrière à sa franchise. Je vous dirai plus tard quelle est en ce point sa tendance naturelle et dominante.

» M. Dumas est-il ou non égoïste? Il faut d'abord nous entendre sur ce vilain mot.

» Les langues ont consacré, avec le tact infaillible de la conscience publique, des termes qui répondent exactement aux mouvements extérieurs et sensibles des passions. Tout Français entend nettement ce que c'est que courage, couardise, orgueil, modestie, égoïsme, générosité; tout Français est obligé d'employer ces mots dans le sens reçu, sous peine de parler mal et de n'être pas compris, sous peine de déraisonner : *Usus, arbitrium et norma.*

» Ils ont donc fait une faute de littérature et de bon sens, — un solécisme et un sophisme, — les philosophes qui ont présomptueusement tenté de réhabiliter le mot égoïsme pour l'appliquer à l'analyse des facultés du *moi.* La flétrissure que le langage lui impose est ineffaçable; elle est juste et salutaire : c'est la conscience humaine qui proteste incessamment, invinciblement contre ce triste individualisme, cette centralisation de chacun contre tout, ce grossier et sauvage isolement, cette vie de bête fauve où beaucoup d'hommes sont malheureusement poussés par le manque de développements intellectuels et moraux, effet du milieu encore mal dosé dans lequel la société s'agite à demi asphyxiée.

» L'égoïsme est et sera toujours un vice odieux ou ridicule, selon sa puissance d'action.

» Mais, bien au-dessus de ce triste défaut, il y a l'exercice régulier des forces personnelles, réparties à chaque homme pour sa conservation et son bien-être. Cette partie de l'organisme que l'on a nommée la personnalité, concourt, avec la partie affectueuse et sociale, à conduire l'homme à son but, qui est de vivre heureux, en contribuant, selon ses moyens, au bonheur des autres.

» Cette sage balance exige ordinairement un combat intérieur; car les forces antagonistes sont réparties à chaque homme dans des proportions différentes.

» Il faut donc bien distinguer entre l'égoïste et l'homme personnel. On hait l'égoïste, parce qu'il sacrifie à son propre désir le bonheur ou l'intérêt d'autrui. On craint l'homme personnel, parce qu'il ne s'adapte pas aux désirs et aux exigences des autres, surtout lorsqu'il est inquiet et intolérant de tout frein. La personnalité habite une région élevée où elle donne la main aux sentiments les plus nobles : la justice, le respect, la bienveillance, tous

les amours. L'égoïsme est seul dans un bas-fond fangeux. Il s'agit d'éviter la pente qui y mène, et où une personne à passions vives peut facilement faire un faux pas.

» Dans le cas spécial de M. Dumas, je conclus que l'égoïsme n'atteint pas à la hauteur de sa personnalité. Il est difficile qu'un homme richement organisé, possédant une grande vivacité, une grande énergie de caractère, c'est-à-dire *titré* de plusieurs passions fort actives, traverse la vie sans beaucoup souffrir, et, par conséquent, sans exercer beaucoup la partie la plus personnelle de son caractère. Mais ces exercices ne peuvent ébranler le règne constitutionnel de la bienveillance, faculté suprême, seule entièrement dégagée du sentiment de soi.

» Une grande source de son personnalisme est cette irritabilité que j'ai signalée, cette opiniâtreté contre tout genre de contrainte. Mais, étant naturellement bon, c'est-à-dire affectueux et généreux, il se trouve souvent engagé dans une sérieuse lutte avec lui-même, où la victoire reste tantôt à l'une, tantôt à l'autre des puissances qui le sollicitent. De là les jugements divers que l'on a dû porter de lui

sous ce rapport : pour quelques-uns, il peut être plus que personnel; pour d'autres, c'est un homme éminemment généreux. L'âge adoucit le choc de ces vagues ennemies; les élans de personnalisme, d'irritabilité, d'humeur heurtante, sont moins vifs, moins vives aussi peut-être, ou moins avidement écoutées que les passions généreuses. L'intelligence aspire à tout gouverner.

» Cette observation s'applique surtout à la fougue de sa plume, ainsi que j'aurai occasion de le démontrer tout à l'heure.

» Je place ici une remarque, mon ami, mais pour vous seul, car elle ne serait pas appréciée de beaucoup de gens. Il s'agit de ces mouvements exceptionnels de bonté que ressent notre prototype, et auxquels j'ai fait allusion plus haut. Il est capable d'actes de générosité, de délicatesse, et de ce que nous appelons en anglais *tenderness*, provenant ou de ses affections séparées de tout aloi égoïste ou du seul sentiment que nous nommons phrénologiquement *bienveillance*. Les émotions jaillissant de ces deux sources s'harmonisent avec son imagination, son intelligence, sa vénération et sa conscience ; et

cette puissante coalition de facultés l'inspire du besoin de protéger un être faible ou de reconnaître tacitement, c'est-à-dire hors des regards d'autrui, le mérite et les besoins de quelque être dont personne ne s'occupe.

» Quand je travaillerai ce caractère en la forme technique, je vous prouverai en quoi et comment il est capable de faire pour les autres de grands sacrifices dont il n'attend pour lui-même aucun fruit. Si cela est vrai, veuillez lui allouer de ce chef d'autant plus d'estime que ses passions personnelles sont d'une plus grande force.

» Maintes personnes moins sujettes aux contrastes de caractère, plus molles ou plus dissimulées, seront plus égoïstes que lui, mais plus habiles à cacher leur égoïsme. Ces peaux douces se distingueront surtout de notre prototype par une tendance ordinaire à garder dans le cœur des antipathies et des haines. M. Dumas n'a pas un vase à tenir longtemps l'odeur de la rancune. Si l'indifférence n'en emporte pas jusqu'au dernier atome, peu de temps suffit au moins pour en dissiper l'aigreur, mais il ne faut pas y verser du fiel. On

l'a vu souvent saisir la première occasion plausible d'excuser et de pardonner; il va même (surtout à l'égard de ses intimes et de ses amis) jusqu'à justifier spontanément des actes qui, la veille, avaient excité son animosité. C'est une autre contradiction de caractère que j'enregistre.

» Peut-être, tout en reconnaissant, dans le caractère soumis à mon scalpel, les contradictions que j'accuse, me direz-vous que de telles contradictions dans l'homme sont bien vieilles d'observation; que Racine pleurait déjà de trouver *deux hommes en lui*, l'homme de la nature et l'homme de la grâce, et que vous voyez seulement, par mon analyse, qu'au lieu de deux, il y en a plusieurs dans Alexandre Dumas, trois ou quatre hommes de la nature, et autant de la société (car c'est elle qui remplace la *grâce*). Vous voulez donc, au lieu d'une simple énonciation des contradictions révélées, en avoir l'explication par principes? Mais qu'attendez-vous là? A quoi vous exposez-vous? Vous êtes habitué au langage du monde; comment puis-je *encotonner* à vos oreilles une démonstration technique? Enfin, je me risque.

» Pour déterminer en quoi un caractère est intéressé ou désintéressé, la seule appréciation de l'organe d'*amour de la propriété* ne suffit pas. C'est le pont-aux-ânes des phrénologues. Eh bien, je vous ai fait voir autrefois des personnes chez lesquelles l'organe d'*acquisivité* était faiblement accusé, et qui pourtant avaient un assez vif sentiment d'intérêt personnel. C'est que chaque faculté est un foyer de désirs, et peut devenir un stimulant direct à l'acquisivité, puisqu'il faut toujours posséder quelque chose pour satisfaire un désir. Seulement, vous trouverez une tout autre physionomie à l'appétit d'argent quand il est suscité par l'action indirecte des autres passions, ou quand il sort directement de l'instinct exclusif de la propriété.

» L'homme instinctivement *acquisitif* ne vit que pour l'argent; il l'acquiert, il l'analyse, il l'entasse, il l'enserre, il ne le dépense ni pour lui ni pour les siens. Si (ce qui se peut rencontrer) il ressent l'impulsion de la *bienveillance*, il donne volontiers des conseils, il prend de la peine pour rendre service; il fera vingt milles à pieds plutôt que de donner une molécule d'or. Quels que soient sa fortune ou son

rang, tout son bien-être, tout son luxe, tout son lustre est dans sa cassette. O Molière, vrai savant !

» Chez l'homme pour qui l'argent est, non pas le but, mais le moyen de satisfaire ses désirs, qui est intéressé parce qu'il est ardent dans ses appétences, il y a aussi soif d'argent, mais c'est pour prodiguer. De plus, sa soif est intermittente; il lui arrive d'être apaisée; mais, chez l'avare, la soif dévore, dévore toujours.

» Voyez-vous maintenant sous quelle latitude et à quel degré l'instinct pécuniaire a pu être manifesté par Alexandre Dumas? Chez lui, le sentiment de l'intérêt personnel tend à être absorbé par l'insouciance, par les sentiments expansifs, par le besoin de plaire, et souvent par un sentiment de bonté. Des retours personnels, même parfois égoïstes, le jettent dans des épisodes de mercantilisme, et enfin l'appréciation de la valeur de l'argent par le besoin continu d'en avoir (besoin presque inséparable des caractères insouciants et étourdis comme le sien) peut avoir marqueté sur son caractère naturel quelques plaques de parcimonie, — parcimonie qui ne s'appliquera souvent qu'à des niaiseries, et qui,

dans tous les cas, disparaîtra au premier caprice ou à la velléité de jouir. Alors, il se percera à toutes veines, et il jettera tout ce qu'il a, — et davantage encore, — plutôt que de souffrir dans son désir un désappointement ou un retard.

» En un mot, son caractère doit présenter un contraste de rare parcimonie et de prodigalité presque perpétuelle, mais point de juste milieu.

» Que d'autres traits je pourrais relever encore! que de curieuses combinaisons dans les coups de dés de cette riche organisation! Mais je m'arrête *ne quid nimis.* — Traduisez : de peur de vous lasser.

» Docteur Castle. »

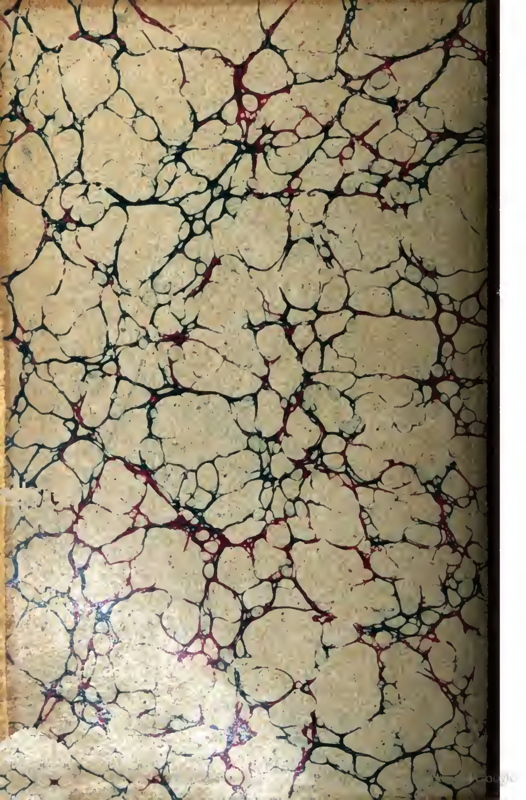


FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER

LAGNY. — Typographie de A. Varigault et Cie.






BIBLIO